**L’évangile expliqué**

**Cahier 24**

**Guérisons, miracles et prodiges**

Troisième année vie publique Livre 5-6 et 7

**Sommaire**

**Chapitre page**

**19**-La mère cananéenne……………………………………………….…07

**25**-La femme courbée de Corozaïn….……………………......…..27

**26**-Le figuier stérile. En allant sur la route de Sephet ……..36

**29**-Le sourd-muet guéri près des confins de la Phénicie….50

**35**-Prophétie sur Pierre et Margziam. L’aveugle

à Bethsaïda………………………………………………..………………...…59

**37**-La transfiguration et l’épileptique guéri……………..….….66

**42**-Seconde multiplication des pains………………….……….…..87

**43**-Miracle spirituel de la multiplication de la Parole…….…91

**50**-La lépreuse guérie (Rose de Jéricho)………………..…....….94

**51**-Le miracle du Jourdain en crue…………………….…………..118

**80**-Prédication et miracles à Engaddi………………..………….137

**81**-Guérison du lépreux Elisée d’Engaddi…………….…………152

**100**-Miracle du glanage dans la plaine………………..….…....164

**105**-Jésus et le mendiant sur la route qui va à Jéricho……176

**154**-Aux thermes d’Emmaüs de Tibériade…………………..…185

**167**-Jésus guérit l’enfant aveugle-né de Sion….…………….198

**168**-L’enseignement de la vision réside dans la

fidélité au conjoint………………………………………………….….….205

**171**-Jésus chez les pécheurs lépreux de Bethleem

de Galilée………………………………………………………………………210

**178**-Les dix lépreux près d’Ephraïm………………………….…..228

**184**-A Nobe. Miracle sur le vent…………………………...……...247

**197**-Les ténèbres ne veulent pas de la lumière……..………260

**199**-La femme du sadducéen nécromancien…………...……275

**200**-Une prière peut vous unir à Dieu, pas une

formule magique.………………………………………………..………..295

**207**-Guérison de l’aveugle-né………………………………….......298

**228**-Jésus et Valéria. le miracle du petit Levi à Nobe……..325

**233**-Les sept lépreux guéris. Jésus aux apôtres et

à Marthe et Marie……………………………………………............364

**41** « les deux aveugles de Jéricho…………………..……………..384

Présentation

L’évangile tel que révélé à Maria Valtorta par notre Seigneur Jésus Christ, de 1943 à 1947 à été dévoilé au monde en dix (10) volumes de 6500 pages. Il présente les circonstances exactes des enseignements, exhortations, miracles, guérisons, prodiges et exorcismes dans lesquelles Jésus a opéré.

Les présents cahiers de l’évangile tels que proposés à la lecture et à la méditation des chrétiens sont des extraits sélectionnés à travers les 10 volumes de l’Evangile Révélé à Maria valtorta. Ils sont classés par thème et respectent scrupuleusement, chapitre après chapitre, la présentation des textes originaux de l’Evangile Révélé.

C’est ainsi qu’au livre de ‘’ la Préparation’’, chapitre 47, il est présenté la scène de *la naissance de Jésus* ‘’ou au chapitre 53 du même livre, celle de *la Présentation de Jésus au temple’’* etc…

La présentation thématique de ces enseignements donnés par Jésus lui-même offre la possibilité au lecteur de pouvoir approfondir sa connaissance personnelle de la parole de Dieu.

19 – LA MERE CANANEENNE

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 5)*

« Le Maître est-il avec toi ? » demande le vieux paysan Jonas à Jude Thaddée qui entre dans la cuisine. Déjà le feu est allumé pour chauffer le lait et réchauffer la pièce, car il fait un peu froid dans ces premières heures d'une matinée de fin janvier, je crois, ou de début février. La matinée est très belle mais le froid est un peu piquant.

« Il doit être sorti pour prier. Il sort souvent à l'aube, quand il sait qu'il peut être seul. Il va bientôt arriver. Pourquoi le demandes-tu ? »

« Je l'ai demandé aussi aux autres, qui maintenant se sont dispersés pour le chercher, car il y a une femme à côté, avec mon épouse. C'est une femme d'un village d'au-delà de la frontière et je ne sais pas vraiment dire comment elle a su que le Maître est ici, mais elle le sait et elle veut Lui parler. »

« C'est bien. Elle Lui parlera. Peut-être est-elle celle qu'il attend, avec une fillette malade. C'est son esprit qui l'aura conduite ici. »

« Non. Elle est seule, elle n'a pas d'enfant avec elle : Je la connais bien, parce que les villages sont si voisins. ...et la vallée appartient à tous. Et puis, moi je pense qu'il ne faut pas être cruel avec les voisins, même phéniciens, pour servir le Seigneur. Je peux me tromper mais... »

« C'est aussi ce que dit toujours le Maître, qu'il faut avoir pitié de tous. »

« C'est ce qu'il fait, n'est-ce pas ? »

« Oui. »

« Anna m'a dit aussi, que même maintenant on le traite mal. Mal, toujours mal !... En Judée, comme en Galilée, partout. Pourquoi donc Israël est-il si mauvais avec son Messie ? Je veux parler des plus grands parmi nous d'Israël, car le peuple l'aime. »

« Comment sais-tu ces choses ? »

« Oh ! Je vis ici, au loin, mais je suis un fidèle israélite. Il me suffit d'aller au Temple pour les fêtes d'obligation pour savoir tout le bien et tout le mal ! Et le bien on le connaît moins que le mal, parce que le bien est humble et ne fait pas de réclame. Les bénéficiaires devraient le proclamer, mais peu nombreux sont ceux qui sont reconnaissants après avoir reçu des grâces. L'homme reçoit le bienfait et il l'oublie... Le mal, au contraire, fait résonner ses trompettes et il fait retentir ses paroles, même aux oreilles de ceux qui ne veulent pas entendre. Vous qui êtes ses disciples, ne savez-vous pas à quel point, au Temple, on dénigre et on accuse le Messie ? Les scribes ne font plus d'instructions que sur son compte. Je crois qu'ils se sont fait un recueil d'instructions sur la manière d'accuser le Maître et de faits qu'ils présentent comme des motifs valables d'accusation. Et il faut avoir la conscience très droite et ferme et libre, pour savoir résister et juger avec sagesse. Lui, est-il au courant de ces manœuvres ? »

« Il les connaît toutes. Et nous, plus ou moins, nous sommes aussi au courant, mais Lui ne s'en frappe pas. Il continue son travail et le nombre des disciples ou des croyants augmente chaque jour. »

« Que Dieu veuille qu'ils tiennent jusqu'à la fin, mais l'homme est instable dans ses pensées. Il est faible... Voici le Maître qui vient vers la maison avec trois disciples. »

Et le vieillard sort, suivi de Jude Thaddée, pour vénérer Jésus qui, plein de majesté, se dirige vers la maison.

« La paix soit avec toi, aujourd'hui et toujours, Jonas. »

« Gloire et paix avec Toi, Maître, toujours. »

« La paix à toi, Jude. André et Jean ne sont-ils pas encore revenus ? »

« Non, et je ne les ai pas entendus sortir. Personne. J'étais fatigué et j'ai dormi comme une souche. »

« Entre, Maître. Entrez. L'air est frais ce matin. Dans le bois il devait faire très froid. Il y a ici du lait chaud pour tout le monde. »

Ils sont en train de boire le lait et tous, sauf Jésus, y trempent de bons morceaux de pain, quand surviennent André et Jean avec Anna, le berger.

« Ah ! Tu es ici ? Nous revenions pour dire que nous ne t'avions pas trouvé... » s’écrie André.

Jésus donne le salut de paix aux trois, et ajoute : « Vite, prenez votre part et partons car je veux être, avant le soir, au moins au pied de la montagne d'Aczib. Ce soir commence le sabbat. »

« Mais, mes brebis ? »

Jésus sourit et répond : « Elles seront guéries après que je les aurai bénies. »

« Mais je suis à l'orient de la montagne ! Et Toi, pour cette femme, tu vas au couchant... »

« Laisse faire Dieu, et Lui pourvoira à tout. » Le repas est fini, et les apôtres montent prendre les sacs de voyage pour le départ.

« Maître... cette femme qui est là... tu ne l'écoutes pas ? »

« Je n'ai pas le temps, Jonas. La route est longue et, du reste, je suis venu pour les brebis d'Israël. Adieu, Jonas. Que Dieu te récompense de ta charité. Ma bénédiction est sur toi et sur tous tes parents, Allons. »

Mais le vieillard se met à crier à tue-tête : « Enfants ! Femmes ! Le Maître part ! Accourez ! »

Et comme une nichée de poussins éparpillés dans un pailler accourent au cri de la mère poule qui les appelle, ainsi de tous les côtés de la maison accourent femmes et hommes occupés à leurs travaux ou encore à moitié endormis, et les enfants à moitié nus qui sourient avec leurs visages à peine éveillés... Ils se serrent autour de Jésus qui est au milieu de l'aire, et les mères enveloppent les enfants dans leurs jupes pour les garantir de l'air, ou bien les serrent dans leurs bras jusqu'à ce qu'une servante accoure avec des petits vêtements qui sont vite passés.

Mais voilà qu'accourt une femme qui n'est pas de la maison, une pauvre femme en pleurs, honteuse... Elle marche courbée, presque en rampant et, arrivée près du groupe au milieu duquel se trouve Jésus, elle se met à crier : « Aie pitié de moi, ô Seigneur, Fils de David ! Ma fillette est toute tourmentée par le démon qui lui fait faire des choses honteuses. Aie pitié parce que je souffre tant et que je suis méprisée par tous à cause de cela. Comme si ma fille était responsable de faire ce qu'elle fait… Aie pitié, Seigneur, Toi qui peux tout. Élève ta voix et ta main et commande à l'esprit impur de sortir de Palma. Je n'ai que cette enfant et je suis veuve…Oh ! Ne t’en va pas ! Pitié !… »

En effet Jésus qui a fini de bénir les membres de la famille et qui a réprimandé les adultes d'avoir parlé de sa venue - et eux s'excusent en disant : « Nous n'avons pas parlé, crois-le, Seigneur ! » - s'en va montrant une dureté inexplicable envers la pauvre femme qui se traîne sur les genoux en tendant des bras suppliants, haletante alors qu'elle dit : « C'est moi, moi qui t'ai vu hier pendant que tu passais le torrent, et j'ai entendu qu'on te disait : "Maître". Je vous ai suivis parmi les buissons et j'ai entendu leurs conversations. J'ai compris qui tu es... Et ce matin, je suis venue alors qu'il faisait encore nuit, pour rester ici sur le seuil comme un petit chien jusqu'au moment où Sara s'est levée et m'a fait entrer. Oh ! Seigneur, pitié ! Pitié ! D'une mère et d'une petite ! »

Mais Jésus marche rapidement, sourd à tout appel. Ceux de la maison disent à la femme : « Résigne-toi ! Il ne veut pas t'écouter. Il l'a dit : c'est pour ceux d'Israël qu'il est venu... »

Mais elle se lève, à la fois désespérée et pleine de foi, et elle répond : « Non. Je le prierai tant qu'il m'écoutera. » Et elle se met à suivre le Maître ne cessant de crier ses supplications qui attirent sur le seuil des maisons du village tous ceux qui sont éveillés et qui, comme ceux de la maison de Jonas, se mettent à la suivre pour voir comment la chose va finir.

Les apôtres pendant ce temps se regardent entre eux étonnés et ils murmurent : « Pourquoi agit-il ainsi ? Il ne l'a jamais fait !... » Et Jean dit : « A Alexandroscène il a pourtant guéri ces deux. »

« C'étaient des prosélytes, pourtant » répond le Thaddée.

« Et celle qu'il va guérir maintenant ? »

« Elle est prosélyte, elle aussi » dit le berger Anna.

« Oh ! Mais que de fois il a guéri aussi des gentils ou des païens ! La petite romaine, alors ? ... » dit André désolé, qui ne sait pas se tranquilliser de la dureté de Jésus envers la femme cananéenne.

« Je vais vous dire ce qu'il y a » s'exclame Jacques de Zébédée. « C'est que le Maître est indigné. Sa patience est à bout, devant tant d'assauts de la méchanceté humaine. Ne voyez-vous pas comme il est changé ? Il a raison ! Désormais il ne va se donner qu'à ceux qu'il connaît. Et il fait bien ! »

« Oui. Mais en attendant, elle nous suit en criant, avec une foule de gens à sa suite. Lui, s'il veut passer inaperçu, a trouvé moyen d'attirer l'attention même des arbres... » bougonne Mathieu.

« Allons Lui dire de la renvoyer... Regardez ici le beau cortège qui nous suit ! Si nous arrivons ainsi sur la route consulaire, nous allons être frais ! Et elle, s'il ne la chasse pas, ne va pas nous lâcher... » dit le Thaddée fâché, qui de plus se retourne et dit à la femme : « Tais-toi et va-t-en ! » Et ainsi fait Jacques de Zébédée. Mais la femme ne s'impressionne pas des menaces et des injonctions et continue de supplier.

« Allons le dire au Maître, qu'il la chasse, Lui, puisqu'il ne veut pas l'écouter. Cela ne peut pas durer ainsi ! » dit Mathieu, alors qu'André murmure : « La pauvre ! » et Jean ne cesse de répéter : « Moi, je ne comprends pas... Moi, je ne comprends pas... » Il est bouleversé, Jean, de la façon d'agir de Jésus.

Mais désormais, en accélérant leur marche, ils ont rejoint le Maître qui s'en va rapidement comme si on le poursuivait. « Maître ! Mais renvoie cette femme ! C'est un scandale ! Elle crie derrière nous ! Elle nous fait remarquer de tout le monde ! La route se remplit toujours plus de passagers... et beaucoup la suivent. Dis-lui qu'elle s'en aille. »

« Dites-le-lui, vous. Moi, je lui ai déjà répondu. »

« Elle ne nous écoute pas. Allons ! Dis-le-lui, Toi. Et avec sévérité. »

Jésus s'arrête et se retourne. La femme prend cela pour un signe de grâce, et elle hâte le pas, elle élève le ton déjà aigu de sa voix et son visage pâlît car son espoir grandit.

« Tais-toi, femme, et retourne chez toi ! Je l'ai déjà dit: "Je suis venu pour les brebis d'Israël". Pour guérir les malades et rechercher celles d'entre elles qui sont perdues. Toi, tu n'es pas d'Israël. »

Mais la femme est déjà à ses pieds et les baise en l'adorant et en tenant serrées ses chevilles, comme si elle était une naufragée qui a trouvé un rocher où se réfugier, et elle gémit : « Seigneur, viens à mon secours ! Tu le peux, Seigneur. Commande au démon, Toi qui es saint... Seigneur, Seigneur, tu es le Maître de tout, de la grâce comme du monde. Tout t'est soumis, Seigneur. Je le sais. Je le crois. Prends donc ce qui est en ton pouvoir et sers-t-en pour ma fille. »

« Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants de la maison et de le jeter aux chiens de la rue. »

« Moi, je crois en Toi. En croyant, de chien de la rue je suis devenue chien de la maison. Je te l'ai dit : je suis venue avant l'aube me coucher sur le seuil de la maison où tu étais, et si tu étais sorti de ce côté là, tu aurais buté contre moi. Mais tu es sorti de l'autre côté et tu ne m'as pas vue. Tu n'as pas vu ce pauvre chien tourmenté, affamé de ta grâce, qui attendait pour entrer en rampant où tu étais, pour te baiser ainsi les pieds, en te demandant de ne pas le chasser... »

« Il n'est pas bien de jeter le pain des enfants aux chiens » répète Jésus.

« Mais pourtant les chiens entrent dans la pièce où le maître mange avec ses enfants, et ils mangent ce qui tombe de la table, ou les restes que leur donnent les gens de la maison, ce qui ne sert plus. Je ne te demande pas de me traiter comme une fille et de me faire asseoir à ta table : Mais donne-moi, au moins, les miettes... » Jésus sourit. Oh ! Comme son visage se transfigure dans ce sourire de joie !…

Les gens, les apôtres, la femme, le regardent avec admiration... sentant que quelque chose va arriver.

Et Jésus dit : « Oh ! Femme ! Grande est ta foi. Et par elle tu consoles mon esprit. Va donc, et qu'il te soit fait comme tu veux. Dès ce moment, le démon est sorti de ta petite. Va en paix. Et comme de chien perdu tu as su vouloir être chien domestique, ainsi sache à l'avenir être fille, assise à la table du Père. Adieu. »

« Oh ! Seigneur ! Seigneur ! Seigneur !... Je voudrais courir pour voir ma Palma chérie... Je voudrais rester avec Toi, te suivre ! Béni ! Saint ! »

« Va, va, femme. Va en paix. »

Et Jésus reprend sa route alors que la cananéenne, plus agile qu'une enfant, s'éloigne en courant, suivie de la foule curieuse de voir le miracle...

« Mais pourquoi, Maître, l'as-tu faite tant prier pour ensuite l'écouter ? » demande Jacques de Zébédée.

« A cause de toi et de vous tous. Cela n'est pas une défaite, Jacques. Ici, je n'ai pas été chassé, ridiculisé, maudit... Que cela relève votre esprit abattu. J'ai déjà eu aujourd'hui ma nourriture très douce. Et j'en bénis Dieu. Et maintenant allons trouver cette autre qui sait croire et attendre avec une foi assurée. »

« Et mes brebis, Seigneur ? Bientôt je devrai prendre une autre route que la tienne pour aller à ma pâture... »

Jésus sourit, mais ne répond pas.

Il est beau d'aller, maintenant que le soleil réchauffe l'air et fait resplendir comme des émeraudes les feuilles nouvelles des bois et les herbes des prairies, changeant en chaton tout calice de fleur à cause des gouttes de rosée qui brillent dans les pétales multicolores des fleurettes des champs. Et Jésus va, souriant. Et les apôtres, qui ont subitement repris courage, le suivent en souriant...

Ils arrivent au carrefour. Le berger Anna, mortifié, dit : « C'est ici que je devrais te quitter... Tu ne viens donc pas guérir mes brebis ? Moi aussi, j'ai foi, et je suis prosélyte... Me promets-tu, au moins, de venir après le sabbat ? »

« Oh ! Anna ! Mais tu n'as pas encore compris que tes brebis sont guéries depuis le moment où j'ai levé la main vers Lesemdan ? Va donc, toi aussi, pour voir le miracle et bénir le Seigneur »

Je crois que la femme de Loth, quand elle eut été changée en sel, n'a pas été différente du berger qui est resté comme il était, un peu incliné mais la tête relevée vers Jésus pour le regarder, un bras à demi tendu en l'air... Il semble être une statue. Et on pourrait lui mettre l'inscription : « Le Suppliant. » Mais ensuite il se redresse et se prosterne, en disant : « Béni, sois-tu ! Toi, bon ! Toi, saint !... Mais je t'ai promis beaucoup d'argent, et ici, je n'ai que quelques drachmes... Viens, viens chez moi après le sabbat... »

« Je viendrai, non pour l'argent mais pour te bénir encore pour ta simple foi. Adieu, Anna. La paix soit avec toi. »

Et ils se séparent... « Et cela aussi, n'est pas une défaite, amis ! Et ici aussi, je n'ai pas été ridiculisé, chassé et maudit !... Allons ! Il y a une mère qui nous attend depuis plusieurs jours... »

Et la marche continue, avec un petit arrêt pour manger du pain et du fromage et boire à une source...

Le soleil est au midi quand on voit apparaître le carrefour. « Voici le commencement des escales de Tyr là, au fond » dit Mathieu. Et il se réjouit à la pensée que la plus grande partie du parcours est faite.

Justement, adossée à une borne romaine, il y a une femme. A ses pieds, sur un strapontin, une fillette sur les sept ou huit ans. La femme regarde dans toutes les directions, vers les escales dans les rochers, vers la route de Ptolémaïs, vers celle que parcourt Jésus, et de temps à autre elle se penche pour caresser sa petite, pour lui garantir la tête du soleil avec une toile, lui recouvrir les pieds et les mains avec un châle...

« Voilà la femme ! Mais où aura-t-elle dormi pendant ces jours ? » demande André.

« Peut-être dans cette maison tout près du carrefour. Il n'y a pas d'autres maisons dans le voisinage » répond Mathieu.

« Ou à la belle étoile » dit Jacques d'Alphée.

« Non. A cause de la fillette, non » répond son frère.

« Oh ! Pour obtenir la grâce !... » dit Jean.

Jésus ne parle pas, mais il sourit. Tous en rang, trois d'un côté, trois de l'autre, avec Lui au milieu, ils occupent la route à cette heure de pose des voyageurs, occupés à manger là où les a pris le milieu du jour.

Jésus sourit, grand, beau, au milieu du rang. Et il semble que toute la lumière du soleil se soit concentrée sur son visage, tant il est radieux. Il semble émettre des rayons.

La femme lève les yeux... Ils sont désormais à une cinquantaine de mètres. Peut-être Jésus a attiré son attention, distraite par une plainte de la fille, par son regard fixé sur elle. Elle regarde... Elle porte les mains à son cœur par un mouvement involontaire, provoqué par l'angoisse, elle sursaute.

Jésus épanouit son sourire. Et ce sourire resplendissant, inexprimable, doit dire tant de choses à la femme qui, non plus anxieuse mais souriante, comme si déjà elle éprouvait son futur bonheur, se penche pour prendre sa petite et la levant de son strapontin, la portant les bras tendus, comme si elle l'offrait à Dieu, elle s'avance et quand elle est arrivée aux pieds de Jésus, elle s'agenouille en levant le plus qu'elle peut la fillette allongée qui regarde, extasiée, le très beau visage de Jésus.

La femme ne dit pas un mot. Et que doit-elle dire de plus profond que ce qu'elle dit par toute son attitude ?…

Et Jésus ne dit qu'une seule parole, petite, mais puissante, mais béatifiante comme le "Fiat" de Dieu dans la création du monde : « Oui. » Et il pose sa main sur la petite poitrine de l'enfant étendue.

Et l'enfant, avec un cri d'alouette libérée de la cage, crie : « Maman ! » et elle s'assied tout d'un coup, glisse à ses pieds, et embrasse sa mère qui, épuisée, vacille et va tomber à la renverse, s'évanouissant par suite de la fatigue, de l'angoisse subitement apaisée, de la joie qui dépasse les forces du cœur déjà affaibli par tant de souffrances passées.

Jésus la soutient promptement. Son intervention est plus efficace que celle de la fillette qui, alourdissant de son poids les bras maternels, ne l'aide pas précisément à la soutenir. Jésus la fait asseoir et fait passer la force en elle...

Et il la regarde pendant que des larmes muettes descendent sur le visage à la fois fatigué et bienheureux de la femme. Puis viennent les paroles : « Merci, mon Seigneur ! Merci et bénédictions ! Mon espérance a été couronnée... Je t'ai tant attendu... Mais maintenant je suis heureuse... »

La femme, après avoir surmonté son évanouissement, se remet à genoux, adorant, tenant devant elle la fillette que Jésus caresse. Elle explique : « Il y a deux ans que dans l'échine un os se détériorait, la paralysant et l'amenant à la mort lentement et en la faisant beaucoup souffrir. Nous l'avions fait voir à des médecins d'Antioche, de Tyr, de Sidon et même de Césarée et de Panéade, faisant tant de dépenses pour les médecins et les remèdes que nous avons dû vendre la maison que nous avions en ville et nous retirer dans celle de campagne, et congédier les serviteurs de la maison pour ne garder que ceux de la campagne, vendre nos productions qu'auparavant nous consommions... Et rien ne servait ! Je t'ai vu. Je savais ce que tu fais ailleurs. J'ai espéré ta grâce aussi pour moi... Et je l'ai eue ! Maintenant je retourne à la maison, légère, joyeuse... et à mon époux, je donnerai la joie... A mon Jacques, lui qui m'a mis au cœur l'espérance, en me racontant ce qui était arrivé par ta puissance en Galilée et en Judée. Oh ! Si nous n'avions pas craint de ne pas te trouver, nous serions venus avec la fillette. Mais tu es toujours en route !… »

« En cheminant, je suis venu vers toi... Mais où as-tu séjourné pendant ces jours ? »

« Dans cette maison... Mais la nuit, la fillette seule y restait. il y a là une brave femme : elle en prenait soin à ma place pendant la nuit. Moi, je suis restée toujours ici, par crainte de te manquer si tu passais de nuit. »

Jésus lui met la main sur la tête : « Tu es une bonne mère. Dieu t'aime à cause de cela. Tu vois qu'il t'a aidée en tout. »

« Oh ! Oui ! Je l'ai bien senti pendant que je venais. J'étais venue de la maison à la ville, croyant t'y trouver, par conséquent avec peu d'argent et seule. Puis, suivant le conseil de l'homme, j'ai poursuivi ma route pour ce lieu. J'ai envoyé prévenir à la maison et je suis venue... et il ne m'a rien manqué. Ni pain, ni abri, ni force. »

« Toujours avec ce fardeau dans les bras ? Ne pouvais-tu pas louer un char ? ... » demande peiné, Jacques d'Alphée.

« Non. Elle aurait trop souffert, à en mourir. C'est dans les bras de sa mère que ma Jeanne est venue à la Grâce. »

Jésus caresse leurs cheveux à toutes les deux : « Maintenant partez et soyez toujours fidèles au Seigneur. Que le Seigneur soit avec vous et qu'avec vous soit ma paix. »

Jésus reprend sa marche sur la route qui va à Ptolémaïs.

« Et cela aussi n'est pas une défaite, amis. Et ici aussi, je n'ai été ni chassé, ni ridiculisé, ni maudit »

En suivant la route directe, ils ont vite fait de rejoindre la maréchalerie, près du pont. Le maréchal romain se repose au soleil, assis contre le mur de la maison. Il reconnaît Jésus et le salue. Jésus lui rend son salut et il ajoute : « Me permets-tu de rester ici, pour reposer un peu et manger un peu de pain ? »

« Oui, Rabbi. Ma femme voulait te voir... car je lui ai dit ce que j'avais entendu de ton discours de l'autre fois. Esther est hébraïque. Mais je n'osais te le dire, moi je suis romain. Je te l'aurais envoyée... »

« Appelle-la donc. » Et Jésus s'assoit sur le banc qui est contre le mur, alors que Jacques de Zébédée distribue le pain et le fromage...

Une femme d'environ quarante ans sort, confuse, rouge de honte.

« La paix à toi, Esther. Il t'est venu le désir de me connaître ? Pourquoi ? »

« A cause de ce que tu as dit... Les rabbins nous méprisent, nous, qui avons épousé un romain... Mais mes enfants, je les ai tous portés au Temple et les garçons sont tous circoncis. Je l'ai dit d'avance à Titus, quand il voulait m'épouser... Et lui est bon... Il me laisse toujours faire avec les enfants. Coutumes, rites, tout est hébraïque ici !... Mais les rabbins, les chefs de synagogues, nous maudissent. Toi, pas... Tu as des paroles de pitié pour nous... Oh ! Sais-tu ce que c'est pour nous ? C'est comme sentir autour de soi les bras du père et de la mère qui nous ont répudiées et maudites, ou qui sont sévères avec nous... C'est comme remettre les pieds dans la maison que l'on a quittée et ne plus s'y sentir étrangère... Titus est bon. Pendant nos fêtes, il ferme la maréchalerie en perdant ainsi beaucoup d'argent et il m'accompagne avec les enfants au Temple, car il dit que l'on ne peut rester sans religion. Lui dit que la sienne est celle de la famille et du travail, comme auparavant c'était celle du devoir de soldat... Mais moi ? Seigneur... j'ai voulu te demander une chose... Tu as dit que ceux qui suivent le vrai Dieu doivent prélever un peu de leur levain saint et le mettre dans la bonne farine pour la faire fermenter saintement. Je l'ai fait avec mon époux. J'ai cherché, pendant ces vingt années que nous sommes ensemble, de travailler son âme qui est bonne avec le levain d'Israël. Mais lui ne se décide jamais... et il est âgé... Je le voudrais avec moi dans l'autre vie... Unis par la foi, comme nous le sommes par l'amour... Je ne te demande pas la richesse, le bien-être, la santé. Ce que nous avons nous suffit, Dieu en soit loué ! Mais cela, je le voudrais... Prie pour mon époux ! Qu'il appartienne au vrai Dieu... »

« Oui, il aura cette grâce. Sois-en assurée. Tu demandes une chose sainte et tu l'auras. Tu as compris les devoirs de la femme envers Dieu et envers son époux. Il faudrait qu'il en fût ainsi de toutes les épouses ! En vérité je te dis que beaucoup devraient t'imiter. Continue d'être ainsi, et tu auras la joie d'avoir ton Titus à tes côtés, dans la prière et au Ciel. Fais-moi voir tes enfants. »

La femme appelle ses nombreux enfants : « Jacob, Judas, Lévi, Marie, Jean, Anne, Élise, Marc » et puis elle entre dans la maison et en revient avec un enfant qui marche à peine et une autre de trois mois, au plus : « Et lui c’est Isaac, et la toute petite c'est Judith » dit-elle en terminant la présentation.

« Abondance ! » dit en riant Jacques de Zébédée.

Et Jude s'écrie : « Six garçons ! Et tous circoncis ! Et avec des noms purs ! Bravo ! »

La femme est heureuse et elle fait l'éloge de Jacob, Judas et Lévi qui aident leur père "tous les jours sauf le sabbat, jour où Titus travaille seul pour mettre les fers faits d'avance" dit-elle. Et elle loue Marie et Anne "qui aident leur mère." Mais elle ne se fait pas faute de louer les quatre plus petits "bons et sans caprices. Titus m'aide à les éduquer, lui qui a été un soldat discipliné" dit-elle en regardant affectueusement l'homme qui, adossé à l'huisserie, une main sur la hanche, a écouté tout ce qu'a dit sa femme avec un franc sourire sur son visage ouvert et qui maintenant se rengorge en entendant rappeler ses mérites de soldat.

« Très bien. La discipline des armes n'est pas odieuse à Dieu quand se fait avec humanité le propre devoir du soldat. Le tout, c'est d'être toujours moralement honnête, dans tout travail, pour être toujours vertueux. Cette discipline d'autrefois, que tu fais passer dans tes enfants, doit te préparer à un service plus haut : à celui de Dieu. Maintenant nous te quittons. J'aurai bien juste le temps d'arriver à Aczib avant la fin du crépuscule. Paix à toi, Esther, et à toute ta maison. Appartenez, bientôt, tous au Seigneur. »

La mère et les enfants s'agenouillent pendant que Jésus lève la main pour les bénir. L'homme, comme s'il était de nouveau le soldat de Rome devant son empereur, se met au garde-à-vous, en saluant à la romaine.

Et ils s'en vont... Après quelques mètres, Jésus met la main sur l'épaule de Jacques: « Et encore une fois, la quatrième de la journée, je te fais remarquer que ce n'est pas une défaite, ce n'est pas être chassé, ridiculisé, maudit... Et maintenant, qu'en dis-tu ? »

« Que je suis un sot, Seigneur » dit impétueusement Jacques de Zébédée.

« Non. Toi et vous tous, vous êtes encore et toujours trop humains, et vous éprouvez toutes les sautes d'humeur de celui qui est plus dominé par l'humanité que par l'esprit. L'esprit, quand il est souverain, ne change pas à tout souffle de vent qui ne peut être toujours une brise parfumée... Il pourra souffrir, mais sans s'altérer. Je ne cesse de prier pour que vous arriviez à cette domination de l'esprit. Mais vous devez m'aider par votre effort... Eh bien ! Le voyage est terminé. Pendant ce temps, j'ai semé ce qu'il faut pour préparer le travail pour le temps où ce sera vous qui serez les évangélisateurs. Maintenant nous pouvons aller au repos du sabbat avec la conscience d'avoir fait notre devoir. Et nous attendrons les autres... puis nous irons... encore... toujours... jusqu'à ce que tout soit accompli… »

25 – LA FEMME COURBEE DE COROZAIN

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 5)*

Jésus est dans la synagogue de Corozaïn qui se remplit de gens. Les notables de l'endroit doivent avoir insisté pour que Jésus y enseigne ce jour de sabbat. Je le comprends d'après leurs raisonnements et les réponses de Jésus.

« Nous ne sommes pas plus arrogants que les juifs ou que ceux de la Décapole » disent-ils « et pourtant tu y vas et y retournes maintes fois. »

« Ici aussi, c'est la même chose. Ici, par les paroles et les œuvres, par le silence et l'action, je vous ai donné l'enseignement. »

« Mais si nous sommes plus durs que les autres, raison de plus pour insister... »

« C'est bien, c'est bien. »

« Certainement que cela va bien ! Nous t'accordons l'usage de la synagogue pour que tu y donnes l'enseignement justement parce que nous jugeons qu'il est bien de faire ainsi. Accepte donc l'invitation et parle. »

Jésus ouvre les bras, signe de silence pour ceux qui sont là, et il commence son discours et il dit sur un ton de psalmodie, un récit lent, chantant et emphatique : « " Aréuna répondit à David : 'Que le roi, mon seigneur, prenne et offre comme il lui plaît. Voici les bœufs pour l'holocauste, le char et les jougs des bœufs pour le bois; c'est tout, ô roi, ce qu'Aréuna donne au roi '. Et il ajouta : 'Que le Seigneur Dieu accepte ton voeu!'. Mais le roi répondit : 'Ce ne sera pas comme tu voudrais. Non. Je veux acheter comptant et je ne veux pas offrir au Seigneur mon Dieu des holocaustes qui m'ont été donnés en cadeau' ". »

Jésus abaisse son regard, car il parlait le visage presque tourné vers le plafond, et il fixe intensément le chef de la synagogue et les quatre notables qui étaient avec Lui, et il leur demande : « Avez- vous compris le sens ? »

« Ceci se trouve dans le second livre des Rois, quand le saint roi acheta l'aire d'Aréuna... Mais nous ne comprenons pas pourquoi tu l'as dit. Ici, il n'est pas question de peste et il n'y a pas de sacrifice à offrir. Toi, tu n'es pas roi... Nous voulons dire : tu ne l'es pas encore. »

« En vérité votre pensée est lente à comprendre les symboles, et votre foi est incertaine. Si elle était assurée, vous verriez que déjà je suis Roi comme je l'ai dit, et si vous aviez une prompte intuition, vous comprendriez qu'il y a ici une peste très grave, plus que celle qui tourmentait David. Vous avez celle de l'incrédulité qui vous fait périr. »

« Eh bien ! Si nous sommes lents et incrédules, donne-nous l'intelligence et la foi, et explique-nous ce que tu as voulu dire. »

« Je dis : je n'offre pas à Dieu des holocaustes que l'on m'impose, ceux qu'on offre pour un intérêt mesquin. Je n'accepte pas de parler seulement si on l'accorde à Celui qui est venu pour parler. C'est mon droit et j'en use. Sous le soleil ou entre quatre murs, sur la cime des monts ou au fond des vallées, sur la mer ou assis sur les bords du Jourdain, partout j'ai le droit et le devoir d'enseigner et d'acquérir les seuls holocaustes qui soient agréables à Dieu : les cœurs convertis et rendus fidèles par ma Parole. Ici, vous de Corozaïn, vous avez accordé au Verbe la parole non par respect ou par foi, mais parce que vous avez dans le cœur une voix qui vous torture comme le ver qui ronge le bois : "Cette punition de la gelée, c'est à cause de la dureté de notre cœur". Et vous voulez réparer pour la bourse, non pour l'âme. Oh ! Corozaïn païenne et entêtée ! Mais ce n'est pas Corozaïn toute entière qui est ainsi. C'est pour ceux qui ne sont pas tels que je vais parler, par une parabole.

Ecoutez. A un artisan fut apporté par un riche, qui était sot, un gros bloc d'une matière blonde comme le miel le plus fin, et on lui ordonna de le travailler pour en faire une fiole ornée.

"Cette matière ne se prête pas au travail" dit l'artisan au riche. "Tu vois ? Elle est molle, élastique. Comment puis-je la sculpter et la modeler ?"

"Comment ? Elle n'est pas bonne ? C'est une résine précieuse et un de mes amis en a une petite amphore dans laquelle son vin acquiert une précieuse saveur. Je l'ai payée au poids de l'or pour avoir une amphore plus grande et mortifier ainsi mon ami qui vante la sienne. Fais-la-moi, et tout de suite, ou bien je dirai que tu es un artisan incapable".

"Mais celle de ton ami ne serait-elle pas d'albâtre blond ?" "Non, elle est de cette matière". "Ne serait-elle pas d'ambre fin ?" "Non. Elle est de cette matière;'. "Elle est peut-être, admettons-le, de la même matière, mais rendue compacte, durcie, par l'effet des siècles ou le mélange avec d'autres matières qui l'ont solidifiée. Demande-le-lui et reviens me dire comment la sienne a été faite".

"Non. Il me l'a vendue lui-même en me certifiant que c'est ainsi qu'il faut l'employer".

"Et alors il t'a escroqué, pour te punir de l'envie que tu avais de sa belle amphore".

"Attention à tes paroles ! Travaille ou je te punirai en t'enlevant l'atelier qui n'a pas une valeur comparable avec celle de cette résine extraordinaire".

L'artisan, désolé, se mit au travail. Il en faisait de la pâte. ..Mais la pâte lui collait aux mains. Il essayait d'en solidifier un morceau avec des mastics et des poudres... Mais la résine perdait sa transparence dorée. Il la portait près du creuset espérant que la chaleur la durcirait, mais en s'arrachant les cheveux, il devait l'enlever parce qu'elle se liquéfiait. Il envoya prendre de la neige gelée sur la cime de l'Hermon, et l'y plongea... Elle se durcissait, elle était belle, mais elle ne se modelait plus. "Je vais la modeler avec le ciseau" dit-il. Mais au premier coup de ciseau, la résine vola en éclats.

L'artisan, tout à fait désespéré, déjà convaincu que rien ne pouvait permettre de travailler cette matière, tenta un dernier essai. Il ramassa les morceaux, les rendit de nouveau liquides à la chaleur du fourneau, les congela de nouveau avec la neige, mais légèrement, et dans la masse à peine ramollie, il essaya de travailler avec le ciseau et la spatule. Elle se modelait, oh ! Oui ! Mais à peine enlevés le ciseau et la spatule elle revenait à sa forme première, comme si cela avait été la pâte du pain gonflée dans le pétrin.

L'homme s'avoua vaincu. Et pour fuir les représailles du riche et échapper à la ruine, pendant la nuit il mit sur un char sa femme, ses enfants, ses objets, ses instruments de travail, et il laissa au milieu de son atelier, qu'il laissait vide, la masse blonde de la résine avec dessus un écriteau et l'inscription : ''Impossible à travailler", et il s'enfuit hors des frontières...

J'ai été envoyé pour travailler les cœurs, pour y faire entrer la Vérité et le Salut. Il m'est venu dans les mains des cœurs de fer, de plomb, d'étain, d'albâtre, de marbre, d'argent, d'or, de jaspe, de gemmes. Des cœurs durs, des cœurs sauvages, des cœurs trop tendres, des cœurs changeants, des cœurs endurcis par la souffrance, des cœurs précieux, toutes sortes de cœurs. Je les ai tous travaillés. Et j'en ai modelé beaucoup, suivant le désir de Celui qui m'a envoyé. Certains m'ont blessé pendant que je les travaillais, d'autres ont préféré se briser que de se laisser travailler à fond. Mais, peut-être qu'avec la haine, ils garderont toujours un souvenir de Moi.

Vous êtes impossibles à travailler. Chaleur de l'amour, patience de l'instruction, froideur des reproches, fatigue du ciseau, rien ne sert sur vous. A peine mes mains enlevées, vous redevenez ce que vous étiez. Vous devriez faire une seule chose pour changer : vous abandonner totalement à Moi. Vous ne le faites pas, vous ne le ferez jamais. Le Travailleur, désolé, vous abandonne à votre destin. Mais, comme il est juste, il ne vous abandonne pas tous de la même manière. Dans sa désolation il sait choisir encore ceux qui méritent son amour, et il les réconforte et les bénit. Femme, viens ici ! » dit-il en montrant du doigt une femme qui se tient près du mur, courbée au point de paraître un point d'interrogation.

Les gens regardent dans la direction qu'indique Jésus, mais ne voit pas la femme qui, à cause de sa position, ne peut voir Jésus et sa main. « Va donc, Marthe ! Il t'appelle » lui disent plusieurs. Et la malheureuse s'en va en boitant avec son bâton, à la hauteur duquel se trouve sa tête.

Elle est maintenant devant Jésus qui lui dit : « Femme, reçois un souvenir de mon passage et une récompense pour ta foi silencieuse et humble. Sois délivrée de ton infirmité » crie-t-il en dernier lieu en lui mettant ses mains sur les épaules.

Tout à coup, la femme se lève, et droite comme un palmier, lève le bras en criant : « Hosanna ! Il m'a guérie ! Il a regardé sa servante fidèle et lui a accordé son bienfait. Louange soit au Sauveur et Roi d'Israël ! Hosanna au Fils de David ! »

Les gens répondent, avec les leurs, aux hosannas de la femme qui maintenant est à genoux aux pieds de Jésus et qui baise le bord de son vêtement pendant que Jésus lui dit : « Va en paix et persévère dans la Foi. »

Le chef de la synagogue, que doivent encore brûler les paroles dites par Jésus avant la parabole, veut jeter son venin à cause du reproche et s'écrie avec indignation pendant que la foule s'ouvre pour laisser passer la miraculée : « Il y a six jours pour travailler, six jours pour demander et pour donner. Venez donc ces jours-là, tant pour demander que pour donner. Venez guérir ces jours-là, sans violer le sabbat, pécheurs et mécréants, corrompus et corrupteurs de la Loi ! » et il cherche à expulser tout le monde de la synagogue, comme pour chasser la profanation du lieu de prière.

Mais Jésus, qui le voit aidé par les quatre notables déjà mentionnés et par d'autres disséminés dans la foule qui manifestent ouvertement leur scandale et la souffrance qu'ils éprouvent du... crime de Jésus, crie à son tour, alors que les bras croisés, sévère, imposant, il le regarde : « Hypocrites ! Qui de vous, en ce jour, n'a pas détaché son bœuf ou son âne de la mangeoire et ne l'a pas mené boire ? Et qui n'a pas porté des bottes d'herbe aux brebis du troupeau et n'a pas trait le lait des mamelles pleines ? Pourquoi donc, puisque vous avez six jours pour le faire, l'avez-vous fait aujourd'hui aussi pour quelques deniers de lait ou par crainte que votre bœuf ou votre âne ne meure de soif ? Et Moi, je ne devais pas délier cette femme des chaînes par lesquelles Satan l'a tenue pendant dix-huit ans, uniquement parce que c'est le sabbat ? Allez. Moi, j'ai pu délier celle-ci de son malheur involontaire. Mais je ne pourrai jamais vous détacher des vôtres qui sont volontaires, ô ennemis de la Sagesse et de la vérité ! »

Les gens honnêtes de Corozaïn, qui sont parmi ceux nombreux qui ne le sont pas, approuvent et louent alors que les autres, livides de rage, s'en vont laissant en plan le chef livide de la synagogue.

Jésus aussi le laisse seul et sort de la synagogue, entouré par les bons qui continuent à l’escorter jusqu'à ce qu'il ait rejoint la campagne. Alors, il les bénit une dernière fois, et prend la grand-route avec ses cousins et aussi Pierre et Thomas...

26 – LE FIGUIER STERILE.

EN ALLANT SUR LA ROUTE DE SEPHET

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 5)*

La route qui mène à Séphet quitte la plaine de Corozaïn pour monter vers un groupe de montagnes assez important et très garni de végétation. Un cours d'eau descend de ces montagnes et se dirige certainement vers le lac de Tibériade.

Les pèlerins attendent au pont où doivent arriver les autres envoyés au lac de Méron. En effet ils n'attendent pas longtemps. Ponctuels au rendez-vous ils arrivent vivement et se joignent joyeusement au Maître et aux compagnons en rapportant comment s'est déroulé leur voyage, béni par certains miracles faits à tour de rôle par "tous les apôtres", disent-ils. Mais Judas de Kériot rectifie : « Excepté par moi, qui n'ai réussi à rien ». Et il lui est très pénible d'avouer cette chose qui le mortifie.

« Nous t'avons dit que c'était parce que nous étions en présence d'un grand pécheur » lui répond Jacques de Zébédée. Et il explique : « Tu sais, Maître ? C'était Jacob, très malade. Et c'est pour cela qu'il t'appelle, car il a peur de la mort et du jugement de Dieu: Mais il est plus avare que jamais, maintenant qu'il prévoit un vrai désastre pour ses récoltes, complètement abîmées par la gelée. Il a perdu tout le grain de semence, et il ne peut en semer d'autre car il est malade et sa servante est épuisée de fatigue et de faim. En effet il économise même la farine pour le pain, pris comme il l'est par la peur d'être un jour sans manger, et la servante n'arrive pas à cultiver le champ. Nous avons peut-être péché : en effet nous avons travaillé tout le vendredi et après le crépuscule, jusqu'à la dernière heure du jour, et même avec des flambeaux et des feux allumés pour y voir. Nous avons cultivé une grande surface de terrain. Philippe, Jean et André savent faire et moi aussi. Nous avons travaillé... Simon, Mathieu et Barthélemy venaient derrière nous ameublissant les sillons du grain né et mort, et Judas est allé demander en ton nom un peu de semence à Jude et Anne, en leur promettant notre visite pour aujourd'hui. Il l'a eu, et du meilleur. Alors nous avons dit: "Demain nous sèmerons". C'est pour cela que nous avons tardé un peu. Nous avons commencé au début du crépuscule. Que l'Éternel nous pardonne à cause du motif pour lequel nous avons péché. Judas, pendant ce temps, restait près du lit de Jacob pour le convertir. Lui sait parler mieux que nous. Au moins c'est ce qu'ont voulu dire aussi Barthélemy et le Zélote. Mais Jacob était sourd à tout raisonnement. Il voulait la guérison parce que la maladie lui coûte et il insultait la servante comme une bonne à rien. Comme il disait : "Je me convertirai si je guéris", Judas, pour le calmer, lui a imposé les mains. Mais Jacob est resté malade comme auparavant. Judas découragé nous l'a dit. Nous avons essayé, nous, avant de nous coucher, mais nous n'avons pas eu le miracle. Maintenant Judas soutient que c'est parce qu'il est dans ta disgrâce, t'ayant déplu, et il en est humilié. Mais nous disons que c'est parce qu'il était en présence d'un pécheur obstiné, qui prétend obtenir tout ce qu'il veut en posant des conditions et en donnant des ordres même à Dieu. Qui a raison ? »

« Vous sept. Vous avez dit la vérité. Et Jude et Anne ? Leurs champs ? »

« Un peu abîmés, mais eux ont des ressources et tout est déjà réparé. Mais ils sont bons, eux ! Tiens. Ils t'envoient cette offrande et ces vivres. Ils espèrent te voir quelquefois. Ce qui attriste, c'est l'état d'âme de Jacob. J'aurais voulu guérir son âme plutôt que le corps... » dit André.

« Et aux autres endroits ? »

« Oh ! Sur la route de Déberet, près du pays, nous avons guéri quelqu’un. C'est Mathieu qui a opéré la guérison. C'était un malade fiévreux qui revenait de chez un médecin qui le donnait pour perdu. Nous sommes restés chez lui et la fièvre n'est pas revenue, du crépuscule à l'aurore. Lui affirmait qu'il se sentait bien et fort. Puis à Tibériade, ce fut André qui guérit un passeur qui s'était cassé l'épaule en tombant sur le pont. Il lui imposa les mains et son épaule guérit. Imagine-toi cet homme ! Il voulut nous amener sans payer à Magdala et à Capharnaüm, puis à Bethsaïda, et il est resté là parce que s'y trouvent les disciples Timon d'Aëra, Philippe d'Arbela, Hermastée et Marc de Josias, un de ceux qui ont été délivrés du démon près de Gamala. Le passeur Joseph veut aussi être disciple... Les enfants, chez Jeanne, se portent bien. Ils ne semblent plus les mêmes. Ils étaient dans le jardin et ils jouaient avec Jeanne et Chouza... »

« Je les ai vus. J'y suis passé Moi aussi. Continuez. »

« A Magdala, c'est Barthélemy qui a converti un cœur vicieux et qui a guéri un corps vicieux. Comme il a bien parlé ! Il a montré que le désordre de l'esprit produit le désordre corporel, et que toute concession à la malhonnêteté dégénère en perte de la tranquillité, de la santé et enfin de l'âme. Quand il l'a vu repenti et convaincu, il lui a imposé les mains, et l'homme a été guéri. Ils voulaient nous retenir à Magdala, mais nous n'avons pas obéi, et après la nuit nous avons continué notre chemin vers Capharnaüm. Il s'y trouvait cinq personnes qui demandaient une grâce de Toi. Et ils étaient sur le point de s'en retourner découragés. Nous les avons guéris. Nous n'avons vu personne car nous avons rembarqué tout de suite pour Bethsaïda, pour éviter des questions d'Eli, Urie et compagnie. A Bethsaïda ! Mais à ton tour, André, raconte à ton frère... » dit pour finir Jacques de Zébédée qui a toujours parlé.

« Oh ! Maître ! Oh! Simon ! Mais si vous voyiez Margziam ! On ne le reconnaît plus... »

« Oh ! Malheur ! Il n'est tout de même pas devenu une femme ? » s'écrie et demande Pierre.

« Non, pas du tout ! C'est un beau jeune homme, grand et mince à cause de la rapide croissance... Quelque chose de merveilleux ! Nous avons eu du mal à le reconnaître. Il est grand comme ta femme et comme moi... »

« Oh ! bien ! Ni Porphyrée, ni toi, ni moi, nous ne sommes des palmiers ! Tout au plus on pourrait nous comparer à des pruniers... » dit Pierre, qui pourtant jubile en entendant dire que son fils adoptif s'est développé.

« Oui, frère. Mais aux Encénies il n'était encore qu'un enfant qui avait du mal à nous arriver aux épaules. Maintenant c'est un vrai jeune homme pour la taille, la voix et le sérieux. Il a fait comme ces arbres dont la croissance s'arrête pendant des années et qui, au moment où on ne s'y attend pas, ont un développement stupéfiant. Ta femme a eu beaucoup à faire pour allonger ses habits et lui en faire des neufs. Et elle les fait avec de grands ourlets et des plis à la taille justement parce qu'elle prévoit que Margziam va encore grandir. Et puis il croît en sagesse. Maître : l'humilité sage de Nathanaël ne t'avait pas dit que pendant presque deux mois Barthélemy a servi de maître au plus petit et au plus héroïque des disciples, qui se lève avant le jour pour faire paître les brebis, casser le bois, puiser l'eau, allumer le feu, balayer, faire les commissions par amour pour sa mère adoptive, et puis l'après-midi, jusque tard dans la nuit, il étudie et écrit comme un petit docteur. Pense donc ! Il a réuni tous les enfants de Bethsaïda et, le sabbat, il leur fait des petites instructions évangéliques. Ainsi les petits, que l'on exclut de la synagogue pour que les réunions ne soient pas troublées, ont leur journée de prière comme les grands. Et les mères me disent qu'il est beau de l'entendre parler et que les enfants l'aiment et lui obéissent avec respect en devenant meilleurs. Quel disciple il fera ! »

« Mais regarde ! Regarde. Moi... je suis ému... Mon Margziam ! Mais déjà à Nazareth, hein ! Quel héroïsme pour... cette petite. Rachel, pas vrai ? » Pierre s'est arrêté à temps, rougissant par peur d'avoir trop parlé.

Heureusement Jésus vient à son secours et Judas est pensif et distrait, ou il feint de l'être. Jésus dit : « Oui, Rachel. Tu te rappelles bien. Elle est guérie, et les champs donneront beaucoup de grain. Nous y sommes passés, Jacques et Moi. Il peut tant le sacrifice d'un enfant juste. »

« A Bethsaïda, ce fut Jacques qui fit un miracle sur un pauvre estropié, et Mathieu, en route vers la maison de Jacob, a guéri un enfant. Mais justement aujourd'hui, sur la place de ce village près du pont, Philippe et Jean ont guéri, le premier quelqu'un qui avait les yeux malades, et le second un enfant possédé.»

« Vous avez tous bien fait, très bien fait. Maintenant nous allons jusqu'à ce village sur les pentes, et nous allons nous arrêter dans quelque maison pour dormir. »

« Et Toi, mon Maître, qu'as-tu fait ? Comment va Marie ? Et l'autre Marie ? » demande Jean.

« Elles vont bien et vous saluent tous. Elles sont en train de préparer des vêtements et ce qu'il faut pour le pèlerinage de printemps. Et elles sont impatientes de le faire pour rester avec nous. »

« Suzanne et Jeanne aussi et notre mère ont la même anxiété » dit toujours Jean.

Barthélemy dit : « Ma femme aussi, avec ses filles, veut venir cette année, après tant d'années, à Jérusalem. Elle dit que jamais plus ce ne sera beau comme cette année... Je ne sais pourquoi elle le dit, mais elle soutient qu'elle le sent dans son cœur. »

« Certainement alors la mienne aussi viendra. Elle ne me l'a pas dit... Mais ce que fait Anne, Marie le fait toujours » dit Philippe.

« Et les sœurs de Lazare ? Vous qui les avez vues... » demande Simon le Zélote.

« Elles obéissent en souffrant à l'ordre du Maître et à la nécessité... Lazare est très souffrant, n'est-ce pas, Judas ? Il est presque toujours couché. Mais elles attendent le Maître avec beaucoup d'anxiété » dit Thomas.

« Mais Pâque va bientôt arriver et nous irons chez Lazare. »

« Mais qu'as-tu fait à Nazareth et à Corozaïn ? »

« A Nazareth j'ai salué les parents et les amis et les parents des deux disciples. A Corozaïn j'ai parlé dans la synagogue et j'ai guéri une femme. Nous avons séjourné chez la veuve qui a perdu sa mère. Une douleur, et en même temps un soulagement à cause du peu de ressources et du temps que lui prenaient les soins donnés à l'infirme qui empêchaient la veuve de travailler. Elle s'est mise à filer pour le compte des autres, mais elle n'est plus désespérée. Elle est assurée du nécessaire et elle en est satisfaite. Joseph va chaque matin chez un menuisier du "Puits de Jacob" pour apprendre le métier. »

«Sont-ils meilleurs, ceux de Corozaïn?» demande Mathieu.

« Non, Mathieu. Ils sont de plus en plus mauvais » reconnaît franchement Jésus. « Et ils nous ont maltraité. Les plus puissants, naturellement, pas le simple peuple. »

« C'est vraiment un mauvais endroit. Il ne faut plus y aller » dit Philippe.

« Ce serait une souffrance pour le disciple Élie, et pour la veuve et pour la femme guérie aujourd'hui, et pour ceux qui sont bons. »

« Oui, mais ils sont si peu nombreux que... moi, je ne m'occuperais plus de cet endroit. Tu l'as dit: "Impossible de les travailler" » dit Thomas.

« La résine est une chose et autre chose sont les cœurs. Il en restera quelque chose comme une semence enfouie sous des mottes et des mottes très compactes. Il faudra beaucoup de temps pour que cela perce, mais finalement cela percera. Ainsi de Corozaïn. Un jour naîtra ce que j'ai semé. Il ne faut pas se lasser aux premières défaites. Écoutez cette parabole. On pourrait l'intituler : "La parabole du bon cultivateur".

Un riche avait une grande et belle vigne dans laquelle se trouvaient des figuiers de différentes qualités. A la vigne était préposé un de ses serviteurs, vigneron expérimenté et qui connaissait la taille des arbres à fruits. Il faisait son devoir par amour pour son maître et pour les arbres. Tous les ans, le riche, à la belle saison, venait à plusieurs reprises à sa vigne pour voir mûrir les raisins et les figues et les goûter, les cueillant sur les arbres de ses propres mains. Un jour donc, il se dirigea vers un figuier qui donnait des fruits d'excellente qualité, l'unique arbre de cette qualité qui existât dans la vigne. Mais ce jour aussi, comme les deux années précédentes, il le trouva tout en feuilles et sans aucun fruit. Il appela le vigneron et lui dit : "C'est la troisième année que je viens chercher des fruits sur ce figuier et je ne trouve que des feuilles. On voit que cet arbre a fini de fructifier. Coupe-le donc. Il est inutile qu'il soit ici à occuper une place, et prendre ton temps, pour ne rien rapporter. Scie-le, brûle-le et nettoie le terrain de ses racines et mets à sa place une nouvelle plante. D'ici quelques années elle donnera des fruits". Le vigneron, qui était patient et aimant, répondit : "Tu as raison. Mais laisse-moi encore faire cette année. Je ne vais pas le scier, mais au contraire, avec encore plus de soin, je vais bêcher tout autour, y mettre du fumier, et l'émonder. Qui sait s'il ne va pas encore donner des fruits ? Si après ce dernier essai il ne donne pas de fruit, j'obéirai à ton désir et je le couperai".

Corozaïn c'est le figuier qui ne donne pas de fruit. Je suis le bon Cultivateur, et le riche impatient c'est vous. Laissez faire le bon Cultivateur. »

« C'est bien. Mais ta parabole ne conclut pas. Le figuier, l'année suivante, a-t-il donné du fruit ? » demande le Zélote.

« Il n'a pas fait de fruit et on l'a coupé. Mais le cultivateur a été justifié d'avoir coupé une plante encore jeune et florissante parce qu'il avait fait tout son devoir. Moi aussi je veux être justifié pour ceux auxquels je dois appliquer la hache et que je dois enlever de ma vigne, où se trouvent des arbres stériles et empoisonnés, nids de serpents, qui absorbent les sucs nutritifs, parasites, plantes vénéneuses qui gâtent leurs condisciples ou leur nuisent, ou encore qui pénètrent par leurs racines nuisibles pour proliférer sans être appelés, dans ma vigne, rebelles à toute greffe, entrés seulement pour espionner, dénigrer, stériliser mon champ. Ceux- là, je les couperai quand tout aura été tenté pour les convertir. Et pour l'instant, avant d'employer la hache, j'essaie les cisailles et la serpette de l'émondeur, et j'élague et je greffe... Oh ! Ce sera un travail dur, pour Moi qui le fais, pour ceux qui le subiront. Mais il faut le faire, pour que l'on puisse dire au Ciel : "Il a tout fait, mais eux sont devenus toujours plus stériles et plus mauvais, plus il les a émondés, greffés, déchaussés, fumés, suant à force de fatigues et pleurant des larmes de sang... Nous voici au village, allez tous en avant chercher un logement. Toi, Judas de Kériot, reste avec Moi. »

Ils restent seuls, et dans la pénombre du soir ils avancent l'un près de l'autre dans le plus grand silence.

Enfin Jésus dit, comme s'il se parlait à Lui-même : « Et pourtant, même si on est tombé dans la disgrâce de Dieu en contrevenant à sa Loi, on peut toujours redevenir ce qu'on était, en renonçant au péché... »

Judas ne répond rien.

Jésus reprend : « Et si on a compris qu'on ne peut avoir le pouvoir de Dieu, parce que Dieu n'est pas là où se trouve Satan, on peut facilement y remédier en préférant ce que Dieu accorde à ce que veut notre orgueil. »

Judas se tait.

Ils sont déjà à la première maison du village. Jésus, comme s'il se parlait toujours à Lui-même, dit : « Et penser que j'ai souffert une dure pénitence pour qu'il se repente et revienne à son Père... »

Judas sursaute, lève la tête, le regarde... mais ne dit rien.

Jésus aussi le regarde... et puis il demande: « Judas, à qui je parle ? »

« A moi, Maître. C'est à cause de Toi que je n'ai plus de pouvoir. Car tu me l'as enlevé pour en donner davantage à Jean, à Simon, à Jacques, à tous, excepté à moi. Tu ne m'aimes pas, voilà ! Et je finirai par ne pas t'aimer et par maudire l'heure où je t'ai aimé, en me ruinant aux yeux du monde pour un roi qui ne sait pas combattre, qui se laisse dominer même par la plèbe. Ce n'est pas ce que j'attendais de Toi ! »

« Ni Moi non plus de toi. Mais je ne t'ai jamais trompé, Moi. Et je ne t'ai jamais contraint. Pourquoi donc restes-tu à mes côtés ? »

« Parce que je t'aime. Je ne peux plus me séparer de Toi. Tu m'attires et me dégoûtes. Je te désire comme l'air pour respirer et... tu me fais peur. Ah ! je suis maudit ! Je suis damné ! Pourquoi tu ne chasses pas le démon, Toi qui le peux ? » Le visage de Judas est livide et bouleversé, fou, apeuré, haineux. ...Il rappelle déjà, bien que faiblement, le masque satanique de Judas du Vendredi Saint.

Et le visage de Jésus rappelle le Nazaréen flagellé qui, assis dans la cour du Prétoire sur un baquet renversé, regarde ceux qui se moquent de Lui avec toute sa pitié pleine d'amour. Il parle, et il semble qu'il y ait déjà un sanglot dans sa voix : « Pourquoi n'y a-t-il pas de repentir en toi, mais seulement de la haine contre Dieu, comme si c'était Lui qui était coupable de ton péché. »

Judas dit entre ses dents une vilaine imprécation...

« Maître, nous avons trouvé. Cinq dans un endroit, trois dans un autre, deux dans un troisième et un seulement dans deux autres. Il n'a pas été possible de faire mieux » disent les disciples.

« C’est bien ! Moi, je vais avec Judas de Kériot » dit Jésus .

« Non. Je préfère être seul. Je suis inquiet. Je ne te laisserais pas reposer… »

« Comme tu veux… Alors j’irais avec Barthelemy. Vous, vous ferez ce que vous voudrez. En attendant, allons où il y a le plus de place, pour pouvoir souper ensemble

29 – LE SOURD-MUET GUERI PRES DES CONFINS DE LA PHENICIE

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 5)*

Je ne sais pas où les pèlerins ont passé la nuit. Je sais que de nouveau c'est le matin, qu'ils sont en route, toujours à travers des pays montueux. Jésus a la main bandée et Jacques d'Alphée a le front bandé, alors qu'André boite fortement et Jacques de Zébédée marche sans son sac qu'a pris son frère Jean.

Par deux fois Jésus a demandé : « Tu arrives à marcher, André ? »

« Oui, Maître. Je marche mal à cause du bandage, mais la souffrance n'est pas forte. » Et la seconde fois il ajoute : « Et ta main, Maître ? »

« Une main n'est pas une jambe. Elle se repose et souffre peu. »

« Hum ! Peu, je ne le crois pas, gonflée et ouverte jusqu'à l'os comme elle l'est… L'huile fait du bien. Mais peut-être il aurait été préférable si de cet onguent de ta Mère nous nous en étions fait donner un peu par... »

« Par ma Mère. Tu as raison » dit vivement Jésus en voyant ce qui va sortir des lèvres de Pierre qui rougit avec confusion en regardant d'un regard si désolé son Jésus qui lui sourit et appuie justement sa main blessée sur l'épaule de Pierre pour l'attirer à Lui.

« Tu vas te faire mal à rester ainsi. »

« Non, Simon. Tu m'aimes et ton amour est une bonne huile salutaire. »

« Oh ! Alors, si c'est pour cela, tu devrais déjà être guéri ! Nous avons tous souffert de te voir ainsi traité, et il y en a qui ont pleuré. » Et Pierre regarde Jean et André...

« L'huile et l'eau sont de bons remèdes, mais les larmes d'amour et de pitié sont ce qu'il y a de plus puissant. Et, vous voyez ? Je suis bien plus heureux aujourd'hui qu'hier. Car aujourd'hui je sais combien vous êtes obéissants et affectueux pour Moi. Tous » et Jésus les regarde de son suave regard dans lequel désormais il y a habituellement de la tristesse et où luit, ce matin, une faible lueur de joie.

« Mais quelles hyènes ! Je n'ai jamais vu une haine pareille ! » dit Jude d'Alphée. « Ils devaient être tous juifs. »

« Non, frère. Ce n'est pas une question de région. La haine est la même partout. Rappelle-toi qu'à Nazareth, il y a plusieurs mois, j'ai été chassé et qu'ils voulaient me lapider. Tu ne t'en souviens pas ? » dit Jésus avec calme et cela sert à consoler ceux qui sont juifs des paroles du Thaddée. Ils les a si bien consolés que l'Iscariote dit : « Mais cela, je le dirai. Oh ! Si je vais le dire ! Nous ne faisions rien de mal. Nous n'avons pas réagi et Lui a parlé avec tout son amour, au commencement. Et comme des serpents, ils nous ont lapidés. Je le dirai. »

« Et à qui, s'ils sont tous contre nous ? »

« Moi, je sais à qui. En attendant, dès que je vais voir Etienne ou Hermas, je vais le dire. Gamaliel le saura tout de suite. Mais à Pâque, je le dirai à qui je sais, moi je dirai : "Il n'est pas juste d'agir ainsi." Votre fureur est illégale. C'est vous qui êtes coupables, pas Lui". »

« Tu ferais mieux de ne pas fréquenter ces seigneurs !... Il me semble que toi aussi tu es coupable à leurs yeux » conseille sagement Philippe.

« C'est vrai. Mieux vaut ne pas les fréquenter. Oui, cela vaut mieux. Mais à Etienne je le dirai. Lui est bon et n'empoisonne pas... »

« Laisse tomber, Judas. Tu n'améliorerais rien. Moi, j'ai pardonné. N'y pensons plus » dit Jésus d'un ton calme et persuasif.

Deux fois, en rencontrant des ruisseaux, aussi bien André que les deux Jacques lavent les bandes qu'ils ont sur leurs contusions. Jésus, non. Il poursuit tranquillement comme s'il ne sentait pas la douleur.

Pourtant la douleur doit être sensible si, quand ils s'arrêtent pour manger, il doit demander à André de Lui couper le pain; quand se délie une sandale, il doit demander à Mathieu de la lacer de nouveau... Et surtout, quand en descendant un raccourci à pic, il heurte un tronc parce que son pied a glissé, il ne peut retenir une plainte et le sang qui coule rougit de nouveau la bande. Aussi, à la première maison d'un village où ils arrivent vers le crépuscule, ils s'arrêtent pour demander de l'eau et de l'huile afin de soigner la main qui, une fois enlevées les bandes, apparaît très enflée, bleuâtre au dos et avec une blessure toute rouge au milieu.

Pendant qu'ils attendent que la maîtresse de maison accoure avec ce qu'ils désirent, tous se penchent pour observer la main blessée et ils font leurs commentaires. Mais Jean s'écarte pour cacher ses pleurs. Jésus l'appelle : « Viens ici, il n'y a pas grand mal. Ne pleure pas. »

« Je le sais. Si je l'avais, je ne pleurerais pas. Mais c'est Toi qui l'as, et tu ne dis pas tout le mal que te fait cette chère main qui n'a jamais nui à personne » répond Jean auquel Jésus a abandonné sa main blessée que Jean caresse doucement à l'extrémité des doigts, au poignet, tout autour de 1a partie bleuâtre, et qu'il retourne doucement pour la baiser sur la paume et appuyer sa joue au creux de la main en disant : « Cela brûle !... Oh ! Comme tu dois souffrir ! » et des larmes de pitié coulent sur elle.

La femme apporte de l'eau et de l'huile, et avec un linge Jean essaie d'enlever le sang qui souille la main. Avec délicatesse il fait couler l'eau tiède sur la partie blessée, il l'humecte d'huile, la couvre avec des bandes propres et sur la ligature, il dépose un baiser. Jésus lui met l'autre main sur sa tête inclinée.

La femme demande : « C'est ton frère ? »

« Non. C'est mon Maître, notre Maître. »

« D'où venez-vous ? » demande-t-elle encore aux autres.

« De la Mer de Galilée. »

« De si loin ! Pourquoi ? »

« Pour prêcher le Salut. »

« C'est presque le soir, arrêtez-vous dans ma maison. C'est une maison de pauvres, mais de gens honnêtes. Je puis vous donner du lait dès que mes fils reviendront avec les brebis. Mon homme vous accueillera volontiers. »

« Merci, femme. Si le Maître le veut, nous resterons ici. » La femme va à ses occupations pendant que les apôtres demandent à Jésus ce qu'ils doivent faire.

« Oui, c'est bien. Demain nous irons à Cédès et puis vers Panéade. J'ai réfléchi, Barthélemy. Il convient de faire comme tu dis. Tu m'as donné un bon conseil. J'espère trouver ainsi d'autres disciples et les envoyer devant Moi, à Capharnaüm. Je sais qu'à Cédès il doit y en avoir maintenant quelques-uns, parmi lesquels les trois bergers libanais. »

La femme revient et demande : « Et alors ? »

« Oui, brave femme, nous restons ici pour la nuit. »

« Et pour le souper. Oh ! Acceptez-le. Cela ne me pèse pas. Et puis nous a été enseignée la miséricorde par certains qui sont disciples de ce Jésus de Galilée, appelé le Messie, qui fait tant de miracles et qui prêche le Royaume de Dieu. Mais ici, il n'est jamais venu, peut-être parce que nous sommes aux confins syro-phéniciens. Mais ses disciples sont venus, et c'est déjà beaucoup. Pour la Pâque nous du village, nous voulons aller tous en Judée pour voir si nous voyons ce Jésus, car nous avons des malades et les disciples en ont guéri quelques-uns, mais les autres non. Et parmi eux, il y a un jeune homme, fils d'un frère de la femme de mon beau-frère. »

« Qu'a-t-il ? » demande Jésus en souriant.

« Il est... Il ne parle ni n'entend. Il est né ainsi. Peut-être un démon est entré dans le sein de la mère pour la faire désespérer et souffrir. Mais il est bon, comme s'il n'était pas possédé. Les disciples ont dit que pour lui il faut Jésus de Nazareth parce qu'il doit y avoir quelque chose qui lui manque, et seul ce Jésus... Oh ! Voici mes enfants et mon époux ! Melchias, j'ai accueilli ces pèlerins au nom du Seigneur et j'étais en train de parler de Lévi... Sara, va vite traire le lait et toi, Samuel, descends prendre du vin et de l'huile dans la grotte et apporte des pommes du grenier. Dépêche- toi, Sara, nous allons préparer les lits dans les chambres du haut. »

« Ne te fatigue pas, femme. Nous serons bien n'importe où. Pourrais-je voir l'homme dont tu parlais ? »

« Oui... Mais... Oh ! Seigneur ! Mais tu es peut-être le Nazaréen ? »

« C'est Moi. »

La femme s'écroule à genoux en criant : « Melchias, Sara, Samuel ! Venez adorer le Messie ! Quelle journée ! Quelle journée ! Et moi, je l'ai dans ma maison ! Et je Lui parle ainsi ! Et je Lui ai apporté de l'eau pour laver sa blessure... Oh !... » elle est étranglée par l'émotion. Mais ensuite elle court à la bassine et la voit vide : « Pourquoi avez-vous jeté cette eau ? Elle était sainte ! Oh ! Melchias ! Le Messie chez nous. »

« Oui. Mais sois bonne, femme, et n'en parle à personne. Va plutôt prendre le sourd-muet et amène-le ici... » dit Jésus en souriant...

...Et vite Melchias revient avec le jeune sourd-muet et avec ses parents et la moitié du village au moins... La mère du malheureux adore Jésus et le supplie.

« Oui, ce sera comme tu veux » et il prend par la main le sourd-muet, l'attire un peu en dehors de la foule qui se presse et que les apôtres par pitié pour la main blessée s'efforcent d'écarter. Jésus attire tout près de Lui le sourd-muet, lui met ses index dans les oreilles et la langue sur les lèvres entrouvertes puis, levant les yeux vers le ciel qui s'assombrit, il souffle sur le visage du sourd-muet et il crie à haute voix : « Ouvrez-vous ! » et il le laisse aller.

Le jeune le regarde un moment alors que la foule chuchote. Il est surprenant le changement du visage d'abord apathique et triste du sourd-muet devenu ensuite surpris et souriant. Il porte les mains à ses oreilles, il les presse, les écarte... Il se convainc qu'il entend vraiment et il ouvre la bouche en disant : « Maman ! J'entends ! Oh ! Seigneur, je t'adore ! »

La foule est prise par l'enthousiasme habituel et elle l'est d'autant plus qu'elle se demande : « Et comment peut-il savoir parler si jamais il n'a entendu une parole depuis qu'il est né ? Un miracle dans le miracle ! Il lui a délié la langue et ouvert les oreilles et, en même temps, il lui a appris à parler. Vive Jésus de Nazareth ! Hosanna au Saint, au Messie !» »

Et ils se pressent contre Lui, qui lève sa main blessée pour bénir, pendant que quelques-uns, avertis par la femme de la maison, se lavent le visage et les membres avec les gouttes restées dans la bassine.

Jésus les voit et il crie : « A cause de votre foi, soyez tous guéris. Allez dans vos maisons. Soyez bons, honnêtes. Croyez à la parole de l'Évangile et gardez pour vous ce que vous savez jusqu'à ce que ce soit l'heure de le proclamer sur les places et sur les routes de la terre. Ma paix soit avec vous. »

Et il entre dans la vaste cuisine où le feu brille et où tremblent les lumières de deux lampes.

35 - PROPHETIE SUR PIERRE ET MARGZIAM. L’AVEUGLE A BETHSAIDA

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 5)*

Ils ne marchent plus, mais ils courent dans la nouvelle aurore encore plus brillante et plus pure que les précédentes. Partout la rosée scintille et des pétales multicolores pleuvent sur les têtes et sur les prés pour y mettre d'autres couleurs de fleurs effeuillées près de celles innombrables des fleurettes qui se dressent sur les tiges des rives et des champs et pour allumer de nouveaux diamants sur les brins d'herbe nouvelle. Ils courent parmi les chants des oiseaux amoureux, et du murmure de la brise légère et des eaux riantes qui soupirent ou qui arpègent, en glissant parmi les branches, en caressant les foins et les blés qui montent jour après jour, ou bien en coulant entre les rives, en courbant doucement les tiges qui effleurent les eaux limpides. Ils courent comme s'ils allaient à la rencontre de l'amour. Même les plus âgés comme Philippe, Barthélemy, Mathieu, le Zélote partagent la hâte joyeuse des jeunes. Et il en est ainsi parmi les disciples, où les plus âgés rivalisent avec les plus jeunes pour la rapidité de la marche.

Et la rosée n'a pas encore séché sur les prés quand ils arrivent aux environs de Bethsaïda resserrée dans un petit espace entre le lac, le fleuve et la montagne. Et d'un bois de la montagne descend, par un sentier, un tout jeune homme courbé sous un fagot de ramilles. Il descend agile, presque en courant et, à cause de sa position, il ne voit pas les apôtres... Il chante, heureux, en courant sous son fagot et, arrivé sur la grand-route, aux premières maisons de Bethsaïda, il jette sa charge par terre et se redresse pour se reposer en rejetant en arrière ses cheveux noirs foncés. Il est grand et élancé, avec un corps robuste et des membres agiles et frêles. Une belle figure de jeune.

"C'est Margziam" dit André.

"Es-tu fou ? Celui-là c'est un homme" lui répond Pierre. André met ses mains en porte-voix et l'appelle à grands cris. Le jeune homme, qui se penchait pour reprendre son fardeau, après avoir serré sa ceinture à la courte tunique qui lui arrive à peine aux genoux et qui est ouverte sur la poitrine probablement parce qu'elle est trop étroite, se tourne en direction de l'appel et il voit Jésus, Pierre et les autres qui le regardent, arrêtés près d'un groupe de saules pleureurs qui trempent ses branches dans les eaux d'un large ruisseau, le dernier affluent de gauche du Jourdain avant le lac de Galilée, situé justement à la limite du pays. Il laisse retomber son fardeau, lève les bras et crie : "Mon Seigneur ! Mon père !" et il s'élance en courant.

Mais Pierre aussi accourt, traverse à gué le ruisseau sans même enlever ses sandales, en se bornant à relever ses vêtements et puis il court sur la route poussiéreuse en laissant sur le terrain sec les empreintes de ses sandales humides.

"Mon père !"

"Mon fils chéri !"

Ils sont dans les bras l'un de l'autre. Margziam est vraiment aussi grand que Pierre, si bien que ses cheveux noirs retombent sur le visage de Pierre dans son baiser affectueux, mais il semble plus grand, élancé comme il l'est. Cependant Margziam se détache du doux embrassement et il reprend sa course vers Jésus qui a passé le ruisseau et qui avance lentement entouré de ses apôtres.

Margziam tombe à ses pieds, les bras levés, et il dit : "Oh ! Mon Seigneur, bénis ton serviteur !"

Mais Jésus se penche, le relève et le prend sur son cœur, en le baisant sur les deux joues et en lui souhaitant "une paix continuelle et une croissance en sagesse et en grâce sur les voies du Seigneur."

Les autres apôtres aussi font fête au jeune homme, et surtout ceux qui ne l'avaient pas vu depuis des mois et ils se félicitent avec lui de son développement.

Mais Pierre ! Mais Pierre ! S'il l'avait procréé lui, il n'en serait pas tant satisfait ! Il tourne autour, le regarde, le touche et demande à tel ou tel : "Mais n'est-il pas beau ? N'est-il pas bien fait ? Regarde comme il est droit ! Quelle poitrine haute ! Quelles jambes droites !... Un peu maigre, avec encore peu de muscles. Mais il promet ! Il promet vraiment ! Et le visage ? Regardez s'il semble encore ce petit être que l'an dernier je portais dans mes bras ! Il me semblait porter un oiseau miséreux, pâlichon, triste, peureux... Brave Porphyrée ! Ah ! Elle a été vraiment brave avec tout son miel, son beurre, son huile, les œufs et les foies de poissons. Elle mérite vraiment que je le lui dise tout de suite. Hé ! Maître, me laisses-tu aller la trouver ?"

"Va ! Va ! Simon. Je t'aurai vite rejoint." Margziam, que Jésus tient encore par la main, dit : "Maître, certainement mon père va commander un repas à maman. Permets que je te quitte pour l'aider..."

"Va. Et que Dieu te bénisse puisque tu honores ceux qui sont pour toi père et mère."

Margziam s'éloigne en courant, reprend son fagot, le charge et rejoint Pierre, en marchant à ses côtés.

"Ils semblent être Abraham et Isaac, en train de gravir la montagne«  observe Barthélemy.

"Oh ! Pauvre Margziam ! Il ne lui manquerait plus que cela !" dit Simon le Zélote.

"Et mon pauvre frère ! Je ne sais s'il aurait la force de faire Abraham..." dit André.

Jésus le regarde et puis regarde la tête grisonnante de Pierre qui s'éloigne avec son Margziam près de lui, et il dit : "En vérité je vous dis qu'un jour viendra où Simon Pierre se réjouira en sachant emprisonné, frappé, flagellé, mis en péril de mort son Margziam, et où il aurait le courage de l'étendre de sa main sur le gibet pour le revêtir de la pourpre des Cieux et pour féconder la terre de son sang de martyr, enviant son sort et souffrant pour un seul motif : de n'être pas à la place de son fils et obligé de se réserver à cause de son élection comme Chef Suprême de mon Eglise jusqu'à ce que je lui dise : "Va mourir pour elle". Vous ne connaissez pas encore Pierre. Moi, je le connais."

"Tu prévois le martyre pour Margziam et pour mon frère ?"

"Tu en souffres, André ?"

"Non. Je souffre que tu ne le prévoies pas aussi pour moi."

"En vérité, en vérité je vous dis que vous serez tous revêtus de la pourpre, sauf un."

"Qui ? Qui ?"

"Laissons le silence sur la douleur de Dieu" dit Jésus affligé et solennel. Et tous se taisent effrayés et pensifs.

Ils entrent dans la première rue de Bethsaïda, au milieu des jardins pleins d'une verdure nouvelle. Pierre, avec d'autres de Bethsaïda, est en train d'amener à Jésus un aveugle. Margziam n'est pas là : certainement il est resté pour aider Porphyrée. Avec les gens de Bethsaïda et les parents de l'aveugle, il y a beaucoup de disciples venus à Bethsaïda de Sicaminon et d'autres villes, parmi lesquels Etienne, Hermas, le prêtre Jean, et Jean le scribe et beaucoup d'autres. (Désormais, pour m'en souvenir, quel embrouillement ! Ils sont si nombreux).

"Je te l'ai amené, Seigneur. Il attendait ici depuis plusieurs jours" explique Pierre pendant que l'aveugle et ses parents ne cessent de chanter : "Jésus, Fils de David, aie pitié de nous !"

"Mets ta main sur les yeux de mon fils et il verra"

"Aie pitié de moi, Seigneur ! Je crois en Toi !"

Jésus prend l'aveugle par la main et recule avec lui de quelques mètres pour le mettre à l'abri du soleil qui inonde maintenant la rue. Il le place le dos au mur d'une maison tout couvert de feuilles, la première maison du village, et se met en face de lui. Il mouille ses deux index avec de la salive et lui frotte les paupières avec ses doigts humides, ensuite il appuie ses mains sur les yeux avec la base de la main dans les creux des orbites et les doigts dans les cheveux du malheureux. Il prie ainsi, puis il enlève ses mains : "Que vois-tu ?" demande-t-il à l'aveugle.

"Je vois des hommes, sûrement ce sont des hommes. Mais c'est ainsi que je me représentais les arbres couverts de fleurs. Mais certainement ce sont des hommes, car ils s'agitent et s'avancent vers moi."

Jésus pose de nouveau ses mains et puis de nouveau les retire en disant : "Et maintenant ?"

"Oh ! Maintenant je vois bien la différence entre les arbres plantés dans la terre et ces hommes qui me regardent... Et je te vois, Toi ! Comme tu es beau ! Tes yeux ressemblent au ciel et tes cheveux semblent des rayons du soleil... et ton regard et ton sourire sont de Dieu. Seigneur, je t'adore !" et il s'agenouille pour baiser le bord de son vêtement.

"Lève-toi, et viens vers ta mère qui pendant tant d'années a été pour toi lumière et réconfort et de laquelle tu ne connais que l'amour."

Il le prend par la main et le conduit à sa mère qui est agenouillée à quelques pas de distance, l'adorant, comme auparavant elle le suppliait.

"Lève-toi, femme. Voilà ton fils. Il voit la lumière du jour, et que son cœur veuille suivre la Lumière éternelle. Retournez chez vous. Soyez heureux et soyez saints par reconnaissance pour Dieu. Mais en passant dans les villages, ne dites à personne que c'est Moi qui l'ai guéri, pour que la foule ne se précipite pas ici pour m'empêcher d'aller où il est juste que j'aille pour que j'apporte confirmation de foi, de lumière et de joie aux autres enfants de mon Père."

Et vivement, par un petit sentier à travers les jardins, il se dirige vers la maison de Pierre. Il y entre en saluant Porphyrée de son doux salut

37 – LA TRANSFIGURATION ET L’EPILEPTIQUE GUERI

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 5)*

Qui parmi les hommes n'a jamais vu, au moins une fois, une aube sereine de mars ? S'il s'en trouve quelqu'un, c'est un grand infortuné car il ignore une des grâces les plus belles de la nature, quand elle se réveille au printemps, redevenue vierge, petite fille, comme elle devait l'être au premier jour.

C'est une grâce pure dans tout ce qu'elle présente, depuis les herbes nouvelles où brille la rosée, jusqu'aux fleurettes qui s'ouvrent comme des enfants qui naissent, jusqu'au premier sourire de la lumière du jour, jusqu'aux oiseaux qui s'éveillent dans un frôlement d'ailes et qui disent leur premier "cip ?" interrogateur qui prélude à tous leurs discours mélodieux de la journée, jusqu'à l'odeur même de l'air qui a perdu pendant la nuit, par l'action de la rosée et l'absence de l'homme, toute souillure de poussière, de fumée et d'exhalaisons de corps humains. C'est dans cette grâce que cheminent Jésus, les apôtres et les disciples. Avec eux se trouve aussi Simon d'Alphée. Ils vont vers le sud-est, franchissant les collines qui forment une couronne autour de Nazareth, ils passent un torrent et traversent une plaine étroite entre les collines de Nazareth et des montagnes vers l'est. Ces montagnes sont précédées du cône à moitié coupé du Thabor qui me rappelle étrangement en son sommet la coiffure de nos carabiniers vue de profil.

Ils le rejoignent. Jésus s'arrête et dit : "Que Pierre, Jean et Jacques de Zébédée viennent avec Moi sur la montagne. Vous autres disséminez-vous à la base en vous séparant sur les routes qui la côtoient et prêchez le Seigneur. Vers le soir, je veux être de nouveau à Nazareth. Ne vous éloignez donc pas. La paix soit avec vous." Et s'adressant aux trois qu'il a appelés, il dit : "Allons." Et il commence la montée sans plus se retourner en arrière et d'un pas si rapide que Pierre a du mal à le suivre.

A un arrêt Pierre, rouge et en sueur, Lui demande hors d'haleine : "Mais où allons-nous ? Il n'y a pas de maisons sur la montagne. Au sommet, il y a cette vieille forteresse. Veux-tu aller prêcher là !"

"J'aurais pris l'autre versant, mais tu vois que je lui tourne le dos. Nous n'irons pas à la forteresse et ceux qui y sont ne nous verront même pas. Je vais m'unir à mon Père et je vous ai voulu avec Moi, parce que je vous aime. Allons, vite !"

"Oh mon Seigneur, ne pourrions-nous pas marcher un peu plus doucement et parler de ce que nous avons entendu et vu hier et qui nous a tenus éveillés toute la nuit pour en parler ?"

"Aux rendez-vous de Dieu, il faut toujours se rendre rapidement. Allons, Simon Pierre ! Là-haut, je vous ferai reposer." Et il reprend la montée...

Je suis avec mon Jésus sur une haute montagne. Avec Jésus, il y a Pierre, Jacques et Jean. Ils montent encore plus haut et le regard se porte vers des horizons ouverts dont une belle et tranquille journée permet de voir nettement les détails jusque dans les lointains.

La montagne ne fait pas partie d'un ensemble montagneux comme celui de la Judée, elle s'élève isolée et, par rapport à l'endroit où nous nous trouvons, elle a l'orient en face, le nord à gauche, le sud à droite et en arrière à l'ouest la cime qui dépasse encore de quelques centaines de pas.

Elle est très élevée et l'œil peut découvrir un large horizon. Le lac de Génésareth semble un morceau de ciel descendu pour s'encadrer dans la verdure, une turquoise ovale enserrée dans des émeraudes de différentes teintes, un miroir qui tremble et se ride sous un vent léger et sur lequel glissent, avec l'agilité des mouettes, les barques aux voiles tendues, légèrement penchées vers l'onde azurine, vraiment avec la grâce du vol d'un alcyon qui survole l'eau à la recherche d'une proie. Puis, voilà que de l'immense turquoise sort une veine, d'un bleu plus pâle là où la grève est plus large, et plus sombre là où les rives se rapprochent et où l'eau est plus profonde et plus sombre à cause de l'ombre qu'y projettent les arbres qui croissent vigoureux près du fleuve qui les nourrit de sa fraîcheur. Le Jourdain semble un coup de pinceau presque rectiligne dans la verdure de la plaine. Des petits villages sont disséminés à travers la plaine des deux côtés du fleuve. Quelques-uns sont tout juste une poignée de maisons, d'autres sont plus vastes, avec déjà des airs de villes. Les grand-routes sont des lignes jaunâtres dans la verdure. Mais ici, du côté de la montagne, la plaine est beaucoup mieux cultivée et plus fertile, très belle. On y voit les diverses cultures avec leurs différentes couleurs riant au beau soleil qui descend du ciel serein. Ce doit être le printemps, peut-être mars, si je tiens compte de la latitude de la Palestine, car je vois les blés déjà grands, mais encore verts, qui ondulent comme une mer glauque, et je vois les panaches des plus précoces parmi les arbres à fruits qui étendent des nuées blanches et rosées sur cette petite mer végétale, puis les prés tout en fleurs avec le foin qui a déjà poussé, dans lesquelles les brebis qui paissent semblent des tas de neige amoncelée un peu partout sur la verdure.

Tout à côté de la montagne, sur des collines qui en forment la base, des collines basses et de peu d'étendue, se trouvent deux petites villes, l'une vers le sud et l'autre vers le nord. La plaine très fertile s'étend particulièrement et avec plus d'ampleur vers le sud.

Jésus, après un court arrêt à l'ombre d'un bouquet d'arbres, qu'il a certainement accordé par pitié pour Pierre qui dans les montées fatigue visiblement, reprend l'ascension. Il va presque sur la cime, là où se trouve un plateau herbeux que limite un demi-cercle d'arbres du côté de la côte.

"Reposez-vous, amis, je vais là-bas pour prier" et il montre de la main un énorme rocher, un rocher qui affleure de la montagne et qui se trouve par conséquent non vers la côte mais vers l'intérieur, vers le sommet.

Jésus s'agenouille sur l'herbe et appuie sa tête et ses mains au rocher, dans la pose qu'il aura aussi dans sa prière au Gethsémani. Le soleil ne le frappe pas, car la cime Lui donne de l'ombre. Mais le reste de l'emplacement couvert d'herbe est tout égayé par le soleil jusqu'à la limite de l'ombre du bouquet d'arbres sous lequel se sont assis les apôtres.

Pierre enlève ses sandales, en secoue la poussière et les petits cailloux et il reste ainsi, déchaussé, ses pieds fatigués dans l'herbe fraîche, presque allongé, la tête sur une touffe d'herbe qui dépasse et lui sert d'oreiller.

Jacques l'imite, mais pour être plus à l'aise, il cherche un tronc d'arbre pour s'y appuyer le dos couvert de son manteau.

Jean reste assis et observe le Maître. Mais le calme de l'endroit, le petit vent frais, le silence et la fatigue viennent aussi à bout de lui, et sa tête tombe sur la poitrine et les paupières sur ses yeux. Aucun des trois ne dort profondément, mais ils sont sous le coup de cette somnolence estivale qui les étourdit.

Ils sont éveillés par une clarté si vive qu'elle fait évanouir celle du soleil et qui se propage et pénètre jusque sous la verdure des buissons et des arbres sous lesquels ils se sont installés.

Ils ouvrent leurs yeux étonnés et ils voient Jésus transfiguré. Il est maintenant tel que je le vois dans les visions du Paradis, naturellement sans les Plaies et sans la bannière de la Croix, mais la majesté du visage et du corps est pareille, pareille en est la clarté et pareil le vêtement qui est passé d'un rouge foncé à un tissu immatériel de diamant et de perles qui est son vêtement au Ciel. Son visage est un soleil qui émet une lumière sidérale, mais très intense, et ses yeux de saphir y rayonnent. Il semble encore plus grand, comme si sa gloire avait augmenté sa taille. Je ne saurais dire si la clarté, qui rend phosphorescent même le plateau, provient toute entière de Lui ou bien si à sa clarté propre se mélange toute celle qu'a concentrée sur son Seigneur toute la lumière qui existe dans l'Univers et dans les Cieux. Je sais que c'est quelque chose d'indescriptible.

Jésus est maintenant debout, je dirais même qu'il est au-dessus de la terre car entre Lui et la verdure du pré il y a une sorte de vapeur lumineuse, un espace fait uniquement de lumière et sur lequel il semble qu'il se dresse. Mais elle est si vive que je pourrais me tromper et l'impossibilité de voir le vert de l'herbe sous les pieds de Jésus pourrait venir de cette lumière intense qui vibre et produit des ondes, comme on le voit parfois dans les incendies. Des ondes, ici, d'une couleur blanche incandescente. Jésus reste le visage levé vers le ciel et il sourit à une vision qui le transporte.

Les apôtres en ont presque peur, et ils l'appellent, car il ne leur semble plus que ce soit leur Maître tant il est transfiguré. "Maître ! Maître !" appellent-ils doucement mais d'une voix angoissée.

Lui n'entend pas.

"Il est en extase" dit Pierre tout tremblant. "Que peut-il bien voir ?"

Les trois se sont levés. Ils voudraient s'approcher de Jésus, mais ils ne l'osent pas.

La lumière augmente encore avec deux flammes qui descendent du ciel et se placent aux côtés de Jésus. Quand elles sont arrêtées sur le plateau, leur voile s'ouvre et il en sort deux personnages majestueux et lumineux. L'un est plus âgé, au regard perçant et sévère et avec une longue barbe séparée en deux. De son front partent des cornes de lumière qui m'indiquent que c'est Moïse. L'autre est plus jeune, amaigri, barbu et poilu, à peu près comme le Baptiste auquel je dirais qu'il ressemble pour la taille, la maigreur, la conformation et la sévérité. Alors que la lumière de Moïse est d'une blancheur éclatante comme celle de Jésus, surtout pour les rayons du front, celle qui émane d'Élie ressemble à la flamme vive du soleil.

Les deux Prophètes prennent une attitude respectueuse devant leur Dieu Incarné et bien que Jésus leur parle familièrement, ils n'abandonnent pas leur attitude respectueuse. Je ne comprends pas un mot de ce qu'ils disent.

Les trois apôtres tombent à genoux, tremblants, le visage dans les mains. Ils voudraient regarder, mais ils ont peur. Finalement Pierre parle : «Maître, Maître! Écoute-moi.» Jésus tourne les yeux en souriant vers son Pierre qui s'enhardit et dit : "C'est beau d'être ici avec Toi, Moïse et Élie... Si tu veux, nous faisons trois tentes pour Toi, pour Moïse et pour Élie, et nous nous tiendrons ici pour vous servir..."

Jésus le regarde encore et il sourit plus vivement. Il regarde aussi Jacques et Jean, d'un regard qui les embrasse avec amour. Moïse aussi et Elie regardent fixement les trois. Leurs yeux étincellent. Ce doit être comme des rayons qui pénètrent les cœurs.

Les apôtres n'osent pas dire autre chose. Effrayés, ils se taisent. Ils semblent un peu ivres et comme stupéfaits. Mais quand un voile qui n'est pas un nuage ni du brouillard, qui n'est pas un rayon, enveloppe et sépare les Trois glorieux derrière un écran encore plus brillant que celui qui les entourait déjà et les cache à la vue des trois, une Voix puissante et harmonieuse vibre et remplit d'elle-même tout l'espace, les trois tombent le visage contre l'herbe.

"Celui-ci est mon Fils Bien-Aimé, en qui Je me suis complu. Écoutez-le."

Pierre, en se jetant à plat ventre, s'écrie : "Miséricorde pour moi, pécheur ! C'est la Gloire de Dieu qui descend !" Jacques ne souffle mot. Jean murmure avec un soupir, comme s'il allait s'évanouir : "Le Seigneur parle !"

Personne n'ose relever la tête, même quand le silence est redevenu absolu. Ils ne voient donc pas non plus le retour de la lumière à son état naturel de lumière solaire pour montrer Jésus resté seul et redevenu le Jésus habituel dans son vêtement rouge. Il marche vers eux en souriant, il les secoue, les touche et les appelle par leurs noms.

"Levez-vous ! C'est Moi. Ne craignez pas" dit-il, car les trois n'osent pas lever le visage et invoquent la miséricorde de Dieu sur leurs péchés, craignant que ce soit l'Ange de Dieu qui veut les montrer au Très-Haut.

"Levez-vous, donc. Je vous le commande" répète Jésus avec autorité. Eux lèvent le visage et ils voient Jésus qui sourit.

"Oh ! Maître, mon Dieu !" s'écrie Pierre. "Comment ferons-nous pour vivre auprès de Toi, maintenant que nous avons vu ta Gloire ? Comment ferons-nous pour vivre parmi les hommes et nous, hommes pécheurs, maintenant que nous avons entendu la Voix de Dieu ?"

"Vous devrez vivre auprès de Moi et voir ma gloire jusqu'à la fin. Soyez-en dignes car le temps est proche. Obéissez au Père qui est le mien et le vôtre. Retournons maintenant parmi les hommes, parce que je suis venu pour rester parmi eux et les amener à Dieu. Allons. Soyez saints en souvenir de cette heure, soyez forts et fidèles. Vous aurez part à ma gloire la plus complète. Mais ne parlez pas maintenant de ce que vous avez vu, à personne, pas même à vos compagnons. Quand le Fils de l'homme sera ressuscité d'entre les morts, et retourné dans la gloire de son Père, alors vous parlerez. Parce qu'alors il faudra croire pour avoir part à mon Royaume."

"Mais Élie ne doit-il pas venir afin de préparer à ton Royaume ? Les rabbis le disent."

"Élie est déjà venu et il a préparé les voies au Seigneur. Tout arrive comme il a été révélé. Mais ceux qui enseignent la Révélation ne la connaissent pas, ne la comprennent pas. Ils ne voient pas et ils ne reconnaissent pas les signes des temps et les envoyés de Dieu. Élie est revenu une première fois. Il reviendra une seconde fois quand les derniers temps seront proches pour préparer les derniers à Dieu. Mais maintenant il est venu pour préparer les premiers au Christ, et les hommes n'ont pas voulu le reconnaître, ils l'ont tourmenté et mis à mort. Ils feront la même chose au Fils de l'homme car les hommes ne veulent pas reconnaître ce qui est leur bien."

Les trois penchent la tête, pensifs et tristes, et ils descendent par le chemin par où ils sont montés avec Jésus.

...Et c'est encore Pierre qui dit, dans une halte à mi-chemin : "Ah ! Seigneur ! Je dis moi aussi comme ta Mère hier : "Pourquoi nous as-tu fait cela ?" et je dis aussi: "Pourquoi nous as-tu dit cela ?" Tes dernières paroles ont effacé de nos cœurs la joie de la vue glorieuse ! C'est une grande journée de peur que celle-ci ! Ce qui nous a d'abord effrayé, c'est la grande lumière qui nous a éveillés, plus forte que si la montagne avait brûlé, ou que si la lune était descendue pour rayonner sur le plateau, sous nos yeux, puis ton aspect et ta façon de te détacher du sol, comme si tu allais t'envoler. J'ai eu peur que Toi, dégoûté des iniquités d'Israël, tu ne retournes aux Cieux, peut-être sur l'ordre du Très-Haut. Puis j'ai eu peur de voir apparaître Moïse que les gens de son temps ne pouvaient regarder sans voile tant resplendissait sur son visage le reflet de Dieu, et c'était un homme, et maintenant c'est un esprit bienheureux et enflammé de Dieu, et Élie... Miséricorde divine ! J'ai cru être arrivé à mon dernier moment, et tous les péchés de ma vie, depuis le temps où tout petit je volais des fruits dans le garde-manger du voisin, jusqu’au dernier quand je t'ai mal conseillé ces derniers jours, tous me sont venus à l'esprit. Avec quel tremblement je m'en suis repenti ! Puis il m'a semblé que ces deux justes m'aimaient... et j'ai osé parler. Mais même leur amour me faisait peur car je ne mérite pas l'amour de pareils esprits. Et après... et après !... La peur des peurs ! La voix de Dieu !... Jéhovah qui a parlé ! A nous ! Il nous a dit : "Écoutez-le" Toi. Et Il t'a proclamé : "Son Fils Bien-Aimé en qui Il se complaît". Quelle peur ! Jéhovah !... à nous !... Certainement il n'y a que ta force qui nous a gardés en vie !... Quand tu nous as touchés et tes doigts brûlaient comme des pointes de feu, j'ai eu la dernière épouvante. J'ai cru que c'était l'heure du jugement et que l'Ange me touchait pour me prendre l'âme et la porter au Très-Haut... Mais comment ta Mère a-t-elle fait pour voir... pour entendre... pour vivre, en somme, cette heure dont tu as parlé hier, sans mourir, elle qui était seule, jeune, sans Toi ?"

"Marie, la Sans Tache, ne pouvait avoir peur de Dieu. Ève n'en eut pas peur tant qu'elle fut innocente. Et il y avait Moi. Moi, le Père et l'Esprit, Nous, qui sommes au Ciel, sur la terre et en tout lieu, et qui avions notre Tabernacle dans le cœur de Marie" dit doucement Jésus.

"Quelle chose ! Quelle chose !... Mais après tu as parlé de mort... Et toute joie est finie... Mais pourquoi justement à nous trois tout cela ? Ce n'était pas bien de la donner à tous cette vision de ta gloire ?"

"C'est justement parce que vous vous évanouissez en entendant parler de la mort, et mort par supplice, du Fils de l'homme, que l'Homme-Dieu a voulu vous fortifier pour cette heure et pour toujours, par la connaissance anticipée de ce que je serai après la Mort. Rappelez-vous tout cela pour le dire en son temps... Avez-vous compris ?"

"Oh! Oui, Seigneur. Il n'est pas possible d'oublier, et ce serait inutile de le raconter. Ils diraient que nous sommes "ivres"."

Ils reprennent leur marche vers la vallée mais, arrivés à un certain endroit, Jésus tourne par un sentier rapide en direction d'Endor, c'est-à-dire du côté opposé à celui où il a quitté les disciples.

"Nous ne les trouverons pas" dit Jacques. "Le soleil commence à descendre. Ils seront en train de se rassembler en t'attendant à l'endroit où tu les as quittés."

"Viens et n'aie pas de sottes pensées."

En effet, au moment où le maquis fait place à une prairie qui descend en pente douce pour arriver à la grand-route, ils voient la masse des disciples accrue de voyageurs curieux, de scribes venus de je ne sais d’où, qui s'agitent au pied de la montagne.

"Hélas ! Des scribes !... Et ils discutent déjà !" dit Pierre en les montrant du doigt. Et il descend les derniers mètres à contrecœur.

Mais ceux qui sont en bas les ont vus et se les montrent, et puis se mettent à courir vers Jésus en criant : "Comment donc, Maître, de ce côté ? Nous allions venir à l'endroit convenu, mais les scribes nous ont retenus par des discussions, et un père angoissé par des supplications."

"De quoi discutiez-vous ?"

"Pour un possédé. Les scribes se sont moqués de nous parce que nous n'avons pas pu le délivrer. Judas de Kériot a essayé encore, c'était pour lui un point d'honneur, mais inutilement. Alors nous leur avons dit : "Mettez-vous-y, vous". Ils ont répondu: "Nous ne sommes pas des exorcistes". Par hasard il est passé des gens qui venaient de Caslot-Thabor, parmi lesquels se trouvaient deux exorcistes. Mais aucun résultat. Voici le père qui vient te prier. Écoute-le."

En effet un homme s'avance en suppliant et il s'agenouille devant Jésus qui est resté sur le pré en pente, de sorte qu'il est au-dessus du chemin au moins de trois mètres et qu'il est bien visible pour tous, par conséquent.

"Maître" Lui dit l'homme, "je suis allé avec mon fils à Capharnaüm pour te chercher. Je t'amenais mon malheureux fils pour que tu le délivres, Toi qui chasses les démons et guéris toutes sortes de maladies. Il est pris souvent par un esprit muet. Quand il le prend, il ne peut que pousser des cris rauques comme une bête qui s'étrangle. L'esprit le jette à terre, et lui se roule en grinçant des dents, en écumant comme un cheval qui ronge le mors, et il se blesse ou risque de mourir noyé ou brûlé, ou bien écrasé, car l'esprit plus d'une fois l'a jeté dans l'eau, dans le feu ou en bas des escaliers. Tes disciples ont essayé, mais n'ont pas pu. Oh ! Seigneur plein de bonté ! Pitié pour moi et pour mon enfant !"

Jésus flamboie de puissance pendant qu'il crie : "O génération perverse, ô foule satanique, légion rebelle, peuple d'Enfer incrédule et cruel, jusqu'à quand devrai-je rester à ton contact ? Jusqu'à quand devrai-je te supporter ?" Il est imposant si bien qu'il se fait un silence absolu et que cessent les railleries des scribes.

Jésus dit au père : "Lève-toi et amène-moi ton fils." L'homme s'en va et revient avec d'autres hommes, au milieu desquels se trouve un garçon d'environ douze-quatorze ans. Un bel enfant, mais au regard un peu hébété comme s'il était abasourdi. Sur le front rougit une longue blessure et plus bas se trouve la trace blanche d'une cicatrice ancienne. Dès qu'il voit Jésus qui le fixe de ses yeux magnétiques, il pousse un cri rauque et il est pris par des contorsions convulsives de tout le corps, alors qu'il tombe à terre en écumant et en roulant les yeux, de sorte que l'on voit seulement le blanc des yeux, alors qu'il se roule par terre dans la convulsion caractéristique de l'épilepsie.

Jésus s'avance de quelques pas pour être près de lui, et il dit : "Depuis quand cela arrive-t-il ? Parle fort pour que tout le monde entende."

L'homme, en criant, pendant que le cercle de la foule se resserre et que les scribes se placent plus haut que Jésus pour dominer la scène, dit : "Depuis son enfance, je te l'ai dit : souvent il tombe dans le feu, dans l'eau, en bas des escaliers et des arbres, parce que l'esprit l'assaille à l'improviste et le flanque ainsi pour en venir à bout. Il est tout couvert de cicatrices et de brûlures. C'est beaucoup s'il n'est pas resté aveugle par les flammes du foyer. Aucun médecin, aucun exorciste n'a pu le guérir, ni non plus tes disciples. Mais Toi, si comme je le crois fermement, tu peux quelque chose, aie pitié de nous et secours-nous."

"Si tu peux le croire, tout m'est possible, car tout est accordé à celui qui croit."

«Oh! Seigneur, si je crois! Mais si encore ma foi n'est pas suffisante, augmente ma foi, Toi, pour qu'elle soit complète et obtienne le miracle" dit l'homme en pleurant, agenouillé près de son fils plus que jamais en convulsions.

Jésus se redresse, recule de deux pas, et pendant que la foule resserre plus que jamais le cercle, il crie à haute voix : "Esprit maudit qui rends l'enfant sourd et muet et le tourmentes, je te le commande : sors de lui, et n'y rentre jamais plus !"

L'enfant, tout en restant couché sur le sol, fait des sauts effrayants, s'arc-boutant et poussant des cris inhumains, puis, après un dernier sursaut par lequel il se retourne à plat ventre en se frappant le front et la bouche contre une pierre qui dépasse de l'herbe et qui se rougit de sang, il reste immobile.

"Il est mort !" crient plusieurs.

"Pauvre enfant !"

"Pauvre père !" disent, en les plaignant, les meilleurs.

Et les scribes railleurs : "Il t'a bien servi le Nazaréen !", ou bien : "Maître, comment se fait-il ? Cette fois Belzébuth te fait faire piètre figure..." et ils rient haineusement. Jésus ne répond à personne, pas même au père qui a retourné son fils et lui essuie le sang de son front et de ses lèvres blessés, en gémissant et en appelant Jésus. Mais le Maître se penche et il prend l'enfant par la main. Et celui-ci ouvre les yeux en poussant un soupir, comme s'il s'éveillait d'un rêve, il s'assied et sourit. Jésus l'attire à Lui, le fait mettre debout, et le remet au père, pendant que la foule crie enthousiasmée et que les scribes s'enfuient, poursuivis par les railleries de la foule...

"Et maintenant allons" dit Jésus à ses disciples. Et après avoir congédié la foule, il contourne la montagne en se dirigeant vers la route déjà faite le matin.

ENSEIGNEMENT DE JESUS APRES LA TRANSFIGURATION

Jésus dit :

J'ai dit : "Ne craignez pas. Levez-vous. Allons. Allons parmi les hommes car je suis venu pour rester avec eux. Soyez saints, forts et fidèles en souvenir de cette heure". Je le dis aussi à toi et à tous mes préférés parmi les hommes, à ceux qui me possèdent d'une manière spéciale.

Ne craignez rien de Moi. Je me montre pour vous élever non pour vous réduire en cendres. Levez-vous : que la joie du don vous donne la vigueur et ne vous engourdisse pas dans la jouissance du quiétisme en vous croyant déjà sauvés parce que je vous ai montré le Ciel. Allons ensemble parmi les hommes. Je vous ai invités à des œuvres surhumaines par des visions surhumaines et des instructions, pour que vous puissiez m'aider davantage. Je vous associe à mon œuvre. Mais moi, je n'ai pas connu et je ne connais pas de repos. Car le Mal ne se repose jamais et le Bien doit être toujours actif pour annuler le plus possible le travail de l'Ennemi. Nous nous reposerons quand le Temps sera accompli. Maintenant il faut marcher inlassablement, travailler continuellement, se consumer sans se lasser pour la moisson de Dieu. Que mon contact continuel vous sanctifie, que mes instructions continuelles vous fortifient, que mon amour de prédilection vous rende fidèles contre toute embûche. Ne soyez pas comme les anciens rabbins qui enseignaient la Révélation et puis n'y croyaient pas, au point de ne pas reconnaître les signes des temps et les envoyés de Dieu. Reconnaissez les précurseurs du Christ dans son second avènement puisque les forces de l'Antéchrist sont en marche et, en faisant exception à la mesure que je me suis imposée, car je sais que vous buvez certaines vérités non par esprit surnaturel mais par soif de curiosités humaines, je vous dis en vérité que ce qu'un grand nombre croiront une victoire sur l'Antéchrist, une paix désormais prochaine, ce ne sera qu'une halte pour donner le temps à l'Ennemi du Christ de se retremper, de guérir ses blessures, de réunir son armée pour une lutte plus cruelle.

Reconnaissez, vous qui êtes les "voix" de votre Jésus, du Roi des rois, du Fidèle et du Véridique qui juge et combat avec justice et sera le Vainqueur de la Bête et de ses serviteurs et prophètes, reconnaissez votre Bien et suivez-le toujours,

Que nulle apparence trompeuse ne vous séduise et que nulle persécution ne vous abatte, Que votre "voix" dise mes paroles, Que votre vie soit pour cette œuvre. Et si vous avez sur la terre le même sort que le Christ, que son Précurseur et qu'Élie, sort sanglant ou sort tourmenté par des tortures morales, souriez à votre sort à venir et assuré qui vous sera commun avec celui du Christ, de son Précurseur et de son prophète.

Égal dans le travail, dans la douleur, dans la gloire. Ici-bas Moi, Maître et Exemple. Là-haut, Moi Récompense et Roi. Me posséder sera votre béatitude. Ce sera oublier la douleur. Ce sera ce que toute révélation est encore insuffisante à vous faire comprendre car la joie de la vie future est trop au-dessus des possibilités imaginatives de la créature encore unie à la chair."

42 – SECONDE MULTIPLICATION DES PAINS

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 5)*

Je vois un endroit qui n'est certainement pas une plaine. Ce n'est pas non plus la montagne. Il y a des montagnes à l'orient, mais elles sont un peu loin. Puis il y a une petite vallée et des hauteurs plus basses et plates; des plateaux herbeux. Il semble que ce soit les premières pentes d'un groupe de collines. Le terrain est plutôt aride et sans arbres. Il y a une herbe courte et rare, disséminée sur un terrain caillouteux. Çà et là quelques rares touffes de buissons épineux. Du côté de l'occident, l'horizon s'élargit vaste et lumineux. Je ne vois pas autre chose comme nature. il fait encore jour mais je dirais que le soir commence, car l'occident est rouge à cause du crépuscule alors que les monts du côté de l'orient sont déjà violets dans la lumière qui devient crépusculaire. Un commencement de crépuscule qui rend plus sombres les failles profondes, et presque violettes les parties plus élevées.

Jésus est debout sur un gros rocher et il parle à une foule très nombreuse répandue sur le plateau. Les disciples l'entourent. Lui, encore plus haut sur son rustique piédestal, domine une foule de gens de tous âges et de toutes conditions qui l'entourent.

Il doit avoir accompli des miracles car je l'entends dire : « Ce n'est pas à Moi mais à Celui qui m'a envoyé que vous devez offrir louange et reconnaissance. Et la louange, ce n'est pas celle qui sort comme un souffle des lèvres distraites. Mais c'est celle qui monte du cœur et qui est le véritable sentiment de votre cœur. Celle-la est agréable à Dieu. Que ceux qui sont guéris aiment le Seigneur d'un amour de fidélité, et que l'aiment les parents de ceux qui sont guéris. Du don de la santé retrouvée ne faites pas un mauvais usage. Plus que des maladies du corps, ayez peur des maladies du cœur. Et n'ayez pas la volonté de pécher. Car tout péché est une maladie. Et il y en a qui sont tels qu'ils peuvent donner la mort. Maintenant donc vous tous, qui à cette heure vous vous réjouissez, ne détruisez pas par le péché la bénédiction de Dieu. Votre joie tarirait car les mauvaises actions enlèvent la paix, et là où il n 'y a pas de paix, il n'y a pas de joie. Mais soyez saints, soyez parfaits comme votre Père le veut. Il le veut parce qu'Il vous aime, et à ceux qu'il aime, il veut donner un Royaume. Mais dans son Royaume saint n'entrent que ceux que la fidélité à la Loi rend parfaits. La paix de Dieu soit avec vous. »

Jésus se tait. Il croise les bras sur la poitrine et, les bras ainsi croisés, il observe la foule qui est autour de Lui. Puis il regarde tout autour. Il lève les yeux vers le ciel serein qui devient toujours plus sombre à mesure que la lumière décroît. Il réfléchit. Il descend de son rocher. Il parle aux disciples : « J'ai pitié de ces gens. Ils me suivent depuis trois jours. Ils n'ont plus de provisions avec eux. Nous sommes loin de tout village. Je crains que les plus faibles souffrent trop, si Moi je les renvoie sans les nourrir. »

« Et comment veux-tu faire, Maître ? Tu le dis : nous sommes loin de tout village. Dans ce lieu désert, où trouver du pain ? Et qui nous donnerait assez d'argent pour en acheter pour tout le monde ? »

« N'avez-vous rien avec vous ? »

« Nous avons quelques poissons et quelques morceaux de pain : les restes de notre nourriture. Mais cela ne suffit pour personne. Si tu les donnes à ceux qui sont les plus proches, cela va faire du grabuge. Tu nous en prives et tu ne fais du bien à personne. » C'est Pierre qui parle.

« Apportez-moi ce que vous avez. » Ils apportent un petit panier avec à l'intérieur sept morceaux de pain. Ce ne sont même pas des pains entiers. Il semble que ce soit de gros morceaux coupés dans de grandes miches. Ensuite les poissons petits, c'est une poignée de pauvres bestioles roussies.

« Faites asseoir cette foule par groupes de cinquante et qu'ils restent tranquilles et silencieux, s'ils veulent manger. »

Les disciples, les uns montant sur des pierres, les autres circulant parmi les gens, se donnent du mal pour mettre l'ordre réclamé par Jésus. A force d'insister ils y réussissent. Quelque enfant pleurniche parce qu'il a faim et sommeil, quelque autre parce que, pour le faire obéir, la mère ou quelque autre parent lui a administré une gifle.

Jésus prend les pains, pas tous naturellement : deux à la fois, un dans chaque main, les offre et puis les pose et le bénit. Il prend les petits poissons. Il y en a si peu qu’ils tiennent tous dans le creux de ses longues mains. Il les offre eux aussi et puis les pose et les bénit aussi.

« Et maintenant prenez, faites le tour de la foule et donnez abondamment à chacun. »

Les disciples obéissent.

Jésus, debout, blanche silhouette qui domine tout ce peuple assis en larges groupes qui couvrent tout le plateau, observe et sourit.

Les disciples vont et vont, toujours plus loin. Ils donnent et donnent encore. Et le panier est toujours plein de nourriture. Les gens mangent, alors que le soir descend et il y a un grand silence et une grande paix.

43 – MIRACLE SPIRITUEL DE LA MULTIPLICATION DE LA PAROLE

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 5)*

Jésus dit : « Voici une autre chose qui ennuiera les docteurs pointilleux. L'application de cette vision évangélique. Je ne te fais pas méditer sur ma puissance et ma bonté, ni sur la foi et l'obéissance des disciples. Rien de cela. Je veux te faire voir l'analogie de l'épisode avec l’œuvre de l'Esprit-Saint.

Tu vois : je donne ma parole. Je donne tout ce que vous pouvez comprendre, et par conséquent assimiler pour en faire une nourriture pour l'âme. Mais vous vous êtes rendus tellement lents à comprendre par la fatigue et la faim, que vous ne pouvez assimiler toute la nourriture qui se trouve dans ma parole. Il vous en faudrait beaucoup, beaucoup, beaucoup. Mais vous ne savez pas en recevoir beaucoup. Vous êtes si pauvres de forces spirituelles ! Cela vous pèse sans vous donner du sang et des forces. Et voici qu'alors l'Esprit-Saint opère le miracle pour vous. Le miracle spirituel de la multiplication de la Parole. Il multiplie cette parole en vous en éclairant tous les sens les plus secrets, de façon que, sans vous alourdir d'un poids qui vous écraserait sans vous fortifier, vous vous en nourrissez et ne tombez plus harassés tout au long du désert de la vie.

Sept pains et quelques poissons ! J'ai prêché pendant trois ans et, comme dit mon bien-aimé Jean, "si on devait écrire toutes les paroles que j'ai dites et les miracles que j'ai accomplis pour vous donner une nourriture abondante, capable de vous amener sans faiblesse jusqu'au Royaume, la Terre ne suffirait pas pour en contenir les volumes". Mais si cela avait été fait, vous ne pourriez pas lire une telle masse d'écrits. Vous ne lisez même pas comme vous le devriez, le peu qui a été écrit sur Moi. L'unique chose que vous devriez connaître, comme vous connaissez les mots les plus nécessaires dès l'âge le plus tendre.

Et alors l'Amour vient et multiplie. Lui aussi, Un avec le Père et Moi, a "pitié de vous qui mourez de faim" et, par un miracle qui se répète depuis des siècles, double, décuple, centuple les significations, les lumières, la nourriture de chacune de mes paroles. Ainsi, voici un trésor sans fond de nourriture céleste. Il vous est offert par la Charité. Puisez-y sans peur. Plus votre amour puisera, plus celui-ci, qui est le fruit de l'Amour, augmentera ses flots. Dieu ne connaît pas de limites dans ses richesses et dans ses possibilités. Vous êtes relatifs. Lui, non. Il est infini dans toutes ses œuvres, même en celle de pouvoir vous donner à chaque heure, en toute circonstance, les lumières dont vous avez besoin à cet instant. Et comme au jour de la Pentecôte, l'Esprit répandu sur les apôtres rendit leur parole compréhensible aux Parthes, aux Mèdes, aux Scythes, aux Cappadociens, aux habitants du Pont et de la Phrygie, et semblable à leurs langues natales aux Égyptiens et aux Romains; aux Grecs et aux Libyens, ainsi de même, Il vous donnera réconfort si vous pleurez, conseil si vous demandez conseil, participation de joie si vous êtes joyeux, par la même Parole.

Oh ! Réellement si l'Esprit vous éclaire : ''Va en paix et ne veuille pas pécher", cette parole est une récompense pour celui qui n'a pas péché, un encouragement pour celui qui encore faible ne veut pas pécher, pardon pour le coupable qui se repent, reproche tempéré de miséricorde pour celui qui n'a qu'une velléité de repentir. Et ce n'est qu'une phrase, des plus simples. Mais combien il y en a dans mon Évangile ! Combien qui, comme des boutons de fleurs, après une averse et un soleil d'avril, s'ouvrent serrés sur la branche où d'abord il n'y en avait q’un seul fleuri et la couvrent toute entière pour la joie de ceux qui les admirent.

Repose maintenant. La paix de l'Amour soit avec toi. »

50 – LA LEPREUSE GUERIE (ROSE DE JERICHO)

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 5)*

La plaine du côté oriental du Jourdain, à cause des pluies continuelles, semble devenue une lagune, particulièrement à l'endroit où se trouve Jésus avec les apôtres. Ils ont depuis peu franchi un torrent qui descend par une gorge étroite des collines voisines, qui semblent faire une digue cyclopéenne du nord au sud le long du Jourdain, rompue ça et là par des vallées étroites par lesquelles dégorgent les inévitables torrents. Il semble qu'un long feston de collines ait été mis par Dieu pour encadrer la grande vallée du Jourdain de ce côté-là. Je dirais même que c'est un feston monotone tant les arcs en sont égaux et montent à la même altitude. Le groupe apostolique se trouve entre les deux derniers torrents, qui en plus sont débordés près des rives du fleuve, et donc ont un lit plus grand, surtout celui du sud qui est imposant par la masse d'eau qu'il charrie des montagnes et dont les eaux troubles se précipitent avec fracas vers le Jourdain. Le fleuve, à son tour, fait entendre un bruit fantastique là où ses courbures naturelles, je pourrais dire ses étranglements continuels, ou l'arrivée d'un affluent, produisent un engorgement des eaux. Or Jésus est dans ce trapèze formé par les trois cours d'eau en crue et il n'est pas facile d'arracher ses jambes de ce bourbier.

L'humeur des apôtres est plus trouble que la journée. Et c'est tout dire. Chacun veut dire son avis. Et toute parole cache un reproche sous l'apparence d'un conseil. C'est l'heure des : « Je l'avais bien dit », « Si on avait suivi mon conseil », etc. etc., si blessants pour qui a commis une erreur, et qui est déjà si ennuyé de l'avoir faite.

Il se trouve quelqu'un pour dire : « Il valait mieux passer le fleuve à la hauteur de Pella et aller de l'autre côté qui est moins difficile », ou bien : « C'était bien de le prendre ce char ! Nous avons fait les braves, mais ensuite... », et encore : « Si on était resté sur les montagnes, on n'aurait pas eu cette boue ! »

Jean dit : « Vous êtes les prophètes du passé. Qui pouvait prévoir cette persistance de la pluie ? »

« C'est la saison. On pouvait le prévoir » dit sentencieusement Barthélemy.

« Les autres années ce n'était pas ainsi avant Pâque. Je suis venu vers vous alors que le Cédron n'était certainement pas plein, et l'an dernier nous avons même eu de la sécheresse. Vous, qui vous lamentez, ne vous rappeliez-vous pas la soif dont nous avons souffert dans la plaine philistine ? » dit le Zélote.

« Hé ! C'est naturel. Les deux sages le disent et le font entendre ! » dit ironiquement Judas de Kériot.

« Tais-toi, je t'en prie. Tu ne sais que critiquer. Mais. au bon moment, quand il s'agit de parler à quelque pharisien ou quelqu’un de semblable, tu restes muet comme si tu avais la langue liée » dit le Thaddée fâché.

« Oui il a raison. Pourquoi n'as-tu pas répliqué un seul mot, dans le dernier village, à ces trois serpents ? Tu le savais que nous avons été aussi à Giscala et à Meiéron, respectueux et obéissants, et que là c’est Lui, justement Lui, qui a voulu y aller, car il honore les grands rabbins défunts. Mais tu n'as pas parlé ! Tu sais comment Lui exige de nous le respect pour la Loi et les prêtres. Mais tu n’as pas parlé ! C'est maintenant que tu parles. Maintenant, parce qu’il s'agit de faire de l'ironie sur les meilleurs de nous et de critiquer ce que fait le Maître » poursuit André qui, habituellement patient, est aujourd’hui vraiment nerveux.

« Tais-toi. Judas a tort, lui qui est l'ami de nombreux, de trop nombreux samaritains... »

« Moi ? Qui sont-ils ? Dis leurs noms si tu peux. »

« Oui ami. Tous les pharisiens, sadducéens, les puissants dont tu te vantes d'avoir l'amitié et qui te connaissent, cela se voit ! Moi, ils ne me saluent jamais. Mais toi, si. »

« Tu en es jaloux ! Mais moi, je suis un du Temple et toi non. »

« Grâce à Dieu, je suis un pêcheur. Oui. Et je m'en vante. »

« Un pêcheur si sot qu'il n'a même pas su prévoir ce temps. »

« Non ! Je l'ai dit : "Lune de Nisan, c'est de la pluie qui descend a pleins boisseaux" » dit Pierre sentencieusement.

« Ah ! C'est là que je t'attendais ! Et toi, qu'en dis-tu, Jude d’Alphée. Et toi André ? Même Pierre, le chef, critique le Maître ! »

« Moi, je ne critique personne en vérité. Je cite un proverbe. »

« Qui à bien l'entendre, est une critique et un reproche. »

« Oui… Mais tout cela ne sert pas à assécher la terre, me semble-t-il. Maintenant nous y sommes et nous devons y rester. Gardons notre souffle pour sortir nos pieds de ce marécage » dit Thomas.

Et Jésus ? Jésus se tait. Il avance un peu en pataugeant dans la boue ou en cherchant des passages où l'herbe émerge. Mais même là, il suffit d'y marcher pour que l'eau gicle à mi-jambes, comme si le pied avait écrasé une vessie au lieu d'une touffe d’herbe. Il se tait, il les laisse parler, mécontents, tout à fait hommes, rien de plus que des hommes que le moindre dérangement rend irascibles et injustes.

Maintenant ils sont près du torrent qui est le plus au sud. Jésus voit passer le long de la rive inondée un homme sur un mulet. Il demande : « Où est le pont ? »

« Plus haut. J'y passe moi aussi. L'autre, en aval, le pont romain, est maintenant sous l'eau. »

Un autre chœur de murmures... Mais ils se hâtent de suivre l'homme qui parle avec Jésus.

« Il te convient pourtant d'aller vers la montagne » dit-il, et il ajoute : « Reviens à la plaine quand tu vas trouver le troisième cours d'eau après le Yaloc. Alors tu seras près du gué. Mais fais vite, ne t'arrête pas car le fleuve monte d'heure en heure. Quelle mauvaise saison ! La gelée d'abord, et puis l'eau. Et ainsi abondante. C'est un châtiment de Dieu. Mais c'est juste ! Quand on ne lapide pas ceux qui blasphèment la Loi, Dieu punit. Et nous en avons de ces gens-là ! Tu es galiléen, n'est-ce pas ? Alors tu dois connaître celui de Nazareth que les bons abandonnent car il est la cause de tout le mal. Il attire la foudre par sa parole ! Les châtiments ! Il faut entendre ce que racontent de Lui ceux qui étaient avec Lui. Ils ont raison, les pharisiens de le poursuivre. Qui sait quel voleur c'est ! Il doit faire peur comme un Belzébuth. J'avais eu envie d'aller l'entendre car on m'avait dit d'abord beaucoup de bien de Lui. Mais... c'étaient des discours de ceux de sa bande. Tous des gens sans scrupules comme Lui. Les bons l'abandonnent et ils font bien. Moi, pour mon compte, je ne vais plus le voir. Et si le hasard l'amène près de moi, je Lui jette des pierres comme on en a le devoir pour les blasphémateurs. »

« Lapide-moi, alors. Je suis Jésus de Nazareth. Je ne m'enfuis pas et je ne te maudis pas. Je suis venu racheter le monde en versant mon Sang. Me voici. Sacrifie-moi, mais deviens juste. »

Jésus dit cela en ouvrant un peu les bras qu'il tend vers la terre. Il le dit lentement, doucement, et avec tristesse. Mais s'il l'avait maudit, il n'aurait pas tant impressionné l'homme, qui tire si brusquement les rênes que le mulet fait un écart et il s'en faut de peu qu'il ne tombe de la rive dans le fleuve en crue. Jésus saisit le mors et retient la bête à temps pour sauver l'homme et le mulet. L'homme ne cesse de répéter : « Toi ! Toi !... » et voyant le geste qui le sauve, il crie : « Mais je t'ai dit que je t'aurais lapidé... Tu ne comprends pas ? »

« Et Moi, je te dis que je te pardonne et même que je souffrirai pour toi, pour te racheter. C'est cela le Sauveur. »

L'homme le regarde encore, talonne son mulet et part en vitesse. Il s'enfuit... Jésus baisse la tête...

Les apôtres éprouvent le besoin d'oublier la boue et la pluie et toutes les autres misères pour le consoler. Ils l'entourent et Lui disent : « Ne t'afflige pas ! Nous n'avons pas besoin de brigands, et celui-là en est un. Car seul un vaurien peut croire à des calomnies sur ton compte et avoir peur de Toi. »

« Pourtant » disent-ils aussi « quelle imprudence, Maître ! Et s'il t'avait fait du mal ? Pourquoi dire que tu es Jésus de Nazareth ? »

« Parce que c'est la vérité... Allons vers les montagnes comme il l'a conseillé. Nous perdrons un jour, mais vous sortirez du marécage. »

« Toi aussi» objectent-ils.

« Oh ! Pour Moi cela ne compte pas. C'est le marécage des âmes mortes qui me peine » et deux larmes coulent de ses yeux.

« Ne pleure pas, Maître. Nous bougonnons, mais nous t'aimons bien. Si nous pouvions rencontrer ceux qui te dénigrent ! Nous te vengerions. »

« Vous pardonneriez, comme Moi je pardonne. Mais laissez-moi pleurer. Je suis l'Homme, enfin ! Et d'être trahi, renié, abandonné, cela me donne de la douleur ! »

« Regarde-nous, regarde-nous. Nous sommes peu nombreux et bons. Aucun de nous ne te trahira, ne t'abandonnera. Crois-le, Maître. »

« Il ne faut pas même les dire certaines choses! C'est offensant pour notre âme de penser que nous puissions te trahir ! » s'exclame l'Iscariote.

Mais Jésus est affligé. Il se tait et lentement des larmes coulent sur les joues pâles de son visage fatigué et amaigri.

Ils approchent des montagnes. « Nous monterons là-haut ou bien allons-nous côtoyer le pied ? Il y a des villages à mi-côte. Regarde. Des deux côtés du fleuve » Lui font-ils remarquer.

« La nuit descend. Cherchons à atteindre un village. Celui-ci ou celui-là, c'est indifférent. »

Jude Thaddée qui a de très bons yeux, scrute les pentes. Il approche de Jésus et dit : « Au besoin, il y a des fentes dans la montagne. Tu les vois là-bas ? Nous nous y réfugions. Ce sera toujours mieux que dans la boue. »

« Nous ferons du feu » dit André pour les remonter.

« Avec du bois humide ? » demande ironiquement Judas de Kériot.

Personne ne lui répond. Pierre murmure : « Je bénis l'Eternel qu'il n'y a avec nous ni les femmes, ni Margziam. »

Ils passent le pont, vraiment préhistorique, qui est au fond de la vallée et en prennent le côté méridional en suivant un chemin muletier qui s'en va vers un village. La nuit descend rapidement, si bien qu'ils décident de se réfugier dans une vaste grotte pour échapper à une averse violente. C'est peut-être une grotte qui sert de refuge aux bergers, car il y a du fourrage et des ordures et un foyer grossier.

« Cela ne peut pas servir de lit. Mais pour faire du feu... » dit Thomas en montrant les ramilles souillées qui sont éparses sur le sol avec des fougères sèches et des branches de genévrier ou de plantes du même genre. Il les pousse avec un bâton vers le foyer, les amoncèle et y met le feu.

Il se dégage du feu une fumée puante mêlée à des odeurs de résine et de genévrier. Et pourtant elle est agréable cette chaleur, et tous font demi-cercle et, à la lumière mobile de la flamme, ils mangent du pain et du fromage.

« On pouvait pourtant essayer d'arriver au village » dit Mathieu qui est enroué et gelé.

« Oh ! Ecoutes ! Pour recommencer l'histoire d'il y a trois soirs ? Ici, personne ne va nous chasser. Nous resterons assis sur ce bois et nous ferons du feu tant que nous pourrons. Maintenant que l'on y voit, il y en a du bois ! Regarde, regarde ! Et aussi de la paille !... C'est vraiment un bercail, certainement pour l'été ou pour la transmigration. Et d'ici, où va-t-on ? Prends une branche allumée, André, je veux voir » commande Pierre qui tourne, en veine de découvertes. André obéit. Ils s'enfilent dans un étroit passage qui se trouve dans la paroi de la grotte.

« Faites attention qu'il n'y ait pas de vilaines bêtes ! » crient les autres. « Ou des lépreux» dit le Thaddée.

Après un moment, la voix de Pierre arrive. « Venez ! Venez ! Ici, on est mieux. C'est propre et sec, et il y a des bancs de bois et du bois pour brûler. Mais c'est un palais de roi, pour nous ! Apportez des branches allumées pour que nous fassions du feu tout de suite. »

Ce doit être réellement un abri pour les bergers. Cette partie est celle où les bergers se reposent et dorment, alors que dans l'autre veillent à tour de rôle ceux qui gardent le troupeau. C'est une excavation dans la montagne, beaucoup plus petite et peut-être faite de main d'homme, ou au moins agrandie et consolidée par des poteaux destinés à soutenir la voûte. Une chape de cheminée primitive communique avec la première grotte et permet l'évacuation de la fumée dans cette direction. Il y a des planches et de la paille le long des murs où sont enfoncés des pitons pour accrocher des lanternes, des vêtements ou des besaces.

« Mais cela va très bien ! Allons, faisons beaucoup de feu ! Nous serons au chaud et nous sécherons les manteaux. Enlevons les ceintures, faisons-en des cordes pour y pendre les manteaux » commande Pierre, et ensuite il ajuste les planches et la paille et il dit : « Et maintenant, à tour de rôle, on pourra dormir alors que quelqu’un entretiendra le feu pour que l'on puisse y voir et rester au chaud. Quelle grâce de Dieu ! »

Judas murmure entre ses dents. Pierre se retourne fâché. « En comparaison de la grotte de Bethléem, où le Seigneur est né, celle-là est un palais de roi. Si Lui est né dans ces conditions, nous pourrons bien passer une nuit ici. »

« Elle est même plus belle que les grottes d'Arbela. Là, de beau, il n'y avait que notre cœur, meilleur que maintenant » dit Jean qui se perd dans un souvenir mystique.

« Et encore bien meilleure que celle qui abrita le Maître quand il se préparait à la prédication » dit sévèrement le Zélote en regardant l'Iscariote comme pour lui dire de se taire.

Pour finir, Jésus dit : « Et elle est sans comparaison plus chaude et plus confortable que celle où j'ai fait pénitence pour toi, Judas de Simon, dans ce mois de Thébet »

« Pénitence pour moi ? Pourquoi ? Il n'en était pas besoin ! »

« En vérité nous devrions, toi et Moi, passer la vie en pénitence pour te délivrer de tout ce qui t'alourdit. Et encore cela ne suffirait pas. »

La sentence, exprimée avec calme mais avec tant de décision, tombe comme un coup de foudre sur le groupe effrayé... Judas baisse la tête et se retire dans un coin. Il n'a pas l'audace de réagir.

Après un moment, Jésus donne un ordre : « Moi, je vais veiller. Je m'occuperai du feu. Vous, dormez. »

Et peu après, au pétillement du bois, s'unit la lourde respiration des douze apôtres fatigués, allongés sur les planches dans la paille. Jésus, lorsque la paille tombe et les laisse découverts, se lève et l'étend de nouveau sur les dormeurs, affectueux comme une mère. Et pourtant il pleure en contemplant dans leur sommeil les visages hermétiques de certains, ou paisibles, ou courroucés. Il regarde l'Iscariote qui semble ricaner même dans son sommeil, menaçant, les poings serrés... Il regarde Jean qui dort une main sous sa joue, le visage couvert par ses cheveux blonds, les joues rosées, tranquille comme un enfant au berceau. Il regarde le visage honnête de Pierre et celui sévère de Nathanaël, celui grêlé du Zélote, celui aristocratique de son cousin Jude, et il s'arrête longuement à regarder Jacques d'Alphée qui est un Joseph de Nazareth très jeune. Il sourit en entendant les monologues de Thomas et d'André, qui semblent parler au Maître. Il couvre copieusement Mathieu qui respire péniblement, en prenant encore de la paille pour le tenir au chaud et l'étend sur les pieds de Mathieu après l'avoir chauffée à la flamme. Il sourit en entendant Jacques qui proclame : « Croyez dans le Maître et vous aurez la Vie »... et il continue de prêcher à des personnages de rêve. Il se penche pour ramasser une bourse, où Philippe garde des souvenirs chers, en la replaçant doucement sous sa tête. Dans les intervalles, il médite et il prie...

Le premier qui se réveille c'est le Zélote. Il voit Jésus qui est encore près du feu allumé dans la grotte bien chaude. En voyant le tas de bois réduit à presque rien, il comprend qu'il s'est écoulé de longues heures. Il descend de son lit et, sur la pointe des pieds, il va vers Jésus : « Maître, ne viens-tu pas dormir? Moi, je vais veiller. »

« C'est l'aube, Simon. Je suis sorti il y a un instant. J'ai vu le ciel qui déjà commence à blanchir. »

« Mais pourquoi ne nous as-tu pas appelés ? Tu es las, Toi aussi ! »

« Oh ! Simon ! J'avais tant besoin de penser... et de prier » et il appuie sa tête sur la poitrine de Simon.

Le Zélote, debout près de Lui qui est assis, le caresse et soupire. Il Lui demande : « Penser à quoi, Maître? Tu n'as pas besoin de penser. Tu sais tout. »

« Penser non pas à ce que je dois dire, mais à ce que je dois faire. Je suis désarmé contre le monde astucieux car Moi, je n'ai pas la malice du monde et l'astuce de Satan. Le monde triomphe... et je suis si las... »

« Et affligé. Et nous y sommes pour quelque chose, bon Maître que nous ne méritons pas d'avoir. Pardonne-moi et pardonne à mes compagnons. Je te le dis pour tous. »

« Je vous aime tant... Je souffre tant... Pourquoi si souvent vous ne me comprenez-pas ? »

Leur conversation éveille Jean qui est le plus près. Il ouvre ses yeux bleu-clair et regarde étonné autour de lui, puis il se souvient et se lève aussitôt et il arrive derrière les deux qui parlent. Il entend ainsi les paroles de Jésus : « Pour que toute la haine et toutes les incompréhensions deviennent pour Moi un rien qui serait supportable, il me suffirait votre amour, votre compréhension... Au contraire, vous ne me comprenez pas... Et c'est ma première torture. Elle est lourde ! Lourde ! Mais ce n'est pas votre faute. Vous êtes des hommes... Ce sera votre douleur de ne m'avoir pas compris quand vous ne pourrez plus réparer... A cause de cela, parce qu'alors vous expierez ce que vous avez de superficiel maintenant, de mesquin, d'étroit, je vous pardonne et je dis d'avance: "Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font, ni la douleur qu'ils me donnent". »

Jean se glisse par devant; il est à genoux et il embrasse les genoux de son Jésus affligé, et les larmes lui viennent aux yeux quand .il murmure : « Oh ! Mon Maître ! »

Le Zélote, qui a toujours sur sa poitrine la tête de Jésus, se penche pour baiser ses cheveux en disant : « Et pourtant nous t'aimons tant ! Mais nous voudrions avoir la possibilité de te défendre, de nous défendre, de triompher. Nous sommes humiliés de te voir homme, soumis aux hommes, aux intempéries, à la misère, à la méchanceté, aux besoins de la vie... Nous sommes sots. Mais c'est ainsi. Pour nous, tu es le Roi, le Triomphateur, le Dieu. Nous n'arrivons pas à comprendre la sublimité de ton abnégation, de ta soumission à tant de choses pour notre amour. C'est que Toi seul, tu sais aimer. Nous, nous ne le savons pas... »

« Oui, Maître. Simon parle bien. Nous ne savons pas aimer comme aime Dieu : Toi. Et ce qui est infinie bonté, amour infini, nous le prenons pour de la faiblesse et nous en abusons... Augmente notre amour, augmente ton amour, Toi qui en es la source, fais-le déborder comme en ce moment débordent les fleuves, pénètre-nous, sature-nous de lui comme le sont les prés le long de la vallée. Il n'est pas nécessaire d'avoir la sagesse, la valeur, l'austérité, pour être parfaits comme tu nous veux. Il suffit d'avoir l'amour... Seigneur, moi, je m'en accuse au nom de tous : nous ne savons pas aimer. »

« Vous deux, qui me comprenez davantage, vous vous accusez. Vous êtes l'humilité. Mais l'humilité est amour. Mais les autres aussi ne sont séparés de vous sur ce point que par une mince cloison. Et Moi, je l'abattrai. Car en effet, je suis Roi, Triomphateur et Dieu. Pour toujours. Mais maintenant je suis l'Homme. Mon front s'incline déjà sous le supplice de ma couronne. Cela a toujours été une couronne torturante que d'être l'Homme... Merci, mes amis. Vous m'avez consolé. Car cela a de bon d'être homme : avoir une mère aimante et des amis sincères. Maintenant réveillons les compagnons. Il ne pleut plus, les manteaux sont secs, les corps reposés. Mangez et partons. »

Il élève la voix lentement mais le "partons" est un ordre précis. Tous se lèvent et regrettent d'avoir toujours dormi, pendant que Jésus veillait. Ils s'apprêtent, mangent, prennent les manteaux, éteignent le feu et sortent sur le sentier humide pour commencer la descente jusqu'à un chemin muletier qui suit la côte, suffisamment en pente pour ne pas être une mer de boue. La lumière est encore faible, pas de soleil et temps couvert. Mais elle suffit pour se diriger.

André et les deux fils d'Alphée sont tout à fait en avant. A un certain moment ils se penchent, regardent et reviennent en courant. « Il y a une femme ! Elle semble morte ! Elle barre le sentier. »

« Oh ! Quel ennui ! On commence mal. Comment va-t-on faire ? Maintenant il va aussi falloir se purifier ! » Les premiers murmures de la journée.

« Allons voir nous, si elle est morte » dit Thomas à Judas Iscariote.

« Moi je n'y vais absolument pas » répond l'Iscariote.

« Je viens avec toi, Thomas » dit le Zélote et il va en avant. Ils l'approchent, se penchent et Thomas revient en arrière courant et criant.

« Elle est assassinée, peut-être » dit Jacques de Zébédée.

« Ou bien elle est morte de froid » répond Philippe.

Mais Thomas les rejoint et il crie : « Elle a le vêtement décousu des lépreux... » et il semble avoir vu le diable tant il est effaré.

« Mais elle est morte ? » demandent-ils.

« Qui peut savoir ! Moi, je me suis échappé. »

Le Zélote se relève et s'empresse d'aller vers Jésus. Il dit : « Maître, une sœur lépreuse. Je ne sais pas si elle est morte. On ne dirait pas. Il me semble que le cœur bat encore. »

« Tu l'as touchée ?! » crient plusieurs en s'éloignant.

« Oui. Je n'ai pas peur de la lèpre, depuis que j'appartiens à Jésus. Et j'ai pitié, car je sais ce que c'est que d'être lépreux. Peut-être la malheureuse a-t-elle été frappée, car elle saigne de la tête. Peut-être elle était descendue chercher de la nourriture. C'est terrible, savez-vous, de mourir de faim et d'être obligé de défier les hommes pour avoir un pain. »

« Elle est très abîmée?»

« Non. Je ne sais pas comment elle est parmi les lépreux. Elle n'a pas de squames, ni de plaies, ni de gangrène. Elle l'est peut-être depuis peu. Viens, Maître, je t'en prie. Comme pour moi, aie pitié de la sœur lépreuse ! »

« Allons. Donnez-moi du pain, du fromage et le peu de vin qui nous reste. »

« Tu ne vas pas la faire boire là où nous buvons ! » crie l'Iscariote terrorisé.

« Ne crains pas, elle boira dans ma main. Viens, Simon. »

Ils s'approchent... mais la curiosité attire aussi les autres. Sans plus se soucier des feuilles mouillées et qui font pleuvoir de l'eau des branches qu'ils remuent, ni de la mousse trempée, ils montent sur la côte pour voir sans s'approcher de la femme. Ils voient Jésus qui se penche, la prend par-dessous les bras, la transporte et la fait asseoir contre un rocher. Elle laisse aller sa tête comme si elle était morte.

« Simon, relève-lui la tête que je puisse faire descendre dans sa gorge un peu de vin. »

Le Zélote obéit sans crainte et Jésus, tenant élevée la courgette, fait tomber des gouttes de vin entre les lèvres blêmes et entrouvertes. Il dit : « Elle est gelée, la malheureuse ! Et elle est toute trempée. »

« Si elle n'était pas lépreuse, nous pourrions l'amener où nous étions » dit André compatissant.

« Il ne manquerait plus que cela ! » dit Judas furieux.

« Mais si elle n'est pas lépreuse ! Elle n'a pas de trace de lèpre. »

« Elle a le vêtement. Cela suffit. »

Pendant ce temps le vin agit. La femme pousse un soupir fatigué. Jésus, voyant qu'elle avale, lui en fait couler une gorgée dans la bouche. La femme ouvre deux yeux embués et épouvantés. Elle voit des hommes. Elle essaye de se lever et de fuir en criant : « Je suis infectée ! Je suis infectée ! » Mais les forces lui manquent. Elle se couvre le visage avec les mains. Elle gémit : « Ne me lapidez pas ! Je suis descendue parce que j'ai faim... Cela fait trois jours que personne ne m'a rien jeté... »

« Voici du pain et du fromage. Mange. N'aie pas peur. Bois un peu de vin dans ma main » dit Jésus en se versant dans le creux des mains un peu de vin et en le lui donnant.

« Mais tu n'as pas peur ? » demande la malheureuse stupéfaite.

« Je n'ai pas peur » répond Jésus. Et il sourit en se levant, mais il reste près de la femme qui mange avidement le pain et le fromage.

Elle semble un fauve affamé. Elle halète dans l'anxiété de se nourrir.

Puis, une fois apaisé le désir animal de ses viscères vides, elle regarde tout autour... Elle compte à haute voix : « Un... deux... trois... treize... Mais alors ?... Oh ! Qui est le Nazaréen ? Toi, n'est-ce pas ? Toi seul peut avoir pitié d'une lépreuse, comme tu l'as eue !... » La femme se met à genoux difficilement à cause de sa faiblesse.

« C'est Moi, oui. Que veux-tu ? Guérir ? »

« Oui... Mais auparavant je dois te dire une chose... J'avais entendu parler de Toi. Quelques passants m'en avaient parlé il y a tellement longtemps... Tellement ? Non. C'était l'automne. Mais pour un lépreux... chaque jour vaut une année... J'aurais voulu te voir, mais comment aurais-je pu venir en Judée, en Galilée ? On m'appelle "lépreuse". Mais j'ai seulement une plaie à la poitrine, et elle m'a été donnée par mon mari qui m'a prise vierge et saine, mais lui n'était pas sain. Mais c'est un grand... et il a tout pouvoir. Même celui de dire que je l'avais trahi en venant à lui malade et de me répudier ainsi pour prendre une autre femme dont il était amoureux. Il m'a dénoncée comme lépreuse et comme je voulais me disculper, on m'a jeté des pierres. Était-ce juste, Seigneur ? Hier soir un homme est passé par Betjaboc, annonçant que tu venais et qu'il allait à ta rencontre pour te chasser. Moi, j'étais là... étant descendue jusqu'aux maisons parce que j'avais faim. J'aurais fouillé dans le fumier pour me rassasier... Moi qui avais été une "dame", j'aurais cherché à prendre aux poules un peu de pâtée aigrie... »

Elle pleure... Puis elle reprend : « L'angoisse de te trouver, pour Toi, pour te dire : "Fuis !"; pour moi, pour te dire: "Pitié !" m'a fait oublier que, contrairement à notre loi, les chiens, les porcs, les poulets vivent près des maisons d'Israël, mais que le lépreux ne peut descendre demander un pain, pas même une femme qui n'a de lépreux que le nom. Et je me suis avancée pour demander où tu étais. Ils ne m'ont pas vue tout de suite dans l'ombre, et ils m'ont dit : "II monte par la berge du fleuve". Mais ensuite ils m'ont vue et ils m'ont jeté des pierres au lieu de pain. Je suis accourue pendant la nuit pour venir à ta rencontre, pour fuir les chiens. J'avais faim, j'avais froid, j'avais peur. Je suis tombée là où tu m'as trouvée. Ici. J'ai cru mourir. Au contraire je t'ai rencontré, Toi. Seigneur, je ne suis pas lépreuse, mais c'est cette plaie à la mamelle qui m'empêche de revenir parmi les vivants. Je ne demande pas de redevenir Rose de Jéricho comme du temps de mon père, mais au moins de vivre parmi les hommes et de te suivre. Ceux qui m'ont parlé en octobre m'ont dit que tu avais des femmes disciples et que tu étais avec elles... Mais, d'abord, sauve-toi. Ne meurs pas, Toi qui es bon ! »

« Moi, je ne mourrai pas tant que ce ne sera pas l'heure. Va là-bas à ce rocher. Il y a une grotte sûre. Repose-toi et ensuite va trouver le prêtre. »

« Pourquoi, Seigneur ? » la femme tremble d'anxiété.

Jésus sourit : « Redeviens la Rose de Jéricho qui fleurit dans le désert et qui vit toujours même si elle paraît morte. Ta foi t'a guérie. »

La femme entrouvre son vêtement sur la poitrine, elle regarde et elle crie : « Plus rien ! Oh ! Seigneur, mon Dieu ! » et elle tombe le front contre terre.

« Donnez-lui du pain et de la nourriture. Et Toi, Mathieu, donne-lui une paire de tes sandales. Moi, je vais lui donner un manteau pour qu'elle puisse aller trouver le prêtre quand elle se sera restaurée. Donne-lui aussi l'obole, Judas, pour les dépenses de la purification. Nous l'attendrons au Gethsémani pour la donner à Élise. Elle m'a demandé une fille. »

« Non, Seigneur, je ne me repose pas. Je vais tout de suite, tout de suite. »

« Descends au fleuve, alors, lave-toi, mets le manteau... »

« Seigneur » dit le Zélote « je vais le donner à la lépreuse. Permets-le-moi et je la conduirai à Élise. Je guéris une seconde fois, en me revoyant en elle, heureux. »

« Qu'il en soit comme tu veux. Donne-lui ce qu'il lui faut. Femme, écoute bien: tu iras te purifier et puis tu iras à Béthanie, tu chercheras Lazare et tu lui diras qu'il te prenne chez lui jusqu'à mon arrivée. Va en paix. »

« Seigneur ! Quand pourrai-je te baiser les pieds ? »

« Bientôt. Va. Mais sache que seul le péché me donne de la répulsion. Et pardonne à ton époux, parce que c'est par son intermédiaire que tu m'as trouvé. »

« C'est vrai. Je lui pardonne. Je pars... Oh ! Seigneur ! Ne t'arrête pas ici où l'on te hait. Pense que j'ai marché épuisée pendant une nuit pour venir te le dire et, si au lieu de te trouver j'en avais trouvé d'autres, je pouvais être lapidée comme un serpent. »

« Je m'en souviendrai. Va, femme. Brûle le vêtement. Accompagne-la, Simon. Nous vous suivrons. Au pont, nous vous rejoindrons. »

Ils se séparent.

« Maintenant, pourtant, il faut nous purifier. Nous sommes tous impurs. »

« Elle n'était pas lépreuse, Judas de Simon. C'est moi qui te le dis. »

« Eh bien, moi, je me purifierai. Je ne veux pas d'impureté sur moi. »

« Lys candide ! » s'écrie Pierre. « Si le Seigneur ne s'estime pas impur, veux-tu l'être toi ? »

« Et pour une femme dont le Seigneur affirme qu'elle n'était pas lépreuse ? Mais qu'avait-elle, Maître ? Tu as vu la plaie ? »

« Oui. Le fruit de la luxure d'un homme. Mais elle n'était pas lépreuse, et si l'homme avait été honnête, il ne l'aurait pas chassée, car il était plus malade qu'elle. Mais tout sert aux luxurieux pour rassasier leur faim. Toi, Judas, si tu veux, tu peux aller. Nous nous retrouverons au Gethsémani. Et purifie-toi ! Purifie-toi ! Pourtant la première des purifications c'est la sincérité. Tu es hypocrite. Souviens-t-en. Mais tu peux aller. »

« Non, je reste ! Puisque tu le dis, je le crois. Je ne suis donc pas impur et je reste avec Toi. Tu veux dire que je suis luxurieux et que je profitais de l'occasion pour... Je te prouve que c'est Toi mon amour. »

Ils descendent rapidement.

51 – LE MIRACLE DU JOURDAIN EN CRUE

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 5)*

Jésus, par un temps de chien, va par un chemin de terre extrêmement boueux. La route est un petit ruisseau de boue qui gicle à chaque pas, une boue jaunâtre, collante, glissante comme du savon mou, qui s'attache aux sandales, les aspire comme une ventouse, et en même temps fuit sous elles, en rendant la marche pénible par suite des glissades continuelles.

Il doit avoir plu et replu les jours précédents et le ciel annonce encore de la pluie. Il est bas, couleur de plomb, parcouru par des nuages épais que pousse le sirocco ou le vent grec, si épais que dans la bouche l'air semble un corps douceâtre comme enduit de miel. Il ne soulage pas ce souffle de vent syncopé qui courbe les herbes et les branches et, après qu'il soit passé, tout revient à la lourde immobilité de la chaleur orageuse. De temps à autre un nuage crève, et de grosses gouttes chaudes comme si elles venaient d'une douche tiède, descendent pour faire des bulles dans la boue qui gicle encore plus sur les vêtements et les jambes.

Le bas des tuniques, bien que Jésus et les siens les aient relevées en les faisant remonter jusqu'à la taille à l'aide du cordon qui les retient à la ceinture, est tout éclaboussé par la boue, très humide en bas, presque sèche dans les taches plus hautes. Vêtements et manteaux, même ceux que l'on porte le plus haut possible en les tenant pliés au milieu pour les garder propres et pour se mettre doublement à l'abri des averses courtes mais violentes, en sont tout salis. Les pieds et les jambes jusqu'à mi-jambes semblent avoir une épaisse chaussette de laine imprégnée de boue et qui s'y est incrustée.

Les disciples se plaignent un peu du temps et du chemin et, soit dit en passant, également de la volonté peu... hygiénique du Maître, d'aller par un temps pareil.

Jésus semble ne pas entendre, mais il entend. Deux ou trois fois il se retourne un peu — ils marchent presque en file indienne pour tenir le côté gauche du chemin un peu plus élevé que le côté droit et pour cette raison moins boueux — il se retourne pour les regarder, mais ne parle pas.

La dernière fois, c'est le plus âgé des disciples qui dit : « Oh ! Pauvre de moi ! Avec cette humidité qui sèche sur moi, je vais en sentir des douleurs ! Je suis vieux moi ! Je n'ai plus trente ans ! »

Et Mathieu lui aussi bougonne : « Et moi, alors ? Moi, je n'étais pas habitué... Quand il pleuvait à Capharnaüm, tu le sais bien Pierre, je ne sortais pas de ma maison. Je mettais des commis au comptoir de la gabelle et eux m'amenaient ceux qui devaient payer. J'avais organisé un vrai service dans ce but. Oui... et puis qui se déplaçait par mauvais temps ? Hum ! Quelque mélancolique. Marchés et voyages, on les fait par beau temps... »

« Taisez-vous ! Il entend ! » dit Jean.

« Mais non, il n'entend pas. Il pense, et quand il pense... c'est comme si on n'existait pas » dit Thomas.

« Et quand il décide une chose, même les plus justes remarques ne le font pas changer d'avis. Il veut faire ce qu'il veut. Il ne se fie qu'à Lui-même. Ce sera sa ruine. S'il m'écoutait un peu... Moi, je sais tant de choses ! » dit Judas avec sa suffisance de débrouillard et sa prétention d'être "plus que les autres".

« Que sais-tu ? » demande Pierre qui tout à coup devient rouge comme un coq. « Tu sais tout ! Quels amis as-tu ? Tu es peut-être un grand d'Israël ? Mais, allons donc ! Toi aussi tu es un pauvre homme comme les autres et moi. Un peu plus beau... Mais la beauté de la jeunesse est une fleur qui ne dure qu'un jour ! Moi aussi, j'étais beau ! »

Un frais éclat de rire de Jean traverse l'air. Les autres aussi rient et se moquent un peu de Pierre à cause de ses rides, de ses jambes un peu écartées comme celles de tous les marins, ses yeux un peu bovins et rougis par les vents du lac.

« Riez donc, mais c'est ainsi. Et puis, ne m'interrompez pas. Dis toi, Judas. Quels amis as-tu ? Que sais-tu ? Pour savoir ce que tu fais comprendre, tu dois avoir des amis parmi les ennemis de Jésus. Et celui qui a des amis parmi les ennemis, c'est un traître. Hé ! mon garçon ! Fais attention si tu tiens à ta beauté ! Car s'il est vrai que je ne suis plus beau, il est vrai aussi que je suis encore fort, et je n'aurais pas de mal à te casser les dents ou à te crever un œil » dit Pierre.

« Quelles façons de parler ! C'est vraiment d'un grossier pêcheur ! » dit Judas avec le mépris d'un prince offensé.

« Parfaitement, et je m'en vante. Pêcheur, mais franc comme mon lac qui, s'il veut faire une tempête, ne dit pas : "Je vais faire une bonace", mais il a un certain frisson et il met comme témoins à la voûte des deuxn, certains amas de nuages. Il suffit de ne pas être idiot ou ivre pour comprendre l'avertissement et agir en conséquence. Toi... tu ressembles à cette boue qui paraît solide et, regarde » (et d'un coup de pied énergique, il fait gicler la boue jusqu'au menton du bel Iscariote).

« Mais, Pierre ! Ces façons d'agir sont indignes ! C'est là tout le fruit des paroles du Maître sur la charité ! »

« Et aussi pour toi sur l'humilité et la sincérité. Allons ! Crache ce que tu sais. Que sais-tu ? Est-ce vrai que tu sais ou bien tu te donnes des airs pour faire croire que tu as des amis puissants ? Pauvre ver que tu es ! »

« Ce que je sais, je le sais, et je ne viendrai pas te le dire, pour amener des rixes qui te plairaient, galiléen que tu es. Je répète que si le Maître était moins têtu, ce serait un grand bien. Et aussi moins violent. Les gens se lassent de s'entendre offenser. »

« Violent ? Mais s'il l'était, il devrait te faire voler dans le fleuve, tout de suite. Un beau vol par-dessus ces arbres. Ainsi tu te laverais la boue qui te salit la figure. Si cela pouvait servir à te laver le cœur qui, si je ne me trompe, doit être plus encroûté que mes jambes boueuses. » En effet Pierre, très poilu et de petite taille, a les jambes plutôt boueuses. Lui et Mathieu ne sont que glaise presque jusqu'aux genoux.

« Mais, enfin, finissez-en ! » dit justement Mathieu.

Jean qui a remarqué que Jésus ralentissait, soupçonne qu'il a entendu et, hâtant le pas, il dépasse deux ou trois compagnons, le rejoint, se met à son côté et il l'appelle : « Maître ! » doucement comme toujours et avec son regard d'amour, en relevant la tête parce qu'il est plus petit et qu'il se tient sur le milieu du chemin alors que les autres cheminent sur la berge plus élevée.

« Oh ! Jean! Tu m'as rejoint ? » Jésus lui sourit.

Jean, en étudiant affectueusement et aussi avec crainte le visage du Maître pour se rendre compte s'il a entendu, répond : « Oui, mon Maître. Veux-tu de moi ? »

« Toujours je te veux. Je vous voudrais tous, et avec ton cœur ! Mais si tu marches là où tu es, tu vas finir de te tremper. »

« Peu m'importe, Maître ! Rien ne m'importe que de rester près de Toi ! »

« Tu veux rester toujours avec Moi ? Tu ne penses pas que je suis imprudent et que je puis vous mettre dans l'embarras, toi aussi. Tu ne te sens pas offensé parce que je ne suis pas tes conseils ? »

« Oh ! Maître ! Alors tu as entendu ? » Jean est consterné.

« J'ai tout entendu, dès les premières paroles. Mais ne t'en afflige pas. Vous n'êtes pas parfaits. Je le savais quand je vous ai pris. Et je ne prétends pas que vous le deveniez rapidement. Vous devez d'abord passer de l'état sauvage à l'état domestique au moyen de deux greffes... »

« Lesquelles, Maître ? »

« L'une de sang et l'autre de feu. Après, vous serez des héros du Ciel et vous convertirez le monde, en commençant par vous. »

« De sang ? De feu ? »

« Oui, Jean. Le Sang : le mien... »

« Non, Jésus ! » Jean l'interrompt en gémissant.

« Du calme, ami. Ne m'interromps pas. Ecoute, toi le premier, ces vérités. Tu le mérites. Le Sang : le mien. Tu le sais. C'est pour cela que je suis venu. Je suis le Rédempteur... Pense aux prophètes. Ils n'ont pas omis un iota quand ils ont décrit ma mission. Je serai l'Homme décrit par Isaïe. Et quand j'aurai perdu mon Sang, c'est Lui qui vous fécondera. Mais je ne me bornerai pas à cela. Vous êtes tellement imparfaits et faibles, fermés et craintifs, que Moi, glorieux à côté de mon Père, je vous enverrai le Feu, la Force qui procède du fait que je suis engendré par le Père et qui lie le Père et le Fils par un anneau indissoluble, en faisant d'Un, Trois : la Pensée, le Sang, l’Amour. Quand l'Esprit de Dieu, mieux l'Esprit de l'Esprit de Dieu, la Perfection des Perfections divines, viendra sur vous, vous ne serez plus ce que vous êtes. Mais nouveaux, puissants, saints... Mais pour l'un de vous, le Sang ne sera rien et le Feu ne sera rien, car le Sang aura eu pour lui le pouvoir de le damner et il connaîtra éternellement un autre feu dans lequel il brûlera vomissant du sang et avalant du sang, parce qu'il verra du sang partout où il posera son regard mortel ou son regard spirituel du moment qu'il aura trahi le Sang d'un Dieu. »

« Oh ! Maître ! Qui est-ce ? »

« Tu le sauras un jour. Maintenant ignore-le. Et par charité, ne cherche même pas à savoir. Essayer de savoir suppose que l'on soupçonne. Tu ne dois pas soupçonner tes frères, car le soupçon est déjà un manque de charité. »

« Il me suffit que tu m'assures que ce ne sera pas moi le traître, ni Jacques. »

« Oh ! pas toi ! Ni non plus Jacques. Tu es mon réconfort, brave Jean ! » et Jésus lui passe un bras autour de l'épaule et il l'attire à Lui, et ils marchent ainsi embrassés.

Ils se taisent pendant un moment. Les autres aussi se taisent maintenant. On n'entend que le bruit des pas sur la terre.

Puis un autre bruit se fait entendre. Le bruit d'un bouillonnement, je dirais le lourd ronflement d'un catarrheux. Un bouillonnement monotone, interrompu de temps en temps par de légers éclatements.

« Tu entends ? » dit Jésus. « Le fleuve est proche. »

« Mais nous n'arriverons au gué qu'à la nuit. La nuit va bientôt tomber. »

« Nous dormirons dans une cabane. Et demain nous passerons. J'aurais voulu arriver plus tôt car le niveau monte d'heure en heure. Tu entends ? Les roseaux des rives se brisent sous le poids des eaux de la crue. »

« Ils t'ont tant retenu dans ces villages de la Décapole ! Nous le disions à ces malades : "Une autre fois !" mais... »

« Mais celui qui est malade veut guérir, Jean. Et Celui qui a pitié guérit tout de suite, Jean. N'importe. Nous passerons quand même. Je veux faire l'autre rive avant de revenir à Jérusalem pour la Pentecôte. »

Ils se taisent de nouveau. La nuit descend avec la rapidité des jours de pluie. La marche, dans le crépuscule de plus en plus obscur, devient encore plus difficile. Les arbres aussi, qui sont le long du chemin, augmentent l'obscurité avec leur frondaison.

« Passons de l'autre côté du chemin. Nous sommes maintenant tout près du gué. Nous chercherons une cabane. »

Ils traversent, suivis des autres. Ils franchissent un fossé boueux, plutôt de la boue que de l'eau, qui va en bruissant se jeter dans le fleuve. Presque à tâtons, ils passent d'un arbre à l'autre en se dirigeant vers le fleuve dont la rumeur devient plus proche et plus forte.

Un premier rayon de lune perce les nuages, passe entre deux nuages et descend en faisant briller l'eau boueuse du Jourdain, très gonflé et très large en ce point. Ce n'est plus le beau fleuve tranquille et couleur d'azur, dont les eaux calmes et basses laissent à découvert le sable fin de la grève sur les bords, là où commencent les roseaux dont on entend toujours le frémissement. Maintenant l'eau a tout envahi et les premiers roseaux, courbés, brisés et submergés, ne se voient plus. Tout au plus un ruban de feuilles ondule à fleur d'eau et semble faire un signe d'adieu ou un appel de détresse. L'eau est déjà aux pieds des premiers arbres. Je ne connais pas ces arbres. Ils sont grands et feuillus, formant une sorte de muraille épaisse, sombre dans l'obscurité de la nuit. Quelques saules plongent dans l'eau jaunâtre les extrémités de leurs chevelures défaites.

« Ici, il n'est plus guéable » dit Pierre.

« Ici, non. Mais vois là-bas, on passe encore » dit André.

En effet, deux quadrupèdes passent le fleuve avec précaution. L'eau arrive au ventre des animaux.

« S'ils passent, les barques passeront aussi. »

« Et cependant il vaut mieux passer tout de suite, même de nuit. Les nuages se sont dissipés et il y a de la lune. Ne laissons pas passer le moment. Cherchons s'il y a une barque... » Et Pierre jette par trois fois un cri prolongé et plaintif : « Oh... hé ! »

Pas de réponse.

« Allons plus bas jusqu'au gué. Melchias doit y être avec ses fils. C'est la bonne saison pour lui. Il nous passera. »

Ils marchent le plus rapidement qu'ils peuvent sur le sentier étroit qui côtoie le fleuve, qui le frôle presque.

« Mais n'est-ce pas une femme ? » dit Jésus en regardant les deux personnes qui maintenant ont passé le fleuve avec leurs chevaux et sont arrêtés sur le sentier.

« Une femme ? » Pierre et les autres voient mal et ne distinguent pas si c'est un homme ou une femme, cette forme sombre qui est descendue de cheval et attend.

« Oui, c'est une femme. C'est... c'est Marie. Regardez maintenant qu'elle est dans le rayon de lune. »

« C'est bon pour Toi qui y vois clair. Tu as de bons yeux ! »

« C'est Marie. Que peut-elle vouloir ? » et Jésus crie : « Marie!»

« Rabbouni ! C'est Toi ? Dieu soit loué que je t'ai trouvé ! » et Marie court comme une gazelle vers Jésus. Je ne sais pas comment elle ne bute pas dans le sentier accidenté. Elle a laissé tomber un premier manteau très lourd et maintenant elle avance avec son voile et un manteau plus léger enroulé autour du corps sur son vêtement sombre.

Quand elle rejoint Jésus, elle tombe à ses pieds sans s'occuper de la boue. Elle est haletante mais heureuse. Elle répète : « Gloire à Dieu qui m'a fait te trouver ! »

« Pourquoi, Marie ? Qu'arrive-t-il ? Tu n'étais pas à Béthanie ? »

« J'étais à Béthanie avec ta Mère et les femmes, comme tu l'avais dit... Mais je suis venue à ta rencontre... Lazare ne le pouvait pas car il souffre beaucoup... Alors je suis venue avec le serviteur... »

« Toi, en voyage seule avec un garçon et en cette saison ! »

« Oh ! Rabbouni ! Tu ne voudras pas me dire que tu penses que j'ai peur. Je n'ai pas eu peur de faire tant de mal... Je n'ai pas peur maintenant de faire le bien. »

« Et alors, pourquoi es-tu venue ? »

« Pour te dire de ne pas passer.... De l'autre côté, ils t'attendent pour te faire du mal... Je l'ai su... Je l'ai su par un hérodien qui autrefois... qui autrefois m'aimait... Qu'il l'ait dit par amour, encore, ou par haine, je ne sais... Je sais qu'avant avant hier, il m'a vue à travers la grille et il m'a dit : "Sotte Marie, tu es en train d'attendre ton Maître ? Tu fais bien car ce sera la dernière fois. A son passage en Judée, on va le prendre. Regarde-le bien, et puis échappe-toi, car il n'est pas prudent d'être près de Lui, maintenant..." Alors... tu peux penser avec quel cœur... je me suis informée... Tu sais... j'en ai connu beaucoup... et tout en me traitant de folle ou de... possédée ils me parlent encore... J'ai su que c'était vrai. Alors j'ai pris deux chevaux et je suis venue, sans rien dire à ta Mère... pour ne pas l'affliger. Éloigne-toi... éloigne-toi tout de suite, Maître. S'ils savent que tu es ici, au-delà du Jourdain, ils vont y venir. Et Hérode aussi te cherche... Tu es trop près de Machéronte, désormais. Éloigne-toi, éloigne-toi par pitié, par pitié, Maître !... »

« Ne pleure pas, Marie... »

« J'ai peur, Maître ! »

« Non ! Peur, toi assez courageuse pour passer le fleuve en pleine nuit !... »

« Mais cela c'est un fleuve et ces gens sont tes ennemis et ils te haïssent... C'est de leur haine pour Toi que j'ai peur... Car je t'aime, Maître. »

« Ne crains pas. Ils ne me prendront pas encore. Ce n'est pas mon heure. Même s'ils mettaient des troupes et des troupes de soldats le long de tous les chemins, ils ne me prendraient pas. Ce n'est pas mon heure. Mais je ferai comme tu veux. Je reviendrai en arrière... »

Judas marmotte confusément quelque chose et Jésus répond : « Oui, Judas, exactement comme tu dis. Mais exactement pour la première partie de ta phrase. Je lui donne raison, oui, je lui donne raison, mais non pas parce que c'est une femme, comme tu l'insinues, mais parce que c'est celle qui a le plus avancé sur le chemin de l'amour. Marie, retourne à la maison tant que tu le peux. Moi, je reviendrai en arrière et je passerai... où je pourrai, et j'irai en Galilée. Viens, avec ma Mère et les autres, à Cana dans la maison de Suzanne. Là, je vous dirai ce qu'il faudra faire. Va en paix, bénie. Dieu est avec toi. »

Jésus lui met la main sur la tête, la bénissant ainsi. Marie prend les mains du Christ et elle les baise et puis elle se relève et s'en retourne. Jésus la regarde aller, il la regarde ramasser son gros manteau et se le remettre et puis rejoindre le cheval et y monter pour reprendre le gué et passer.

« Et maintenant partons » dit-il. « Je voulais vous faire reposer, mais je ne puis. J'ai soin de votre sauvegarde, quoiqu'en pense Judas. Et croyez bien que si vous tombiez aux mains de mes ennemis, ce serait pire pour votre santé que l'eau et la boue... »

Tous baissent la tête en comprenant le reproche caché et qui leur est donné pour répondre à leurs précédentes conversations.

Ils marchent, marchent, marchent pendant toute la nuit, entre les éclaircies et les courtes averses. Une aube livide les surprend près d'un tout petit village qui s'étend près du fleuve avec ses masures boueuses. Le fleuve est un peu moins large qu'au gué. Des barques sont tirées au sec jusque derrière les habitations pour les garder de la crue.

Pierre lance son cri : « Oh!... hé ! »

Il sort d'une masure un homme robuste mais âgé. « Que veux-tu ? »

« Des barques pour passer. »

« Impossible ! Le fleuve est trop plein... Le courant... »

« Hé, ami ! A qui le dis-tu ? Je suis pêcheur de Galilée. »

« La mer c'est une chose... mais ici, c'est le fleuve... je ne veux pas perdre la barque. Et puis... je n'en ai qu'une, et toi, avec les tiens, vous êtes nombreux. »

« Menteur ! Tu veux me dire que tu n'as qu'une barque? »

« Que mes yeux se dessèchent si je mens, moi.... »

« Prends garde qu'ils ne se dessèchent pas réellement. Lui est le Rabbi de Galilée qui donne des yeux aux aveugles et qui... peut te satisfaire en desséchant les tiens... »

« Miséricorde ! Le Rabbi ! Pardonne-moi, Rabbouni! »

« Oui. Mais ne mens jamais. Dieu aime ceux qui sont sincères. Pourquoi dire que tu n'as qu'une barque quand tout le pays peut te démentir ? C'est trop humiliant pour un homme de mentir et d'être démasqué ! Me donnes-tu tes barques? »

« Toutes, Maître. »

« Combien en faut-il, Pierre ? »

« En temps normal, deux suffiraient. Mais avec la crue la manœuvre est plus difficile, et il en faudrait trois. »

« Prends-les, pêcheur. Mais comment ferai-je pour les récupérer ? »

« Viens dans une. N'as-tu pas des fils ? »

« J'ai un fils et deux gendres et des petits-fils. »

« Deux par barque suffiront pour le retour. »

« Allons. »

L'homme appelle les autres et avec l'aide de Pierre, André, Jacques, Jean, ils mettent les barques à l'eau. Le courant est fort et tend à les entraîner tout de suite. Les cordes qui les retiennent aux arbres les plus proches sont tendues comme celles d'un arc et grincent par l'effort. Pierre regarde. Il regarde les barques, regarde le fleuve, il regarde et il hoche la tête et passe la main dans ses cheveux grisonnants, puis il donne à Jésus un coup d’œil curieux.

« Tu crains, Pierre ? »

« Hé !... presque, presque... »

« Ne crains pas. Aie foi. Et toi aussi, homme. Celui qui porte Dieu et ses envoyés ne doit pas craindre. Embarquons. Moi dans la première barque. »

Le propriétaire des barques fait un geste résigné. Il doit penser qu'est venue sa dernière heure et celle de ses parents. Il doit au moins penser qu'il va perdre les barques ou s'en aller à la dérive.

Jésus est déjà dans la barque, debout à la proue. Les autres embarquent avec Lui et dans les autres barques. Reste seul à terre un petit vieux, le garçon peut-être, qui surveille les amarres.

« Nous y sommes ? »

« Nous y sommes. »

« Les rames sont prêtes ? »

« Prêtes. »

« Largue, toi, de la rive. »

Le petit vieux détache les amarres de la cheville qui les tenait près du tronc. Les barques, au fur et à mesure qu'on les détache, font une embardée vers le sud, dans le sens du courant. Mais Jésus a son visage de miracle.

Ce qu'il dit au fleuve, je ne le sais pas. Je sais que le courant s'arrête presque. Il n'a que le mouvement lent du Jourdain quand il n'est pas en crue. Les barques coupent le courant sans effort, et même avec une rapidité qui doit étonner le propriétaire des barques.

Les voilà de l'autre côté. Ils débarquent facilement et le courant n'essaie pas d'entraîner les barques quand les rames sont immobiles.

« Maître, je vois que tu es réellement puissant » dit le patron des barques. « Bénis ton serviteur et souviens-toi de moi, qui suis un pécheur. »

« Pourquoi puissant ? »

« Hé ! Cela te semble peu de chose ?! Tu as suspendu le courant du Jourdain en crue !... »

« Josué l'a déjà fait ce miracle et plus grand, puisque les eaux du fleuve disparurent pour laisser passer l'Arche... »

« Et toi, homme, tu as passé la véritable Arche de Dieu » dit Judas avec sa suffisance.

« Dieu Très Haut ! Oui, je le crois ! Tu es le vrai Messie ! Le Fils du Dieu Très Haut. Oh ! je le dirai dans les villes et les villages riverains. Je le dirai, ce que tu as fait, ce que je t'ai vu faire ! Reviens, Maître ! Mon pauvre pays a des malades en grand nombre. Viens les guérir ! »

« Je viendrai. Toi, en attendant, prêche en mon Nom la foi et la sainteté pour qu'ils soient agréables à Dieu. Adieu, homme. Va en paix et ne crains pas pour le retour. »

« Je ne crains pas. Si je craignais, je te demanderais d'avoir pitié pour ma vie. Mais je crois en Toi et en ta bonté et je m'en vais sans rien demander. Adieu ! »

Il rembarque en mettant en premier la proue dans le fleuve et il s'en va, tranquille, rapidement. Il touche la rive.

Jésus, qui est resté arrêté jusqu'à ce qu'il l'ait vu à terre, fait un geste de bénédiction. Puis il gagne la route.

Le fleuve reprend sa marche rapide... Et tout finit ainsi

80 – PREDICATION ET MIRACLES A ENGADDI

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 6)*

Jésus, vers le crépuscule, un crépuscule de feu qui rougit les maisons toutes blanches d'Engaddi et donne à la Mer Morte des reflets de nacre noire, se dirige vers la place principale. Il a avec Lui le jeune homme qui l'a logé et qui le guide à travers les méandres de la ville, à l'architecture vraiment orientale.

Le soleil doit être très fort dans ces lieux ainsi ouverts en face de la lourde surface de la Mer Salée. J'ai l'impression qu'aux mois d'été il doit en sortir des souffles brûlants, isolés comme ils le sont au milieu du désert aride que le soleil doit battre sans pitié en rendant brûlant le terrain. Pour s'en défendre les habitants d'Engaddi ont construit des rues étroites qui paraissent l'être encore plus à cause des gouttières et des corniches des maisons qui s'avancent largement, de sorte qu'en levant les yeux on ne voit qu'une bande étroite du ciel, d'un azur violent, qui apparaît là-haut.

Les maisons sont hautes, presque toutes à deux étages, surmontées d'une terrasse sur laquelle, malgré la hauteur, grimpent et s'étendent des vignes pour faire de l'ombre et donner le plaisir des grappes qui, une fois mûries sous le soleil souverain, dans la réverbération des murs et du sol de la terrasse, doivent être douces comme le raisin sec de Damas. Et les vignes rivalisent pour donner le plaisir aux hommes et aux oiseaux très nombreux qui, des passereaux aux pigeons, font leurs nids à Engaddi, avec les palmiers élevés, poussés un peu partout, et avec les opulents arbres à fruits qui s'élèvent dans les cours, dans les jardins resserrés entre les maisons et se penchent au-dessus des ruelles et retombent des murs blanchis avec leurs branches chargées de fruits qui mûrissent au joyeux soleil, et dépassent les archivoltes très nombreuses qui, en certains endroits, forment de véritables galeries interrompues ça et là par les exigences architectoniques, et montent vers le ciel bleu, si uni, d'une couleur si moelleuse qu'il donne l'impression que, s'il était possible de le toucher, on toucherait un lourd velours ou un cuir lisse peint et teint par un sage artiste avec cette teinte parfaite plus chargée qu'une turquoise, moins qu'un saphir, très belle, inoubliable.

Et les eaux... Que de sources et de fontaines doivent jaillir dans les cours et les jardins des maisons parmi la verdure de mille plantes ! En passant dans les ruelles encore désertes, car les habitants sont encore au travail ou dans leurs maisons, on entend l'eau qui coule, qui clapote, qui bruit, comme autant de notes d'une harpe pincée par un artiste caché. Et pour en augmenter le charme, les archivoltes, les détours continuels des rues recueillent ces bruits des eaux, les amplifient, augmentent leur nombre par l'effet des échos pour en faire tout un arpège.

Et des palmiers, des palmiers, des palmiers ! Sur la moindre petite place large comme une pièce d'habitation, voilà les fûts, minces, très élevés qui montent vers le ciel avec à peine là-haut un mouvement de balancement dans les feuilles qui bruissent serrées comme un panache en haut du fût. L'ombre, qui en plein midi tombe à pic sur la place minuscule et la couvre toute entière, se reflète maintenant d'une manière bizarre sur les murets des terrasses plus hautes.

Pourtant la ville est propre si on la compare aux villes de Palestine. Peut-être le fait que les maisons soient serrées les unes contre les autres, qu'elles aient toutes des cours et des jardins cultivés, a contribué à enseigner aux habitants à ne pas jeter toutes les immondices dans les rues, à les recueillir, au contraire, avec les ordures des animaux pour en faire des tas de fumier destinés aux arbres et aux plates-bandes ou bien... par rare souci d'ordre. Les ruelles sont propres, asséchées par le soleil, et on n'y trouve pas les peu gracieux tas de légumes jetés au rebut, les sandales éculées, les chiffons sales, les excréments et autres choses désagréables que l'on voit dans Jérusalem elle-même, dans les rues à peine périphériques.

Voici le premier cultivateur qui revient du travail sur un âne gris. Pour le défendre contre les mouches, l'homme a caparaçonné complètement avec des branches de jasmin son âne qui s'en va au petit trot en secouant ses oreilles et ses grelots sous la couverture ondulante des branches parfumées. L'homme regarde et salue. Le jeune homme lui dit : « Viens à la grande place. Tu entendras le Rabbi qui est chez moi. »

Voilà un troupeau de brebis qui envahit la rue, s'y engageant en venant d'une petite place au fond de laquelle on aperçoit la campagne. Elles marchent étroitement serrées l'une contre l'autre, mettant leurs sabots là où les a mis celle qui les précède, la tête penchée comme si leur tête était trop lourde pour leur cou trop grêle sur leur corps obèse. Elles trottinent de leur pas bizarre et leur corps trop gras semble un baluchon fixé sur quatre piquets... Jésus, Jean et Pierre imitent l'homme qui est avec eux et s'adossent au mur chaud d'une maison pour les laisser passer. Un homme et un enfant suivent le troupeau. Ils regardent et saluent. Le jeune homme dit : « Renfermez les brebis et venez à la grande place avec vos parents. Le Rabbi de Galilée est parmi nous. Il va nous parler. »

Voici la première femme qui sort, entourée d'une nichée d'enfants, et qui va je ne sais où. Le jeune homme lui dit : « Viens avec Jean et les enfants écouter le Rabbi que l'on nomme Messie. »

Les maisons s'ouvrent peu à peu dans le soir qui vient et laissent entrevoir les fonds verts des jardins, ou ceux paisibles des courettes où les pigeons font leur dernier repas. Le jeune homme passe la tête par chacune des portes ouvertes et il dit : « Venez entendre le Rabbi, le Seigneur. »

Ils débouchent enfin dans une rue droite, l'unique rue droite de cette ville qui n'a pas été construite comme on l'a voulu, mais comme l'ont voulu les palmiers ou les puissants pistachiers certainement centenaires et respectés comme des notables par les habitants qui leur doivent de ne pas mourir d'insolation. Voici, au fond, une place où font office de colonne les fûts de nombreux palmiers. On dirait une de ces salles hypostyles des temples ou des palais très anciens, faites d'un vaste espace rempli de colonnes placées à des distances régulières pour faire une forêt de pierre soutenant le plafond. Ici les palmiers font office de colonnes et, serrés comme ils sont, forment avec les feuilles qui se rejoignent. un plafond émeraude sur la place blanche au milieu de laquelle se trouve une fontaine élevée, de forme carrée, remplie d’eaux cristallines qui jaillissent d'une colonnette au centre du bassin et retombent dans des vasques plus basses où peuvent s’abreuver les animaux. En ce moment les paisibles pigeons domestiques l’ont prise d'assaut et ils boivent ou dansent un menuet avec leurs pattes roses sur le bord le plus haut, ou bien ils éclaboussent leurs plumes en produisant des reflets dûs aux gouttes d'eau qui s’accrochent un moment aux barbes des plumes.

Il y a du monde et il y a les huit apôtres qui étaient allés çà et là en quête de logement et chacun a rassemblé ses fidèles désireux d'entendre celui que l'apôtre a indiqué comme le Messie promis. Les apôtres se hâtent d'accourir de tous côtés vers le Maître, comme autant de comètes qui traînent à leur suite les petits groupes de leurs conquêtes.

Jésus lève la main pour bénir les disciples et les gens d’Engaddi.

Jude d'Alphée parle au nom de tous : « Voici, Maître et Seigneur. Nous avons fait ce que tu as dit et eux savent qu'aujourd’hui la Grâce de Dieu est parmi eux. Mais ils veulent aussi la Parole. Plusieurs te connaissent par ouï-dire, certains pour t'avoir rencontré à Jérusalem. Tous, les femmes en particulier, désirent te connaître et en premier lieu le chef de la synagogue. Le voici. Avance, Abraham. »

L’homme, vraiment très âgé, s'avance. Il est ému. Il voudrait parler, parler, mais dans son émotion il ne trouve plus un mot de ce qu'il avait préparé. Il se penche pour s'agenouiller en s'appuyant sur son bâton, mais Jésus l'en empêche et commence par l’embrasser en disant : « Paix au vieux et juste serviteur de Dieu ! » et l’autre, de plus en plus ému, ne sait que répondre: « Louange à Dieu ! Mes yeux ont vu le Promis ! Et que puis-je demander de plus a Dieu ? » et, levant les bras dans une pose hiératique, il entonne le psaume de David (34) : « "J'ai attendu anxieusement le Seigneur, et Lui s’est tourné vers moi".»

Mais il ne le dit pas tout. Il dit les passages qui se rapportent davantage à l'événement : « "Il a entendu mon cri et Il m’a tiré de l'abîme de la misère et de la boue du marécage...

Il a mis sur mes lèvres un cantique nouveau.

Bienheureux l'homme qui a mis son espoir dans le Seigneur.

Tu as fait beaucoup de choses merveilleuses, ô Seigneur mon Dieu, et il n'est personne qui t'égale dans tes desseins. Je voudrais les énumérer, en parler, mais leur multitude dépasse toute énumération.

Tu n'as pas voulu de sacrifice, ni d'oblation, mais Tu as ouvert mes oreilles... (il est de plus en plus ému).

Il est dit que je dois faire ta volonté... Ta Loi est dans mon cœur.

J'ai annoncé ta justice à la grande assemblée. Voici : je n'ai pas gardé mes lèvres closes, Tu le sais, ô Seigneur.

Je n'ai pas tenu ta justice cachée au dedans de moi, j'ai proclamé ta vérité et le salut qui vient de Toi...

Mais Toi, ô Seigneur, n'éloigne pas de moi ta compassion...

Des malheurs sans nombre sont tombés sur moi... (et il pleure vraiment, en disant les paroles d'une voix que les larmes rendent encore plus vieille et plus tremblante).

Je suis mendiant et besogneux, mais le Seigneur a soin de moi. Tu es mon aide, mon protecteur, ô mon Dieu, ne tarde pas!..."

Voilà le psaume, mon Seigneur, et j'ajoute de mon côté : "Dis-moi: 'Viens' et je te dirai ce que dit le psaume : 'Voilà, je viens!' ". »

Il se tait et pleure avec toute sa foi dans ses yeux brouillés par les années.

Les gens expliquent : « Il a perdu sa fille qui lui laisse des petits-enfants. Sa femme est devenue aveugle et idiote à cause des nombreuses souffrances, et l'on ne sait rien de leur unique garçon. Il est disparu ainsi, du jour au lendemain... »

Jésus pose sa main sur l'épaule du vieil homme et lui dit : « Les souffrances des justes passent aussi rapidement que l'hirondelle en comparaison de la durée de la récompense éternelle. Mais nous allons rendre à ta Saraï ses yeux d'autrefois et l'intelligence de sa jeunesse pour qu'elle réconforte ta vieillesse. »

« Elle s'appelle Colombe » avertit quelqu'un du peuple...

« Pour lui, elle est sa princesse. Mais écoutez la parabole que je vous propose. »

« Tu ne vas pas auparavant délivrer des ténèbres les yeux et l'esprit de mon épouse pour qu'elle puisse goûter la Sagesse ? » demande anxieusement le vieux chef de la synagogue.

« Peux-tu croire que Dieu peut tout, et que d'un autre monde vient son pouvoir ? »

« Oui, ô Seigneur. Je me rappelle un soir d'il y a plusieurs années. Alors, j'étais heureux, mais je croyais, même dans la joie. Car c'est ainsi ! L'homme, quand il est heureux, peut même oublier Dieu.

Moi, je croyais en Dieu, même en ce temps joyeux où j'étais jeune et ma femme en bonne santé et mon Élise grandissait, une jeune fille belle comme un palmier, qui était déjà fiancée, et Elisée l'égalait en beauté et la surpassait en force comme il convient à un homme... J'étais allé avec l'enfant aux sources qui sont près des vignes qui sont la dot de Colombe, laissant ma femme et ma fille aux métiers sur lesquels se tissait le trousseau nuptial... Mais peut-être je t'ennuie ? Le malheureux songe, en se souvenant, à sa joie passée... mais cela n'intéresse pas les autres... »

« Parle, parle ! »

« J'étais allé avec l'enfant... Les sources... Si tu es venu par la route à l'occident, tu sais où elles sont... Les sources étaient à la limite du lieu béni, et en regardant, on voyait au-delà le désert et la route blanche à cause des pierres romaines encore bien visibles alors dans les sables de Juda... Plus tard... fini aussi ce signe ! Et ce n'est rien qu'un signe se perde dans les sables ! Mais c'est mal que se soit effacé le signe de Dieu, envoyé pour te désigner, dans les esprits d'Israël. Dans trop d'esprits ! Mon garçon me dit : "Père, regarde ! Une grande caravane, et des chevaux, et des chameaux, et des serviteurs et des seigneurs, en direction d'Engaddi. Ils viennent peut-être aux sources avant la tombée de la nuit..." Je levai les yeux des branches que je relevais et qui traînaient après la vendange abondante, et je vis... Les hommes venaient bien aux sources. Ils descendirent et me virent et ils me demandèrent s'ils pouvaient camper en cet endroit pour une nuit.

"Engaddi a des maisons hospitalières, et elle est toute proche" répondis-je.

"Non. Nous veillons pour être prêts à fuir, car Hérode nous recherche. D'ici, les sentinelles verront toute la route et il sera facile d'échapper à ceux qui nous recherchent".

"Quel péché avez-vous commis ?" demandai-je étonné et prêt à leur indiquer les cavernes de nos montagnes, comme c'est pour nous une coutume sacrée à l'égard des persécutés. Et j'ajoutai : "Vous êtes étrangers et de lieux différents... Je ne sais pas comment vous avez pu pécher contre Hérode..."

"Nous avons adoré le Messie qui est né à Bethléem de Juda et vers lequel nous a guidé l'étoile du Seigneur. Hérode le cherche et donc il nous cherche pour que nous lui indiquions l'endroit où Il se trouve. Et il le cherche pour le tuer. Nous, peut-être, nous trouverons la mort dans les déserts, sur cette route longue et inconnue, mais nous ne dénoncerons pas le Saint descendu du Ciel !"

Le Messie ! Le rêve de tout véritable Israélite ! Mon rêve ! Et Il était au monde ! Et Il était à Bethléem de Juda selon la prédiction !... Je demandai, en tenant mon garçon sur mon cœur, des nouvelles et des nouvelles en disant : "Écoute, Élisée ! Rappelle-toi ! Toi, certainement tu le verras !" J'avais cinquante ans et je n'espérais plus le voir... et je n'espérais pas vivre assez pour le voir homme... Élisée... ne peut plus l'adorer... »

Le vieillard pleure de nouveau, mais il se ressaisit et dit : « Les trois Sages parlèrent avec une patiente douceur. Ils m'ont décrit ta sainte enfance, et la Mère, et le père... J'aurais passé la nuit avec eux... Mais Elisée s'endormait sur mon sein. Je saluai les trois Sages en leur promettant de me taire pour ne pas leur faire tort par des dénonciations possibles. Mais à Colombe, dans la chambre nuptiale, je racontai tout, et ce fut le soleil au milieu des malheurs qui nous frappèrent ensuite. Ensuite j'appris le massacre... et pendant des années, j'ai ignoré si tu étais sauf. Maintenant, je le sais. Mais moi seulement, car Elise est morte, Elisée n'est plus, et Colombe ne peut entendre l'heureuse nouvelle... Mais la foi dans le pouvoir de Dieu, déjà vive, est devenue parfaite depuis cette soirée lointaine où trois hommes, de races différentes, ont témoigné de la puissance de Dieu, par leur union d'âmes, grâce à l'étoile miraculeuse, sur le chemin de Dieu pour adorer son Verbe. »

« Et ta foi sera récompensée. Maintenant, écoutez.

Qu'est-ce que la foi ? Elle est parfois pareille à une dure semence de palmier, minuscule, formée d'une brève phrase : "Dieu existe", nourrie par une seule affirmation: "Je l'ai vu". Ainsi, il en a été de la foi d'Abraham en Moi, grâce aux paroles des trois Sages d'Orient. Ainsi, il en a été de la foi de notre peuple, depuis les plus lointains patriarches, transmise d'une génération à l'autre, depuis Adam à sa postérité, depuis Adam, pécheur, mais auquel on a cru quand il a dit : "Dieu existe, et nous existons parce qu'il nous a créés. Et moi, je l'ai connu". Ainsi il en a été de cette foi, toujours plus parfaite car toujours plus manifestée, qui est venue par la suite, et qui est pour nous un héritage, éclairé de manifestations divines, d'apparitions angéliques, de lumières de l'Esprit. Semences toujours minuscules en comparaison de l'Infini. Semences minuscules. Mais en mettant des racines, en fendant la dure écorce de l'animalité avec ses doutes et ses tendances, en triomphant des herbes nuisibles des passions, des péchés, des moisissures des dégradations, des vers rongeurs des vices, de tout, elle s'élève dans les cœurs, grandit, s'élance vers le soleil, vers le ciel, s'élève, s'élève jusqu'à se libérer des limites de la chair et se fondre en Dieu dans sa connaissance parfaite, dans sa possession complète, au-delà de la vie et de la mort, dans la vraie Vie.

Celui qui possède la foi possède le chemin de la Vie. Celui qui sait croire n'erre pas. Il voit, il reconnaît, il sert le Seigneur et il possède le salut éternel. Pour lui, le Décalogue est quelque chose de vital et tout ordre qui vient de lui est une perle dont s’orne sa future couronne. Pour lui est le salut, la promesse du Rédempteur. Il est déjà mort celui qui croyait avant que je ne vienne sur la Terre ? Il n'importe. Sa foi le rend égal à ceux qui maintenant s'approchent de Moi avec amour et foi. Les justes trépassés seront bientôt dans la joie car leur foi va avoir sa récompense. Après avoir accompli la volonté de mon Père, j'irai et je dirai : "Venez !" et tous ceux qui sont morts dans la Foi monteront avec Moi dans le Royaume du Seigneur. Imitez dans la foi les palmiers de votre terre qui sont nés d'une petite semence, mais avec une si forte volonté de croître, et de pousser si droit, oublieux du sol mais énamourés du soleil, des astres, du ciel. Ayez foi en Moi. Sachez croire ce que trop peu croient en Israël et je vous promets la possession du Royaume céleste, par le pardon de la faute d’origine et par la juste récompense pour tous ceux qui pratiquent ma doctrine qui est la très douce perfection du parfait Décalogue de Dieu.

Je vais rester parmi vous aujourd'hui et demain, jour du sabbat sacré, et je partirai à l'aube du lendemain du sabbat. Que celui qui est affligé vienne à Moi ! Que celui qui doute vienne a Moi ! Que celui qui veut la Vie vienne à Moi ! Sans crainte, car je suis la Miséricorde et l'Amour. »

Et Jésus fait un large geste de bénédiction pour congédier ses auditeurs afin qu'ils puissent aller au repas du soir et au repos. Il va s'éloigner quand une petite vieille, jusqu'alors cachée dans le coin d'une ruelle, fend la foule qui veut encore rester avec le Maître, et parmi les cris étonnés de cette foule va s'agenouiller aux pieds de Jésus en criant : « Bénis sois-tu et le Très-Haut qui t'envoie ! Et le sein qui t'a engendré qui est plus qu'un sein de femme puisqu'elle a pu te porter, Toi ! »

Un cri d'homme se fond avec le sien : « Colombe ! Colombe Oh ! Tu vois ! Tu entends ! Tu parles avec sagesse en reconnaissant le Seigneur ! Oh ! Dieu ! Dieu de mes pères ! Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob ! Dieu des prophètes ! Dieu de Jean, le Prophète. Dieu ! Mon Dieu ! Fils du Père ! Roi comme le Père ! Sauveur par obéissance au Père ! Dieu comme le Père, et mon Dieu, Dieu de ton serviteur ! Que tu sois béni, aimé, suivi, adoré éternellement ! »

Et le vieux chef de la synagogue glisse à genoux, à côté de sa petite vieille, et l'embrassant avec le bras gauche, la serrant contre son cœur, il se penche et la fait pencher pour baiser les pieds du Sauveur, alors qu'un cri de joie de la foule toute entière fait vibrer les troncs tant il est puissant et effraie les pigeons qui, déjà dans leurs nids, prennent leur vol en tournant au-dessus d'Engaddi comme pour répandre dans toute la ville la nouvelle que le Sauveur est dans ses murs.

81 – GUERISON DU LEPREUX ELISEE D’ENGADDI

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 6)*

Ils doivent, peut-être sur le conseil des habitants d'Engaddi eux-mêmes, avoir anticipé leur départ, car il est absolument nuit et la lune presque pleine éclaire la ville d'une lumière très vive. Les ruelles sont des rubans d'argent au milieu des cubes des maisons et les murailles des jardins, qui semblent avoir changé la chaux en marbre de sculpteur par l'effet magique des rayons lunaires. Les palmiers et les autres arbres prennent un aspect fantastique, enveloppés dans la phosphorescence de la lune. Les sources et les petits ruisseaux sont des petites cascades et des colliers de diamants. Dans les feuillages les rossignols défilent des colliers de notes, unissant leur chant prodigieux au chant des eaux qui, dans la nuit, font entendre des sons plus nets.

La ville est endormie, mais il y a quelques personnes avec Jésus qui s'en va. Ce sont les hommes des maisons qui logeaient Jésus et les apôtres, et quelques autres habitants qui se sont unis à eux. Le chef de la synagogue marche à côté de Jésus. Oh ! Il ne veut pas renoncer à l'accompagner, même quand Jésus le prie de le faire, avant d'entrer en pleine campagne.

Et ils s'en vont en direction de la route qui mène à Masada, pas la route basse qui côtoie la Mer Morte et dont j'entends dire qu'elle est malsaine et dangereuse à parcourir de nuit, mais vers la route intérieure taillée dans la côte, presque sur la cime des collines qui bordent le lac.

Elle est splendide l'oasis au clair de lune ! On semble marcher dans un pays de rêve. Puis l'oasis, la véritable oasis, cesse et les palmiers deviennent rares. C'est la montagne proprement dite avec ses arbres de haute futaie, ses prés, ses flancs creusés de cavernes comme presque toutes les montagnes de Palestine. Mais ici je dirais qu'elles sont en plus grand nombre, et leurs ouvertures sont étranges, en longueur ou en largeur, les unes droites, d'autres de biais, certaines rondes à mi-côte, d'autres qui sont une simple fissure, elles ont des aspects effrayants au clair de lune.

« Abraham, la route est plus en bas. Pourquoi continues-tu de monter en allongeant la route et en prenant ce sentier impraticable ? » reproche quelqu'un d'Engaddi.

« Parce que je dois montrer quelque chose au Messie et Lui demander de faire encore une chose en plus des grands bienfaits qu'il nous a faits. Mais si vous êtes fatigués, retournez chez vous ou attendez-moi ici. J'irai seul » dit le vieillard qui marche péniblement en haletant sur le sentier difficile et abrupt.

« Oh ! Non ! Nous venons avec toi. Mais ta fatigue nous fait peine. Tu es tout essoufflé... »

« Oh ! Ce n'est pas le sentier !... C'est autre chose ! C'est une épée qui se retourne dans mon cœur... c'est une espérance qui le gonfle. Venez, mes fils, et vous saurez quelle douleur, quelle douleur était dans le cœur de celui qui consolait toutes vos douleurs ! Quelle... non désespoir, cela non, mais... résignation à ne plus espérer aucune joie à tout jamais, était dans le cœur de celui qui vous disait toujours d'espérer en Dieu qui peut tout... Je vous ai appris à croire au Messie... Vous souvenez-vous, quand je pouvais le faire désormais sans Lui causer du tort, comme je parlais de Lui avec assurance ? Vous disiez : "Mais le massacre d'Hérode ?" Eh ! Oui ! C'était une grande épine dans le cœur ! Mais je m'attachais de tout moi-même à l'espérance... Je disais : "Si à ces trois, qui n'étaient même pas d'Israël, Dieu a envoyé l'étoile pour les inviter à adorer le Messie enfant, s'il les a guidés par elle vers la pauvre maison qu'ignoraient les rabbins d'Israël, les princes des prêtres et les scribes, si par un songe, Il les a avertis de ne pas repasser chez Hérode, pour sauver l'Enfant, n'aura-t-Il pas, en usant d'une puissance encore plus grande, averti le père et la Mère de s'enfuir, en emportant en lieu sûr l'espérance de Dieu et de l'homme ?"

Et la foi dans son salut grandissait, vainement attaquée par le doute humain et les paroles des autres... Et quand... et quand la plus grande douleur que puisse avoir un père s'empara de moi... quand je dus conduire à un tombeau un vivant... et lui dire... et lui dire... "Reste ici tant que durera ta vie... et pense que si l'amour des caresses maternelles ou un autre motif te poussait vers les maisons, je devrais te maudire, te frapper tout le premier, et te reléguer dans un endroit où mon amour désolé ne pourrait même plus te secourir", quand je dus faire cela... je m'accrochai encore davantage à la foi en Dieu, Sauveur de son Sauveur, et me dire à moi et à mon fils... à mon fils lépreux... vous entendez ? Lépreux... dire... "Inclinons notre tête sous la volonté du Seigneur et croyons en son Messie ! Moi Abraham... toi Isaac, immolé par le mal, non par le feu, offrons notre douleur pour avoir le miracle..." Et chaque mois, à chaque nouvelle lune... en venant ici en cachette, chargé de nourriture... de vêtements... d'amour... que je devais déposer loin de mon enfant... parce que je devais retourner auprès de vous... mes fils... et auprès de mon épouse aveugle, de mon épouse hébétée, rendue aveugle et hébétée par la terrible douleur... revenir à ma maison où il n'y avait plus d'enfant... sans plus de paix d'un amour réciproque conscient... à ma synagogue et y parler de Dieu, de ses grandeurs... de ses beautés répandues dans la création... et j'avais dans les yeux la vue de mon garçon rongé par le mal... et je ne pouvais même pas le défendre quand j'entendais des médisances offensantes pour lui, le présentant comme un ingrat, comme un criminel enfui de la maison... et chaque mois je disais, en faisant ce pèlerinage d'un père au tombeau de son fils vivant, à lui, pour soutenir son cœur, je répétais : "Le Messie existe. Il viendra. Il te guérira..."

L'an dernier, au moment de la Pâque à Jérusalem, je te cherchais dans le court espace de temps où je restais loin de mon épouse aveugle et on me dit : "II existe vraiment. Il était là hier. Il a guéri même des lépreux. Il fait le tour de la Palestine, en guérissant, en consolant, en instruisant". Oh ! Je revins si vite que je ressemblais à un jeune homme qui va aux noces ! Je ne me suis pas même arrêté à Engaddi, mais je suis venu ici, et j'ai appelé mon enfant, mon garçon, ma race qui meurt, en lui disant: "Il va venir !"

Seigneur... Tu as fait toutes sortes de biens dans notre ville. Tu pars sans laisser quelqu'un qui soit encore malade... Tu y as béni jusqu'aux arbres et aux animaux... Et tu ne voudrais pas... Tu as déjà guéri mon épouse... mais tu n'aurais pas pitié du fruit de ses entrailles ?... Un fils pour la mère ! Rends un fils à la mère, Toi, le Fils parfait de la Mère de toute grâce ! Au nom de ta Mère, aie pitié de moi, de nous !... »

Tout le monde pleure avec le vieillard, dont les paroles étaient émouvantes et déchirantes...

Jésus le prend dans ses bras pendant qu'il sanglote et il lui dit : « Ne pleure plus ! Allons trouver ton Élisée. Ta foi, ta justice, ton espérance, méritent cela et davantage. Ne pleure pas, ô père !

Et ne tardons pas davantage pour délivrer de l'horreur une créature. »

« La lune descend, le sentier est difficile. Ne pourrions-nous pas attendre l'aurore ? » disent certains.

« Non. Les plantes résineuses sont nombreuses autour de nous.

Cueillez-en des branches, allumez-les, et allons » ordonne Jésus.

Ils montent encore par un sentier étroit et difficile. On dirait le lit desséché de quelque cours d'eau temporaire. Les torches crépitent fumeuses et rougeâtres en répandant dans l'air une forte odeur de résine.

Une caverne à l'ouverture étroite, presque cachée par des pousses plantureuses qui sont nées près des bords d'une source, se montre au-delà d'un étroit plateau coupé en son milieu par une crevasse où se déverse la source.

« C'est là que se trouve Élisée, depuis des années... dans l'attente de la mort ou de la grâce de Dieu... » dit le vieil homme à voix basse, en montrant la caverne.

« Appelle ton enfant, encourage-le. Qu'il n'ait pas peur, mais qu'il ait foi. »

Abraham appelle à haute voix : « Élisée ! Élisée ! Mon fils ! » et il répète le cri, tremblant de peur à cause du silence qui seul lui répond.

« Il est mort, peut-être ? » disent certains.

« Non ! Mort, maintenant, non ! Au terme de sa torture ! Sans une joie, non ! Oh ! Mon garçon ! » gémit le père...

« Ne pleure pas. Appelle encore. »

« Élisée ! Élisée ! Pourquoi ne réponds-tu pas au... »

« Père ! Mon père ! Pourquoi viens-tu en dehors du temps habituel ? Peut-être ma mère est morte, et tu viens pour... » la voix, d'abord lointaine, s'est rapprochée, et un spectre écarte les branches qui ferment l'entrée. Un spectre horrible, un squelette, à moitié nu, rongé par la lèpre... Voyant tant de gens avec des flambeaux et des bâtons, il s'imagine je ne sais quoi, et il recule en criant : « Père, pourquoi m'as-tu trahi ? Je ne suis jamais sorti d'ici... Pourquoi amènes-tu des gens pour me lapider ?! » La voix s'est éloignée et de l'apparition il ne reste comme souvenir que des branches qui remuent.

« Encourage-le ! Dis-lui que le Sauveur est ici ! » incite Jésus.

Mais l'homme n'a plus la force... Il pleure désolé...

C'est Jésus qui parle : « Fils d'Abraham et du Père des Cieux, écoute. Il s'accomplit ce que ton juste père te prophétisait. Le Sauveur est ici, et avec Lui il y a tes amis d'Engaddi et les apôtres du Messie, venus pour jouir de ta résurrection. Viens sans peur ! Avance jusqu'à la crevasse, et Moi aussi je viendrai et je te toucherai et tu seras purifié. Viens sans peur au Seigneur qui t'aime ! »

Les branches s'écartent de nouveau et le lépreux apeuré regarde au dehors. Il regarde Jésus, forme blanche qui marche sur les herbes du plateau, et qui s'arrête devant la crevasse... Il regarde les autres... et en particulier son vieux père qui comme fasciné suit Jésus, les bras tendus, le regard fixé sur le visage du fils lépreux. Il avance, rassuré. Il boite fortement à cause des plaies de ses pieds... il tend les bras avec ses mains corrodées... Il vient en face de Jésus... Il le regarde... Jésus tend ses mains très belles, lève les yeux au ciel, rassemble, paraît rassembler en Lui toute la lumière des étoiles innombrables et en rayonner la splendeur très pure sur les chairs impures, pourries, tombant en lambeaux, que les flambeaux agités pour qu'ils donnent plus de lumière font apparaître encore plus horribles dans la lumière rouge des branches allumées.

Jésus se penche sur la crevasse, touche avec l'extrémité de ses doigts l'extrémité des doigts lépreux et il dit : « Je veux ! » et il le dit avec un sourire d'une beauté qu'on ne peut décrire. Il répète : « Je veux ! » deux autres fois. Il prie et commande par cette parole...

Puis il se sépare, recule d'un pas, en ouvrant les bras en croix et il dit : « Quand tu seras purifié, prêche le Seigneur car c'est à Lui que tu appartiens. Rappelle-toi que Dieu t'a aimé parce que tu as été un bon Israélite et un bon fils. Aie une épouse et des enfants et fais-les grandir pour le Seigneur. Voici qu'est anéantie ta très amère amertume. Bénis-en Dieu et sois bienheureux ! »

Puis il se retourne et dit : « Vous, avec vos torches, avancez et voyez ce que peut le Seigneur pour ceux qui le méritent. »

Il abaisse les bras qui, ainsi ouverts et enveloppés par son manteau, empêchaient de voir le lépreux, et il s'écarte.

Le premier cri est celui du vieillard, agenouillé derrière Jésus : « Fils ! Fils ! Fils tel que tu étais à vingt ans ! Beau comme alors ! Sain comme alors ! Beau, oh ! Beau plus qu'alors !... Oh ! Une table, une branche, quelque chose pour arriver jusqu'à toi ! » et il va s'élancer.

Mais Jésus le retient: "Non! Que la joie ne te fasse pas violer la Loi. Il faut d'abord qu'il se purifie! Regarde-le! Baise-le avec les yeux et le cœur, sois fort maintenant comme tu l'as été pendant tant d'années. Et sois heureux..."

En fait c'est un miracle complet. Ce n'est pas seulement une guérison mais une reconstitution de ce que le mal avait détruit, et l'homme, d'environ quarante ans, est intact comme s'il n'avait jamais rien eu. Il reste seulement d'une grande maigreur qui lui donne un aspect ascétique d'une beauté peu commune et surnaturelle. Et il agite les bras, s'agenouille, bénit... ne sait que faire pour dire à Jésus qu'il le remercie. Enfin il voit des fleurs dans l'herbe, les cueille, les baise et les jette au-delà de la crevasse aux pieds du Sauveur.

« Allons ! Vous d'Engaddi, restez avec le chef de votre synagogue. Nous, nous continuons vers Masada. »

« Mais vous ne savez pas... Vous n'y voyez pas... »

« Je connais, je connais le chemin. Je connais tout ! Et les chemins de la Terre, et ceux des cœurs par lesquels passe Dieu et l'Ennemi de Dieu, et je vois qui accueille l’Un ou l'Autre. Demeurez ! Demeurez avec ma paix ! D'ailleurs le jour va vite arriver et, avec des branches allumées, nous nous éclairerons jusqu'à l'aube. Abraham, viens, que je te donne le baiser d'adieu. Que le Seigneur soit toujours avec toi comme Il l'a été jusqu'à présent, et avec les tiens, et avec ta bonne ville. »

« Tu n'y reviendras plus, Seigneur ? Pour voir ma maison heureuse ? »

« Non. Mon chemin va arriver à sa destination. Mais au Ciel tu seras avec Moi et les tiens avec toi. Aimez-vous et faites grandir les petits dans la foi au Christ... Adieu à tous. Paix et bénédiction à tous ceux qui sont présents et à leurs familles. Paix à toi, Élisée. Sois parfait par reconnaissance pour le Seigneur. Venez, vous, mes apôtres... »

Et il se met en tête de la petite troupe qui lève des branches allumées, et il avance, et il contourne un rocher qui fait saillie, puis il disparaît avec son vêtement blanc, et les apôtres disparaissent l'un après l'autre, le bruit de leurs pas s'éloigne, la flamme rouge des branches enflammées s'efface...

Il reste sur le plateau le père et le fils assis au bord de la crevasse se contemplant l'un l'autre... Et par derrière, en groupe, avec des murmures admiratifs, ceux d'Engaddi... Ils attendent l'aube pour retourner à la ville avec la nouvelle de la prodigieuse guérison.

100 – MIRACLE DU GLANAGE DANS LA PLAINE

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 6)*

C'est par une campagne toute blonde de moissons que Jésus passe avec ses disciples. Il fait très chaud bien que l'on soit aux premières heures de la journée. Les moissonneurs fauchent les sillons tout garnis d'épis, en faisant des vides dans l'or des blés. Les faux brillent un instant au soleil, disparaissent dans les épis pour réapparaître de l'autre côté pour un autre instant, et les javelles plient et se couchent comme si elles étaient lasses d'être restées debout pendant des mois sur la terre échauffée par le soleil.

Des femmes passent, liant les gerbes derrière les faucheurs. Partout la campagne est occupée à ce travail. La moisson a été très bonne et les moissonneurs en sont tout réjouis.

Quand le groupe apostolique passe le long du chemin et quand les travailleurs en sont proches, plusieurs suspendent un instant leur travail. Ils s'appuient à leur faux, essuient leur sueur et regardent, et de même les femmes qui lient les gerbes. Dans leurs vêtements clairs, la tête couverte d'un linge blanc, elles paraissent autant de fleurs qui émergent de la terre dépouillée des blés, coquelicots, bleuets et marguerites. Les hommes, en tuniques courtes, bises ou jaunâtres, attirent moins le regard. Ils n'ont de clair que le linge lié par une ficelle sur la tête et qui retombe sur le cou et les joues. Dans cette blancheur, les visages bronzés par le soleil paraissent encore plus noirs.

Jésus, quand il voit qu'on le remarque, passe en saluant : « La paix et la bénédiction de Dieu soient avec vous » et les autres répondent : « Que la bénédiction de Dieu vienne sur Toi » ou bien plus simplement : « Qu'elle soit aussi avec Toi. »

Certains, plus loquaces, intéressent Jésus aux moissons en disant : « Elle a été bonne cette année. Regarde ces épis grenus et comme ils sont serrés dans les sillons. On fatigue à les couper, mais c'est le pain !... »

« Soyez-en reconnaissants au Seigneur. Et vous savez que ce n'est pas en paroles, mais en actes, que l'on doit montrer sa reconnaissance. Soyez miséricordieux avec cette récolte en pensant que le Tout Puissant a été miséricordieux en donnant ses rosées et son soleil à vos champs pour que vous ayez beaucoup de grain. Rappelez-vous le précepte du Deutéronome. En récoltant la richesse que Dieu vous a donnée, pensez à celui qui n'a rien, et laissez-lui un peu du vôtre. Saint mensonge que celui-là qui est charité pour votre prochain et que Dieu voit. Il vaut mieux en laisser que de tout ramasser avec avidité. Dieu bénit ceux qui sont généreux. Donner vaut mieux que recevoir parce que cela oblige Dieu qui est juste à donner une récompense plus copieuse à celui qui a eu pitié. »

Jésus passe et répète ses conseils d'amour.

Le soleil devient plus chaud. Les moissonneurs cessent le travail. Ceux qui sont à proximité rentrent chez eux, les autres se mettent à l'ombre des arbres et là se reposent, mangent, sommeillent.

Jésus aussi s'abrite dans un bosquet très touffu à l'intérieur de la campagne et, assis sur l'herbe, après avoir prié et offert la nourriture frugale de pain, de fromage et d'olives, il distribue les parts et mange en parlant avec les siens.

Il y a de l'ombre, de la fraîcheur et un grand silence. Le silence des heures ensoleillées de l'été. Un silence qui invite au sommeil et, en effet, la plupart sommeillent après le repas.

Jésus, non. Il repose, les épaules appuyées à un arbre, et pendant ce temps, il s'intéresse au travail des insectes sur les fleurs. A un certain moment il fait signe à Jean, à Judas l'Iscariote et à un des plus âgés, qu'il appelle Barthélemy, et quand il les a autour de Lui, il dit : « Mais regardez ce petit insecte, quel travail il est en train de faire. Regardez : cela fait un moment que je le surveille. Il veut enlever à ce calice si petit, le miel qui en remplit le fond et, comme il ne peut y arriver, regardez : il allonge d'abord une de ses petites pattes et puis l'autre, la plonge dans le miel et puis s'en nourrit. Au bout d'un moment il l'a vidé. Voyez quelle admirable chose est la Providence de Dieu ! N'ignorant pas que sans certains organes l'insecte, créé pour être une chrysolite volante au-dessus de la verdure des prés, n'aurait pu se nourrir, voilà qu'elle a muni les petites pattes de ces poils minuscules. Vous les voyez ? Toi, Barthélemy ? Non ? Regarde. Maintenant je le prends et je te le montre à contre-jour » et délicatement il prend le scarabée qui semble d'or bruni et il le renverse sur sa main. Le scarabée fait le mort et tous les trois observent ses petites pattes. Et puis il remue ses pattes pour s'enfuir. Naturellement il n'y arrive pas, mais Jésus l'aide et le met sur ses pattes. La bestiole avance sur la paume et s'en va au bout des doigts, elle se penche, ouvre ses ailes, mais elle est méfiante. « Elle ne sait pas que Moi, je ne veux que le bien de tout être. Elle n'a que son petit instinct, parfait si on le compare à sa nature, suffisant pour tout ce dont elle a besoin, mais si inférieur à la pensée humaine. Aussi l'insecte n'est pas responsable s'il fait de mauvaises actions. L'homme, non. L'homme possède en lui-même une lumière de l'intelligence supérieure et il la possédera d'autant plus qu'il sera davantage instruit des choses de Dieu. Il sera donc responsable de ses actions. »

« Alors, Maître » dit Barthélemy « nous que tu instruis, nous avons une grande responsabilité ? »

« Grande. Et dans l'avenir, vous en aurez davantage, quand le Sacrifice sera accompli et que la Rédemption sera venue, et avec elle, la Grâce qui est force et lumière. Et après elle, viendra Celui qui vous rendra encore plus capable de vouloir. Celui, ensuite, qui ne voudra pas, sera très responsable. »

« Alors, bien peu se sauveront ! »

« Pourquoi, Barthélemy ? »

« Parce que l'homme est si faible ! »

« Mais s'il fortifie sa faiblesse par sa confiance en Moi, il devient fort. Croyez-vous que Moi je ne comprends pas vos luttes ? Et que je ne compatis pas à vos faiblesses ? Vous voyez ? Satan est comme cette araignée qui est en train de tendre son piège, de cette petite branche à cette tige. Il est si fin et si traître ! Regardez comme resplendit ce fil. Il paraît être de l'argent d'un filigrane impalpable. Il sera invisible pendant la nuit et demain, à l'aube, il sera couvert de gemmes splendides, et les mouches imprudentes, qui tourniquent pendant la nuit à la recherche de nourritures plus ou moins propres, tomberont dedans, et aussi les légers papillons qui sont attirés par ce qui brille... »

Les autres apôtres se sont approchés, et ils écoutent la leçon tirée du règne végétal et du règne animal.

« ...Eh bien, mon amour fait, à l'égard de Satan, ce que fait maintenant ma main. Il détruit la toile. Regardez comment l'araignée fuit et se cache. Elle a peur du plus fort. Satan aussi a peur du plus fort. Et le plus fort, c'est l'Amour. »

« Ne vaudrait-il pas mieux détruire l'araignée ? » dit Pierre, très pratique dans ses conclusions.

« Cela vaudrait mieux. Mais cette araignée fait son devoir. Il est vrai qu'elle tue les pauvres petits papillons si beaux, mais elle extermine aussi un grand nombre de mouches sales qui transportent les germes de maladies des malades à ceux qui sont sains, des morts aux vivants. »

« Mais dans notre cas, que fait l'araignée ? »

« Que fait-elle Simon ? (Simon aussi est très âgé, et c'est lui qui se plaignait des rhumatismes.) Elle fait ce que fait la bonne volonté en vous. Elle détruit les tiédeurs, les apathies, les vaines présomptions. Elle vous oblige à rester vigilants. Quelle est la chose qui vous rend dignes de récompense ? La lutte et la victoire. Pouvez-vous avoir la victoire si vous n'avez pas de lutte ? La présence de Satan oblige à une vigilance continuelle. L'Amour, ensuite, qui vous aime, fait que cette présence n'est pas forcément nocive. Si vous restez près de l'Amour, Satan tente, mais il devient incapable de nuire vraiment. »

« Toujours ? »

« Toujours, dans les grandes et les petites choses. Par exemple : une petite chose. A toi il conseille inutilement d'avoir soin de ta santé. Conseil rusé pour chercher à t'enlever à Moi. L'Amour te tient étroitement Simon, et tes douleurs perdent leur importance même à tes yeux. »

« Oh ! Seigneur, tu sais ?... »

« Oui. Mais ne t'en accable pas. Allons, allons ! L'Amour te donnera tant de courage qu'il est maintenant le premier à sourire de ton humanité qui tremble à cause de ses rhumatismes... » Jésus rit de la confusion du disciple et il le serre contre Lui pour le consoler. Même en riant, il est plein de dignité. Les autres aussi rient.

« Qui vient aider cette pauvre vieille ? » dit Jésus en montrant une petite vieille qui, bravant la canicule, glane dans les sillons fauchés.

« Moi » dit Jean et avec lui Thomas et Jacques.

Mais Pierre tire Jean par la manche et, l'amenant un peu de côté, il lui dit : « Demande au Maître ce qui le rend si heureux. Je le Lui ai demandé, mais il m'a seulement dit: "Mon bonheur est de voir une âme qui recherche la Lumière". Mais si tu le Lui demandes... à toi il dit tout. »

Jean est pris entre la retenue et, d'autre part, le désir de savoir et de contenter Pierre. Il rejoint lentement Jésus qui est déjà dans le champ en train de glaner. La petite vieille, en voyant tous ces jeunes, a un geste de désolation et se fatigue à s'activer.

« Femme ! Femme ! » crie Jésus. « Je glane pour toi. Ne reste pas au soleil, mère. Je vais venir. »

La petite vieille, interdite par tant de bonté, le regarde fixement, puis elle obéit, et elle dirige sa mince personne, courbée et un peu tremblante le long du filet d'ombre du talus qui limite le champ. Jésus marche rapidement en ramassant des épis. Jean le suit de près, plus loin Thomas et Jacques.

« Maître » dit Jean haletant « comment trouves-tu tant d'épis ? Moi, dans le sillon à côté, j'en trouve si peu ! »

Jésus sourit et ne parle pas. Je ne pourrais le jurer, mais il me semble que les épis fauchés et non récoltés se lèvent là où l’œil divin se pose. Jésus ramasse et sourit. Il a une vraie gerbe d'épis dans les bras.

« Tiens, Jean, prends la mienne. Ainsi tu en as une quantité toi aussi, et la petite mère va être heureuse. »

« Mais, Maître... Tu fais un miracle ? Il n'est pas possible que tu en trouves tant ! »

« Chut ! C'est pour la petite mère... en pensant à la mienne et à la tienne. Regarde quelle petite vieille c'est !... Le bon Dieu, qui rassasie l'oiseau à peine né, veut remplir le minuscule grenier de cette petite grand-mère. Cela lui fera du pain pour les mois qui lui restent encore. Elle ne verra pas la prochaine moisson. Mais je ne veux pas qu'elle ait faim pendant son dernier hiver. Maintenant, tu vas entendre ses exclamations. Prépare-toi, Jean, à en avoir les oreilles déchirées, comme Moi, je me prépare à être baigné de larmes et de baisers... »

« Comme tu es gai, Jésus, depuis quelques jours ! Pourquoi ? »

« C'est toi qui veux le savoir ou quelqu'un qui t'envoie ? »

Jean, déjà rouge par la fatigue, devient cramoisi.

Jésus comprend : « Dis à celui qui t'envoie qu'il y a un de mes frères qui est malade et qui cherche sa guérison. Sa volonté de guérir me remplit de joie. »

« Qui est-ce, Maître ? »

« Un de tes frères. Quelqu'un que Jésus aime. Un pécheur.»

« Alors, ce n'est pas l'un de nous.»

« Jean, tu crois que parmi vous il n'y a pas de péché ? Tu crois que je n'ai de joie qu'à cause de vous ? »

« Non, Maître. Je sais que nous aussi, nous sommes pécheurs, et que tu veux sauver tous les hommes. »

« Et alors ? Je t'ai dit : "Ne cherche pas à savoir" quand il s'agissait de découvrir le mal. Je te dis la même chose maintenant qu'il s'agit d'une aurore de bien... La paix à toi, mère ! Voici nos épis. Mes compagnons vont venir avec les leurs. »

« Dieu te bénisse, fils. Comment donc en as-tu trouvé autant ? Il est vrai que je n'y vois pas bien clair, mais ce sont deux gerbes, grosses, grosses... » La vieille les palpe, de sa main tremblante, elle les caresse, elle veut les soulever... Mais elle ne le peut.

« Nous allons t'aider. Où est ta maison ? »

« Celle-là » et elle montre une maisonnette au-delà des champs.

« Tu es seule, n'est-ce pas ? »

« Oui. Comment le sais-tu ? Et Toi, qui es-tu ? »

« Je suis quelqu'un qui a une mère. »

« Et lui, c'est ton frère ? »

« C'est mon ami. »

Par derrière Jésus, l'ami fait de grands signes à la vieille, mais elle a ses pupilles voilées et elle ne les voit pas, et d'autre part, elle est trop occupée à regarder Jésus. Son cœur de vieille mère est tout ému.

« Tu es en sueur, fils. Viens ici, à l'abri de cet arbre. Assieds-toi. Regarde comme la sueur coule ! Essuie-toi avec mon voile. Il est usé, mais propre. Prends, prends, mon fils. »

« Merci, mère. »

« Bénie celle qui est ta mère, à Toi si bon. Dis-moi ton nom et le sien, pour que moi je les dise à Dieu afin qu'il vous bénisse. »

« Marie et Jésus. »

« Marie et Jésus... Marie et Jésus... Attends. Une fois j'ai beaucoup pleuré... Le fils de mon fils fut tué en défendant son garçon et cela fit mourir mon fils de chagrin... On disait que l'innocent fut tué parce qu'on cherchait quelqu'un du nom de Jésus... Maintenant je suis au seuil de la mort, et ce Nom revient... »

« Alors, tu pleurais à cause de ce Nom, mère. Que maintenant ce Nom te donne la bénédiction... »

« Tu es ce Jésus... Dis-le à une femme qui va mourir et qui a vécu sans maudire, parce qu'on lui dit que sa douleur servait à sauver le Messie pour Israël. »

Jean redouble ses gestes. Jésus se tait.

« Oh ! Dis-le-moi. Est-ce Toi ? Toi qui me bénirais à la fin de ma vie ? Au nom de Dieu, parle. »

« C'est Moi. »

« Ah ! » La petite vieille se prosterne contre terre. « Mon Sauveur ! J'ai vécu dans l'attente et je n'espérais pas te voir. Est-ce que je verrai ton triomphe ? »

« Non, mère. Comme Moïse, tu mourras sans connaître ce jour. Mais je te donne à l'avance la paix de Dieu. Je suis la Paix. Moi la Route. Moi la Vie. Toi, mère et grand-mère de justes, tu me verras dans un autre triomphe qui sera éternel, et c'est Moi qui t'ouvrirai les portes, à toi, à ton fils, au fils de ton fils et à son garçon. Il est sacré pour le Seigneur ce garçon qui est mort pour Moi ! Ne pleure pas, mère... »

« Et moi, je t'ai touché ! Et Toi, tu as glané pour moi les épis! Oh ! Comment ai-je mérité cet honneur ?! »

« A cause de ta sainte résignation. Viens, mère, à ta maison. Et que ce grain te donne du pain pour l'âme plus que pour le corps. Moi, je suis le vrai Pain qui est descendu du Ciel pour rassasier la faim de tous les cœurs. Vous (Thomas et Jacques les ont rejoints avec leurs javelles) prenez ces gerbes. Et allons. »

Ils s'en vont tous les trois avec leur chargement d'épis. Jésus les suit avec la petite grand-mère qui pleure et murmure des prières. Ils arrivent à la maisonnette : deux petites pièces, un four minuscule, un figuier, un peu de vigne. Propreté et pauvreté.

« C'est ton asile ? »

« Oui. Bénis-le, Seigneur ! »

« Appelle-moi : fils. Et prie pour que ma Mère ait du réconfort dans sa douleur, toi qui sais ce que c'est que la douleur d'une mère. Adieu, mère. Je te bénis au nom du Dieu vrai. »

Et Jésus lève la main et bénit la petite demeure et puis il se penche, embrasse la petite vieille et la serre contre son cœur et baise sa tête couverte de quelques cheveux blancs. Elle pleure et effleure de ses lèvres les mains de Jésus, le vénère, l'aime...

105 – JESUS ET LE MENDIANT SUR LA ROUTE QUI VA A JERICHO

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 6)*

Je vois Jésus sur une grand-route, très poussiéreuse et très ensoleillée. Il n'y a pas un brin d'ombre, pas un brin de verdure. Ce n'est que poussière sur la route et sur la campagne inculte qui la borde.

Certes, ce ne sont pas les douces collines de Galilée, ni les monts plus boisés de la Judée, si riches d'eaux et de pâtures. Ici, c'est un terrain qui n'est pas naturellement désertique, mais que l'homme a rendu tel en le laissant inculte. C'est une plaine, et je ne vois pas de collines même au loin. Ne connaissant pas du tout la Palestine, je ne puis dire quelle région c'est. Certainement une région que je n'ai jamais vue dans les précédentes visions. Il y a des tas de pierres sur un côté de la route, peut-être entassées pour la réparer, car elle est dans un très piteux état. Pour l'instant, elle est couverte d'une couche épaisse de poussière. Quand il pleut, ce doit être un torrent boueux. Je ne vois pas de maisons, ni à proximité, ni au loin.

Jésus, comme toujours, marche à quelques mètres en avant des apôtres qui le suivent en groupe, en sueur et fatigués. Pour s'abriter du soleil, ils ont relevé leurs manteaux sur leurs têtes et ils paraissent une confrérie vêtue d'habits multicolores. Jésus, au contraire, a la tête nue. Il semble que le soleil ne le gêne pas. Il est vêtu d'une tunique de lin blanc avec des manches qui Lui arrivent au coude. Elle est large et floue, elle n'a même pas le cordon qui fait d'ordinaire office de ceinture. C'est vraiment un habit fait pour ce lieu torride. Même le manteau doit être en lin teint de bleu, car il est très fin et il retombe avec légèreté autour du corps qu'il enveloppe beaucoup moins que d'ordinaire. Il couvre les épaules, mais en laissant libres les bras. Je ne sais pas comment il l'a fixé pour le faire tenir ainsi.

Assis, à demi-allongé même sur un tas de cailloux, il y a un homme. Un pauvre, un mendiant certainement. Il est vêtu (si on peut dire) d'une tunique sale et déguenillée, qui peut-être a été blanche, mais qui est maintenant couleur de boue. Il a deux misérables sandales éculées, deux semelles à moitié usées, retenues par des bouts de ficelle. Dans les mains un bâton fait d'une branche d'arbre. Au front une bande sale, et à la cuisse gauche, entre le genou et la hanche, un autre chiffon sale et ensanglanté. Le malheureux est amaigri, il n'a que la peau et les os, humilié, sale, hirsute, dépeigné.

Avant même qu'il implore Jésus, Jésus va à lui. Il s'approche du malheureux et lui demande : « Qui es-tu ? »

« Un pauvre qui demande du pain. »

« Le long de cette route ? »

« Je vais à Jéricho. »

« La route est longue et la contrée dépeuplée. »

« Je le sais, mais il est plus facile d'avoir du pain et une pièce de monnaie avec les gentils qui passent par cette route qu'avec les juifs de chez qui je viens. »

« Tu viens de la Judée ? »

« Oui, de Jérusalem. Mais j'ai dû faire un long détour pour passer chez des braves gens des campagnes qui me donnent toujours de l'aide. En ville, non. Il n'y a pas de pitié. »

« Tu as bien dit. Il n'y a pas de pitié. »

« Toi, tu as pitié. Tu es juif ? »

« Non, de Nazareth. »

«Autrefois, les nazaréens avaient mauvaise réputation, mais maintenant, il faut dire qu'ils sont meilleurs que ceux de Juda. Même à Jérusalem, il n'y a de bons que ceux qui suivent ce Nazaréen que l'on dit Prophète. Le connais-tu ? »

«Et toi, est-ce que tu le connais ? »

« Non. J'y étais allé car, tu vois, j'ai une jambe morte et tordue et je me traîne péniblement. Je ne puis travailler et je meurs de faim et sous les coups. J'espérais le rencontrer, car on me dit qu'il guérit ceux qu'il touche. C'est vrai que je ne suis pas du peuple élu... mais on dit qu'il est bon avec tout le monde. On m'avait dit qu'il était à Jérusalem pour la fête des semaines. Mais moi, je marche lentement... et on m'a frappé et j'ai été malade en route... Quand je suis arrivé à Jérusalem, il était parti parce que, m'a-t-on dit, les juifs l'ont maltraité Lui aussi. »

« Et toi, ils t'ont maltraité ? »

« Toujours. Seuls les soldats romains me donnent du pain. »

« Et que dit-on, à Jérusalem, dans le peuple, de ce Nazaréen ? »

« Que c'est le Fils de Dieu, un grand Prophète, un Saint, un Juste. »

« Et toi, qui crois-tu qu'il soit ? »

« Moi, je suis... je suis un idolâtre, mais je crois qu'il est le Fils de Dieu. »

« Comment peux-tu le croire si tu ne le connais même pas ? »

« Je connais ses œuvres. Seul un Dieu peut être bon et avoir des paroles comme Lui en a. »

« Qui te les a dites, ces paroles ? »

« D'autres pauvres, des malades guéris, des enfants qui m'apportaient du pain... Les enfants sont bons et ils ne savent rien des croyants et des idolâtres.»

« Mais d'où es-tu ? »

« ... »

« Dis-le. Moi, je suis comme les enfants. N'aie pas peur. Que seulement tu sois sincère. »

« Je suis... samaritain. Ne me frappe pas... »

« Je ne frappe jamais personne. Je ne méprise personne. J'ai pitié de tout le monde. »

« Alors... Alors, tu es le Rabbi de Galilée ! »

Le mendiant se prosterne, tombe comme une masse, le visage dans la poussière, en bas de son tas de cailloux, devant Jésus.

« Lève-toi, c'est Moi. Ne crains pas. Lève-toi et regarde-moi. »

Le mendiant lève son visage en restant toujours à genoux, tout recroquevillé à cause de sa difformité.

« Donnez du pain et à boire à cet homme » commande Jésus aux disciples qui sont survenus.

C'est Jean qui donne de l'eau et du pain.

« Mettez-le assis pour qu'il mange commodément. Mange, frère. »

Le malheureux pleure. Il ne mange pas. Il regarde Jésus avec les yeux d'un pauvre chien perdu qui, pour la première fois, se voit caresser et rassasier par quelqu'un qui a pitié.

« Mange ! » lui commande Jésus en souriant.

Le malheureux mange entre deux sanglots et les larmes imprègnent son pain, mais dans ses larmes, il y a aussi un sourire. Il se rassure tout doucement.

« Qui t'a fait cette blessure ? » demande Jésus en touchant du doigt la bande souillée du front.

« C'est un riche pharisien qui m'a renversé exprès avec son char... Je m'étais mis a un carrefour pour demander du pain. Il a envoyé sur moi ses chevaux, si vite que je n'ai pas pu m'écarter. J'ai failli en mourir. J'ai encore un trou dans la tête et il en sort du pus. »

« Et là, qui t'a frappé ? »

« Je m'étais approché de la maison d'un sadducéen, où il y avait un banquet, pour demander les restes des tables, après que les chiens en avaient pris le meilleur. Il me vit et lança les chiens contre moi. L'un d'eux m'a déchiré la cuisse. »

« Et cette grande cicatrice qui t'a estropié la main ? »

« C'est un coup de bâton qui m'a été donné par un scribe, il y a trois ans. Il reconnut que j'étais samaritain et il me frappa en me brisant les doigts. Ainsi je ne peux pas travailler. Ma main droite estropiée, une jambe morte, comment puis-je gagner ma vie ? »

« Mais pourquoi sors-tu de la Samarie ? »

« Le besoin est une vilaine chose, Maître. Nous sommes beaucoup de malheureux, et il n'y a pas de pain pour tous. Si tu m'aidais... »

« Que veux-tu que je te fasse ? »

« Guérir pour travailler. »

« Crois-tu que je puisse le faire »

« Oui, je le crois, car tu es le Fils de Dieu. »

« Tu crois cela ? »

« Je le crois. »

« Toi, samaritain, tu le crois? Pourquoi ? »

« Pourquoi, je ne le sais pas. Je sais que je crois en Toi et en Celui qui t'a envoyé. Maintenant que tu es venu, il n'y a plus de différence d'adoration. Il suffit de t'adorer pour adorer ton Père, Seigneur éternel. Là où tu es, là est le Père. »

« Amis, entendez-vous ? (Jésus se tourne vers les disciples). Cet homme parle par la vertu de l'Esprit Saint qui lui éclaire la vérité. Et lui, en vérité, est supérieur aux scribes et aux pharisiens, aux sadducéens cruels, à tous ces idolâtres qui se disent mensongèrement les fils de la Loi. La Loi dit qu'après Dieu, il faut aimer le prochain. Et ces gens, au prochain qui souffre et demande du pain, donnent des coups, contre le prochain qui supplie, ils lancent des chevaux et des chiens, contre le prochain qui s'abaisse plus bas que les chiens du riche, ils lancent les chiens eux-mêmes pour le rendre plus malheureux encore que l'infirmité ne le faisait. Méprisants, cruels, hypocrites, ils ne veulent pas que Dieu soit connu et aimé. S'ils le voulaient, ils le feraient connaître à travers leurs œuvres, comme celui-ci l'a dit.

Ce sont les œuvres et non les pratiques, qui font voir Dieu vivant dans le cœur des hommes et qui mènent les hommes à Dieu.

Et, ô Judas, toi qui me reproches d'être imprudent, je ne devrais pas, je ne devrais pas les frapper par mes reproches ? Me taire, faire semblant que je les approuve, ce serait approuver leur conduite. Non. Pour la gloire de Dieu, je ne puis, Moi, son Fils, permettre que les humbles, les malheureux, ceux qui sont bons croient que Moi j'approuve leurs péchés. Je suis venu pour faire des gentils, des fils de Dieu, mais je ne puis le faire si eux voient que les fils de la Loi — ils se disent tels, mais ce sont des bâtards — pratiquent un paganisme plus coupable que le leur. En effet, ces hébreux ont connu la Loi de Dieu et maintenant, ils crachent dessus, comme des animaux immondes, le dégorgement de leurs passions satisfaites. Dois-je croire, Judas, que tu es comme eux ? Toi qui me fais un reproche des vérités que je dis ? Ou dois-je penser que tu es inquiet pour ta vie ? Celui qui me suit ne doit pas avoir de préoccupations humaines. Moi, je l'ai dit. Il est encore temps, Judas, de choisir entre ma route et celle des juifs que tu approuves. Cependant réfléchis : la mienne mène à Dieu, l'autre à l'Ennemi de Dieu. Réfléchis et décide, mais sois franc.

Et toi, ami, lève-toi et marche. Enlève ces bandes. Retourne chez toi. Tu es guéri à cause de ta foi. »

Le mendiant le regarde étonné. Il n'ose pas essayer d'allonger la main... puis il essaye. Elle est intacte, redevenue identique à la main gauche. Il laisse de côté le bâton, appuie les mains sur le tas de pierre et fait un effort. Il se lève. Il se tient debout. La paralysie qui déformait la jambe est guérie. Il remue la jambe, la plie... il fait un pas, deux, trois. Il marche... Il regarde Jésus, en poussant un cri et en pleurant de joie. Il enlève la bande de sa tête. Il se tâte du côté de l'occiput où se trouvait le trou infecté. Plus rien. Tout est guéri. Il arrache de la hanche le chiffon taché de sang : la peau est intacte.

« Maître, Maître et mon Dieu ! » crie-t-il en levant les bras et en se jetant ensuite à genoux pour baiser les pieds de Jésus.

« Va à ta maison maintenant, et crois toujours dans le Seigneur. »

« Et que dois-je faire, mon Maître et mon Dieu, si ce n'est te suivre Toi qui es saint et bon ? Ne me repousse pas, Maître... »

« Va en Samarie et parle de Jésus de Nazareth. L'heure de la Rédemption est proche. Sois mon disciple auprès de tes frères. Va en paix. »

Jésus le bénit et puis ils se séparent. L'homme guéri s'en va agilement vers le nord, en se retournant de temps à autre pour regarder encore Jésus, avec les apôtres, quitte la route et ils pénètrent dans des champs incultes vers l'orient par un sentier qui coupe la grand-route et qui ne s'élargit que beaucoup plus loin. Peut-être la route de Jéricho. Je ne sais pas.

154 – AUX THERMES D’EMMAUS DE TIBERIADE

(Troisième Année de la vie publique ; Livre 6)

Le lac n'est qu'une énorme sardoine dans le chaton des collines qu'éclairent très faiblement les étoiles, car la lune est déjà couchée. Jésus est seul dans le pavillon vert, la tête appuyée sur ses avant-bras, posés sur la table près de la lampe dont la lueur agonise. Mais il ne dort pas. De temps à autre, il lève la tête, regarde encore les feuilles dépliées sur la table, que retient la lampe placée au sommet des feuilles et ses avant-bras qui s'appuient en bas et puis, de nouveau, il incline la tête.

Tout est silence. Le lac lui-même semble dormir dans le calme accablant de la nuit. Puis voilà, en même temps, un bruissement du vent dans les feuillages, le claquement solitaire d'une vague sur la rive, un changement dans la nature, c'est comme un réveil des éléments. La pâle clarté de l'aube qui pointe à peine est déjà une lumière, bien que l’œil ne s'en aperçoive pas encore quand il regarde le jardin désert. C'est le miroir du lac qui donne un reflet de ce retour de la lumière parce que sa sardoine foncée, couleur de plomb, se fait plus clair, et lentement, par le reflet du ciel où l'aube commence, il passe de la couleur du plomb au gris-ardoise, puis au gris-fer pour devenir couleur d'opale et enfin le voilà qui reflète le ciel dans ses eaux d'un bleu paradisiaque.

Jésus se lève, rassemble les feuilles, prend la lampe qui s'est éteinte au premier souffle de la brise et il se dirige vers la maison. Il rencontre une servante qui s'incline, puis un jardinier qui se dirige vers les parterres, avec lequel il échange le salut. Il entre dans l'atrium où les autres serviteurs commencent leurs premiers travaux.

« Paix à vous. Pouvez-vous appeler les miens ? »

« Ils sont déjà levés, Seigneur, et le char pour les femmes est déjà prêt. Jeanne aussi est levée. Elle est dans l'atrium intérieur. »

Jésus traverse la maison pour se rendre à l'atrium qui est du côté de la rue. En fait tous sont rassemblés là.

« Allons. Mère, que le Seigneur soit avec toi. Marie, avec toi aussi, et que ma paix vous accompagne. Adieu, Simon. Porte ma paix à Salomé et aux enfants. »

Jonathas ouvre le lourd portail. Dans la rue se trouve le char couvert. La rue, entre les maisons, n'est pas encore très éclairée et elle est tout à fait déserte. Les femmes montent avec leur parent dans le char qui s'éloigne.

« Allons de suite, nous aussi. André, cours en avant là où sont les barques et dis aux garçons de nous rejoindre à Tarichée. »

« Comment ? Nous allons à pied ? Nous arriverons tard... »

« N'importe. Allez en avant pendant que je prends congé de Jeanne. »

Les apôtres s'éloignent...

« Je te suis, Seigneur, ou plutôt, je te précède car je vais avec la barque. »

« Tu devras attendre longtemps... »

« Cela ne compte pas. Laisse-moi venir. »

« Qu'il en soit comme tu veux. Chouza est absent ? »

« I1 n'est pas rentré, Seigneur. »

« Tu lui diras que je le salue et que je l'exhorte à être juste. Caresse pour moi les enfants. Et... toi qui as compris le Maître, fais comprendre à Chouza qu'il est dans l'erreur et avec lui tous ceux qui veulent faire du Christ un roi temporel. »

Jésus aussi sort sur le chemin et rejoint rapidement les apôtres. « Allons par le chemin d'Emmaüs. Beaucoup de malheureux vont aux sources, les uns pour obtenir la guérison, d'autres pour trouver des secours. »

« Mais nous n'avons pas la moindre piécette » observe Jacques de Zébédée.

Jésus ne répond pas.

Les routes se peuplent de minute en minute et de deux catégories de personnes bien différentes. Il y a des maraîchers, des marchands, des serviteurs, des esclaves, des gens du peuple qui se hâtent vers les marchés, et des riches jouisseurs qui, en litières ou à cheval, vont eux aussi vers les sources, thermales je suppose, si elles doivent donner la guérison.

Tibériade doit être un peu cosmopolite car parmi ceux qui y habitent, on voit des gens de nations différentes : des romains alourdis par leur vie oisive et vicieuse, des grecs bichonnés et certainement pas moins licencieux que les romains, mais dont le masque que leur laisse le vice n'a pas la même expression que celui des latins, des gens de la côte phénicienne, des hébreux, la plupart âgés; accents, langues, vêtements différents, et quelque pâle visage de malade, homme ou femme, ou des visages las de patriciennes... et aussi des visages de bons vivants des deux sexes qui avancent en groupes, les uns à cheval, près des litières, les autres en litières, se livrant à des railleries, à des discussions sur des sujets futiles, faisant des paris...

La route est belle. Un chemin ombragé par de grands arbres qui laissent voir dans les intervalles de leurs troncs d'un côté le lac, de l'autre la campagne. Le soleil, levé maintenant, ravive les teintes des eaux et des plantes.

Plusieurs se retournent pour regarder Jésus et un murmure sur son passage : paroles admiratives des femmes, plaisanteries des hommes, parfois méprisantes, des grognements, quelque plainte que Jésus accueille, les seules auxquelles il prête attention et qu'il exauce.

Quand il rend l'agilité aux membres d'un tyrien, ankylosés par l'arthrite, l'indifférence ironique de plusieurs gentils se trouve secouée.

« Oh ! » s'écrie un vieux romain au visage boursouflé de noceur. « Oh ! C'est beau de guérir ainsi. Je l'appelle. »

« Il ne le fera pas pour toi, vieux Silène. Que voudrais-tu faire, une fois guéri ? »

« Revenir à la jouissance ! »

« Alors inutile d'aller trouver le triste Nazaréen. »

« J'y vais, et je parie ce que j'ai que... »

« Ne parie pas. Tu vas perdre. »

« Laisse-le parier : il est encore ivre. Nous profiterons de son argent. »

Le vieux descend en titubant de la litière. Il rejoint Jésus qui écoute une mère Israélite qui lui parle de sa fille, une fillette exsangue qu'elle conduit par la main.

« Ne crains pas, femme. Ta fille ne va pas mourir. Retourne à ta maison. Ne la conduis pas aux sources. Elle n'y trouverait pas la santé du corps, et perdrait la pureté de son âme. Ce sont des lieux de licence dégradante » et il le dit à haute voix de façon que tous l'entendent.

« J'ai foi, Rabbi. Je retourne chez moi. Bénis tes servantes, Maître. »

Jésus les bénit et il va s'éloigner.

Le romain le tire par son vêtement : « Guéris-moi » commande-t-il.

Jésus le regarde et demande : « Où ? »

Les romains, et avec eux des grecs et des phéniciens, se sont rassemblés et ils ricanent et parient. Des Israélites, qui se sont écartés en murmurant : « Profanation ! Anathème ! » et d'autres paroles du même genre, s'arrêtent, pourtant par curiosité...

« Où ? » demande Jésus.

« De partout, je suis malade... Hi ! hi ! hi ! » Je ne sais s'il rit ou s'il pleure, tant est étrange le cri qui lui sort de la bouche. Il semble que la graisse flasque que lui ont laissée des années de vice gêne jusqu'aux cordes vocales. L'homme énumère ses infirmités et dit sa peur de mourir.

Jésus le regarde sévèrement et répond : « En effet tu dois craindre la mort car tu t'es tué toi-même » et il lui tourne le dos. L'autre cherche à le reprendre par son vêtement pendant que ricanent ceux qui sont là, mais Jésus se libère et s'éloigne.

« Pouce retourné, Appius Fabius ! Pouce retourné ! Celui que l'on appelle le roi des hébreux, ne t'a pas fait grâce. Donne-nous ta bourse, ton pari est perdu. » Grecs et romains font du vacarme en entourant l'homme déçu. Ce dernier les écarte en les bousculant et se met à courir, aussi vite qu'il le peut, obèse comme il l'est, en relevant son vêtement, titubant avec toute sa masse graisseuse. Mais il trébuche et tombe dans la poussière au milieu des éclats de rire de ses amis qui le traînent près d'un arbre, contre le tronc duquel l'homme ivre se serre en pleurant du pleur stupide des ivrognes.

Les sources sont certainement proches car la foule est de plus en plus nombreuse, affluant de routes nombreuses vers un seul endroit. Il stagne dans l'air une odeur d'eaux sulfureuses.

« Descendons-nous vers la rive pour éviter ces gens immondes ? » demande Pierre.

« Ils ne sont pas tous immondes. Il y a parmi eux beaucoup d'Israélites » dit Jésus.

On est arrivé aux Thermes : une série d'édifices de marbres blancs, en face du lac, séparés par des avenues, et séparés du lac par une vaste place plantée d'arbres sous lesquels circulent ceux qui sont arrivés, en attendant le bain, ou pour réagir après le bain. Des têtes de méduses en bronze, qui font saillie dans le mur d'un édifice, jettent des eaux fumantes dans un bassin de marbre, qui blanc à l'extérieur, est rougeâtre à l'intérieur, comme s'il était recouvert de fer rouillé. De nombreux Israélites vont aux sources, et boivent l'eau minérale avec des coupes. Je ne vois que des hébreux qui le fassent, et à ce pavillon. Je crois deviner que les Israélites fidèles ont voulu avoir un endroit particulier pour éviter les contacts avec les gentils.

De nombreux malades sont sur des brancards en attendant les soins, et voyant Jésus, plusieurs crient : « Jésus, Fils de David, aie pitié de moi. »

Jésus se dirige vers eux. Paralytiques, arthritiques, ankylosés, atteints de fractures, dont les os ne se ressoudent pas, malades d'anémie, d'affections glandulaires, femmes flétries avant l'âge, enfants prématurément vieillis. Et puis, sous les arbres, des mendiants qui se plaignent et demandent l'aumône.

Jésus s'arrête près des malades. Le bruit se répand que le Rabbi va parler et guérir. Les gens, même ceux d'autres races, s'approchent pour voir.

Jésus regarde tout autour de Lui. Il sourit en voyant sortir, avec les cheveux encore humides de la douche qu'il a prise, le grec envoyé par Sintica. Il élève tout à coup la voix pour se faire entendre : « La miséricorde ouvre les portes à la grâce. Soyez miséricordieux pour obtenir miséricorde. Tous les hommes sont pauvres en quelque chose : les uns manquent d'argent, pour d'autres ce sont les affections, la liberté, la santé, et tous les hommes ont besoin de l'aide de Dieu qui a créé l'univers et qui peut, Lui, le Père unique, secourir ses enfants. »

Il fait une pause comme pour donner aux gens le temps de choisir entre l'écouter ou se rendre aux bains. Mais la plupart délaissent les bains. Israélites et gentils se pressent pour l'entendre. Des romains sceptiques dissimulent leur curiosité sous des plaisanteries : « Aujourd'hui il ne manque pas le rhéteur pour que ce lieu ressemble aux Thermes romains » disent-ils.

Le grec Zénon fend la foule en criant : « Par Zeus ! J'allais me rendre à Tarichée, et c'est ici que je te trouve ! »

Jésus continue : « Hier, on m'a dit: "C'est difficile de suivre ce que tu fais". Non, ce n'est pas difficile. Ma doctrine se base sur l'amour, et il n'est jamais difficile de suivre l'amour. Que prêche ma doctrine? Le culte d'un Dieu vrai, l'amour pour notre prochain. L'homme, éternel enfant, a peur des ombres, et il suit des chimères parce qu'il ne connaît pas l'amour. L'amour est sagesse et lumière. Il est sagesse parce qu'il s'abaisse pour instruire, il est lumière parce qu'il vient pour éclairer. Là où se trouve la lumière, les ombres disparaissent, et là où est la sagesse, les chimères périssent. Parmi ceux qui m'écoutent, il y a des gentils. Ils disent : "Où est Dieu ?" Ils disent : "Qui nous prouve que ton Dieu soit le vrai ?" Ils disent : "De quelle façon nous assures-tu que tu es véridique dans tes paroles ?" Il n'y a pas que les gentils qui le disent. D'autres aussi me demandent : "Par quel pouvoir fais-tu ces choses ?" Par le pouvoir qui me vient du Père, du Père qui a mis toutes choses au service de l'homme, sa créature préférée, et qui m'envoie pour instruire les hommes mes frères. Le Père peut-Il, Lui qui a donné le pouvoir aux entrailles du sol de rendre médicamenteuses les eaux des sources, peut-Il avoir limité la puissance de son Christ ? Et qui, quel Dieu, sinon le Dieu vrai, peut accorder au Fils de l'homme de faire les prodiges qui recréent les membres détruits ? En quel temple d'idoles voit-on que les aveugles recouvrent la vue et les paralytiques le mouvement ? En quel temple les mourants, sur le "je le veux" d'un homme, se redressent-ils plus sains que les gens bien portants ? Eh bien, Moi, pour louer le Dieu vrai, et pour faire qu'il soit connu et loué par vous, je dis à tous ceux qui sont rassemblés ici, quelles que soient leur race et leur religion, qu'ils auront la santé qu'ils demandent aux eaux et qu'ils l'auront par Moi. Je suis l'Eau vive qui donne la vie du corps et celle de l'esprit à celui qui croit en Moi, et qui d'un cœur droit opère la miséricorde. Je ne demande pas des choses difficiles. Je demande un mouvement de foi et un mouvement d'amour. Ouvrez votre cœur à la foi. Ouvrez votre cœur à l'amour. Donnez pour posséder. Donnez les pauvres pièces de monnaie pour avoir l'aide de Dieu. Commencez par aimer vos frères. Sachez avoir de la miséricorde. Les deux tiers d'entre vous sont malades à cause de leur égoïsme et de leur concupiscence. Abattez l'égoïsme, freinez vos passions. Vous y gagnerez en santé physique et en sagesse. Abattez votre orgueil, et vous recevrez les bienfaits du vrai Dieu. Je vous demande l'obole pour les pauvres et ensuite je vous ferai le cadeau de la santé. »

Jésus lève un pan de son manteau et le tend pour recevoir les pièces. Nombreuses sont les pièces que païens et Israélites s'empressent d'y jeter, et ce ne sont pas seulement les pièces qui y arrivent mais aussi des bagues et d'autres bijoux qu'y jettent avec insouciance des dames romaines qui, lorsqu'elles s'approchent de Jésus, le regardent, et il en est qui Lui murmurent quelque parole et Jésus acquiesce ou répond brièvement.

L'offrande est terminée. Jésus appelle les apôtres pour qu'ils Lui amènent les mendiants, et avec la même rapidité avec laquelle le trésor s'était constitué, le voilà qu'il se disperse jusqu'à la dernière pièce. Il reste des bijoux que Jésus rend aux donatrices car il n'y a personne susceptible de les échanger contre de l'argent. Pour consoler les donatrices, il leur dit : « Le désir vaut l'acte. L'offrande est aussi précieuse que si elle avait été distribuée, car Dieu regarde à l'intention de l'homme. »

Puis il se redresse et crie : « De qui me vient la puissance ? Du vrai Dieu. Père, fais que Tu resplendisses en ton Fils. C'est en ton nom que je commande aux malades : allez ! »

C'est maintenant le spectacle si souvent vu : les malades qui se lèvent, les estropiés qui se redressent, les paralytiques qui se meuvent, les visages qui se colorent, les yeux qui s'illuminent, le cri des hosannas, les félicitations des romains parmi lesquels il y a deux femmes et un homme guéris et qui, voulant imiter les israélites mais n'arrivant pas à s'humilier comme eux pour baiser les pieds du Christ, s'inclinent, prennent un pan de son vêtement et le baisent.

Et puis Jésus s'éloigne pour échapper à la foule, mais il n'y parvient pas. Sauf quelque gentil obstiné ou quelque hébreu encore plus coupable dans son obstination, tout le monde le suit sur la route qui va à Tarichée

167 – JESUS GUERIT L’ENFANT AVEUGLE-NE DE SION

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 7)*

Je vois Jésus qui, entouré des apôtres et du peuple, sort de la synagogue. Je comprends que c'est une synagogue parce que, par la porte grande ouverte, je vois le même mobilier que j'ai vu dans celle de Nazareth, dans une des visions préparatoires à la Passion.

La synagogue se trouve sur la place centrale du village. Une place nue, seulement entourée de maisons, un bassin au milieu, alimenté par une fontaine d'où coule une belle eau limpide par une bouche unique faite d'une pierre creusée comme une tuile. Le bassin sert à abreuver les quadrupèdes et les nombreuses colombes qui volettent d'une maison à l'autre ; la fontaine pour remplir les brocs des femmes, de belles amphores beaucoup en cuivre repoussé, d'autres en cuivre uni, qui brillent au soleil. En effet il fait du soleil et il est chaud. La terre de la place est sèche, jaunâtre, comme elle l'est lorsque un chaud soleil la dessèche. Il n'y a pas un seul arbre sur la place, mais des touffes de figuiers et des sarments de vignes débordent par dessus les murets des jardins qui s'alignent sur les quatre routes qui débouchent sur la place. Ce doit être la fin de l'été et la fin de la journée. En effet il y a du raisin mûr sur les tonnelles, et le soleil ne tombe pas à pic, mais il a les rayons obliques du crépuscule.

Sur la place, des malades attendent Jésus. Je ne vois pourtant pas de miracle parmi eux. Il passe, se penche sur eux, les bénit et les réconforte, mais ne les guérit pas, du moins en ce moment. Il y a aussi des femmes avec des enfants et des hommes de tout âge. Ils semblent connus du Sauveur car il les salue par leurs noms et ils se serrent autour de Lui avec familiarité. Jésus caresse les enfants en se penchant affectueusement sur eux.

Dans un coin de la place, il y a une femme avec un petit garçon ou une petite fille (ils sont tous vêtus de la même tunicelle de couleur claire). Elle ne semble pas être de l'endroit. Je dirais qu'elle est d'une condition sociale plus élevée que les autres. Son vêtement est plus ouvragé, avec des galons et des plis ; ce n'est pas la simple tunique des femmes du peuple qui a, à la taille, un cordon comme unique ornement et unique adaptation du vêtement. Cette femme a, au contraire, un habit plus compliqué qui, sans être le chef-d'œuvre de vêtements qu'étaient ceux de Marie-Magdeleine, est déjà très orné. Sur la tête un voile léger, beaucoup plus que celui des autres femmes qui est de lin fin, alors que le sien est presque de la mousseline tant il est léger. Il est fixé au milieu de la tête, avec grâce, et il laisse voir et entrevoir une chevelure châtaine bien peignée ; les mèches sont tressées simplement mais avec plus de soins que celles des autres femmes, qui ont des tresses groupées sur la nuque ou enroulées sur la tête. Sur les épaules un véritable manteau, je ne sais si l'étoffe est cousue ou tissée en rond, qui a au cou un galon terminé par une boucle d'argent. Le manteau tombe très ample avec des plis jusqu'à la cheville.

La femme tient par la main le petit ou la petite dont j'ai parlé, un bel enfant d'environ sept ans. Il est même robuste, mais dépourvu de vivacité. Il reste tranquille, la tête penchée, à la main de la maman, indifférent à ce qui se passe.

La femme regarde, mais elle n'ose s'approcher du groupe qui s'est formé autour de Jésus. Elle semble indécise, se demandant si elle va y aller et craignant d'avancer. Mais ensuite elle prend un moyen terme : attirer l'attention de Jésus. Elle voit qu'il a pris dans ses bras un bébé tout rosé et tout riant qu'une mère Lui a présenté et que, tout en parlant avec un petit vieux, il le serre contre son cœur en le berçant. Elle se penche sur son enfant et lui dit quelque chose.

L'enfant lève la tête. Je vois alors un visage triste, aux yeux fermés. Il est aveugle. "Pitié de moi, Jésus ! » dit-il.

La voix enfantine fêle l'air tranquille de la place et arrive, avec sa plainte jusqu'au groupe.

Jésus se retourne et voit. Il se déplace immédiatement avec une sollicitude affectueuse, sans même rendre à sa mère le bébé qu'il a dans les bras. Il va, grand et très beau, vers le pauvre petit aveugle qui, après avoir crié, a de nouveau baissé la tête, inutilement sollicité par sa mère de répéter le cri.

Jésus est en face de la femme. Il la regarde. Elle aussi le regarde puis, timidement, elle baisse les yeux. Jésus l'aide. Il a rendu l'enfant qu'il avait dans les bras à la femme qui le Lui avait donné. « Femme, c'est ton fils ? »

« Oui, Maître, c'est mon premier-né. »

Jésus caresse sa petite tète inclinée. Jésus paraît n'avoir pas vu la cécité du petit. Mais je pense qu'il le fait intentionnellement pour que la mère formule sa demande.

« Le Très-Haut a donc béni ta maison avec de nombreux enfants et en te donnant d'abord le garçon consacré au Seigneur. »

« Je n'ai qu'un garçon : lui, et trois fillettes, et je n'en aurai pas d'autres... » Elle sanglote.

« Pourquoi pleures-tu, femme ? »

« Parce que mon garçon est aveugle, Maître ! »

« Et tu voudrais qu'il voie. Peux-tu croire ? »

« Je crois, Maître. On m'a dit que tu as ouvert des yeux qui étaient fermés. Mais mon petit est né avec des yeux desséchés. Regarde-le, Jésus. Sous les paupières, il n'y a rien... »

Jésus lève vers Lui le petit visage précocement sérieux et le regarde en soulevant les paupières avec le pouce. Dessous, c'est le vide. Il recommence à parler en tenant d'une main le petit visage levé vers Lui.

« Pourquoi es-tu venue, alors, femme ? »

« Parce que... je sais que c'est plus difficile pour mon enfant... mais s'il est vrai que tu es l'Attendu, tu peux le faire. Ton Père a fait les mondes... Ne pourrais-tu faire, Toi, deux pupilles à mon enfant ? »

« Tu crois que je viens du Père, le Seigneur Très-Haut ? »

« Je le crois et que Toi, tu peux tout. »

Jésus la regarde comme pour apprécier la foi qui est en elle et la pureté de cette foi. Il sourit, puis il dit : « Enfant, viens vers Moi » et il le conduit par la main sur un muret haut d'un demi-mètre qui s'élève le long de la route devant une maison, une sorte de parapet pour la protéger de la route qui a un tournant en cet endroit.

Quand l'enfant est bien en place sur le muret, Jésus devient sérieux, imposant. La foule se presse autour de Lui, de l'enfant et de sa mère anxieuse. Je vois Jésus de côté, de profil, tout enveloppé dans son manteau bleu très foncé sur son vêtement un peu plus clair. Son visage est inspiré. Il paraît plus grand et même plus robuste, comme toujours quand il libère une puissance miraculeuse. Et c'est une des fois qu'il me paraît le plus imposant. Il pose ses mains sur la tête de l'enfant, ses mains ouvertes, mais avec les deux pouces sur les orbites vides. Il lève la tête et prie intensément mais sans remuer les lèvres. Un colloque, certainement, avec son Père. Puis il dit : « Vois ! Je le veux ! Et loue le Seigneur ! » et à la femme : « Que ta foi soit récompensée. Voici ton fils qui sera ton honneur et ta paix. Montre-le à ton mari et il reviendra à ton amour, et ta maison connaîtra de nouveaux jours de bonheur. »

La femme a poussé un cri aigu de joie en voyant qu'une fois enlevés les pouces divins, à la place des orbites vides, deux yeux magnifiques bleu foncé, comme ceux du Maître, la fixent étonnés et heureux sous la frange des cheveux noir foncé. Mats elle pousse un autre cri et, tout en tenant son fils serré contre son cœur, elle s'agenouille aux pieds du Maître en disant : « Cela aussi, tu le sais ? Ah ! Tu es vraiment le Fils de Dieu » et elle baise son vêtement et ses sandales et puis elle se lève transfigurée par la joie. Elle dit : « Écoutez tous. Je viens de la terre lointaine de Sidon. Je suis venue parce qu'une autre mère m'a parlé du Rabbi de Nazareth. Mon mari, juif et marchand, a dans cette ville ses comptoirs pour le commerce avec Rome. Riche et fidèle à la Loi, il cessa de m'aimer quand, après lui avoir donné un garçon malheureux, je lui ai enfanté trois filles et qu'ensuite je suis devenue stérile. Lui s'est éloigné de sa maison et, sans être répudiée, j'étais dans la même situation que si je l'avais été. Je savais déjà qu'il voulait se libérer de moi pour avoir, d'une autre femme, un héritier capable de continuer le commerce et jouir des richesses paternelles. Avant de partir, je suis allée trouver mon époux et je lui ai dit : "Attends, seigneur. Attends que je revienne. Si je reviens avec un fils encore aveugle, répudie-moi. Mais autrement ne blesse pas à mort mon cœur et ne refuse pas un père à tes enfants". Et lui m'a juré : "Pour la gloire du Seigneur, femme, je te jure que si tu me ramènes l'enfant sain - je ne sais pas comment tu pourras faire puisque ton ventre n'a pas su lui donner des yeux - je reviendrai à toi comme aux jours de notre premier amour". Le Maître ne pouvait rien savoir de mon chagrin d'épouse et pourtant il m'a consolée même pour cela. Gloire à Dieu et à Toi, Maître et Roi. » La femme est de nouveau à genoux, et elle pleure de joie.

« Va ! Dis à Daniel, ton mari, que Celui qui a créé les mondes, a donné deux claires étoiles pour pupilles au petit consacré au Seigneur. Car Dieu est fidèle à ses promesses et Il a juré que celui qui croit en Lui verra toutes sortes de prodiges. Qu'il soit maintenant fidèle au serment qu'il a fait et qu'il ne commette pas de péché d'adultère. Dis cela à Daniel. Va ! Sois heureuse. Je te bénis toi et cet enfant et avec toi, ceux qui te sont chers. »

La foule forme un chœur de louanges et de félicitations, et Jésus entre dans une maison voisine pour se reposer.

La vision cesse ainsi. Et je vous assure qu'elle m'a profondément frappée.

168 – « L’ENSEIGNEMENT DE LA VISION RESIDE DANS LA FIDELITE AU CONJOINT »

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 7)*

« Pour ceux qui ont foi en Lui, Dieu dépasse toujours les demandes de ses enfants et Il leur donne encore davantage. Crois-le cela et croyez-le tous. La femme qui était venue de Sidon pour me trouver, avec les deux épées enfoncées dans le secret de son cœur, n'osa me dire le nom que de l'une. C'est qu'il est plus pénible de dévoiler certaines souffrances intimes que de dire : "Je suis malade". Mais je lui donne aussi le second miracle.

Aux yeux du monde, il aura semblé et il semblera toujours qu'il est beaucoup plus facile de rétablir la concorde entre deux époux séparés par un motif qui désormais est surmonté, et heureusement, que de donner deux pupilles à deux yeux qui sont nés sans les avoir. Mais non, il n'en est pas ainsi. Pour Celui qui est le Seigneur et le Créateur, faire deux pupilles est une chose très simple comme de rendre à un cadavre le souffle de la vie. Le Maître de la Vie et de la Mort, le Maître de tout ce qui existe dans la Création, ne manque certainement pas de souffle vital pour l'infuser de nouveau aux morts et de deux gouttes de liquide humoral pour un œil desséché. Il suffit qu'il le veuille pour le pouvoir. Car cela dépend de sa seule volonté. Mais quand il s'agit de concorde entre les hommes, il faut la "volonté" des hommes unie au désir de Dieu. Dieu ne fait que rarement violence à la liberté humaine. La plupart du temps, Il vous laisse libres d'agir comme vous voulez.

Cette femme qui vivait dans un pays d'idolâtres et était restée croyante comme son époux envers le Dieu de ses pères, méritait déjà la bienveillance de Dieu. Poussant ensuite sa foi au-delà des limites des mesures humaines, surmontant les doutes et les négations de la majorité des croyants juifs - et le prouve ce qu'elle dit à son époux : "Attends mon retour", certaine de revenir avec son fils guéri - elle mérite un double miracle. Elle mérite aussi ce difficile miracle d'ouvrir les yeux de l'esprit à son conjoint, des yeux qui s'étaient éteints à la vision de l'amour et de la souffrance de son épouse et lui imputaient une faute qui n'en était pas une.

Je veux aussi, et cela pour les épouses, que l'on réfléchisse à l'humilité respectueuse de leur sœur.

"Je suis allée trouver mon époux, et je lui ai dit : 'Attends, seigneur' ". Elle avait pour elle la raison, car inculper une mère pour un défaut de naissance, c'est de la sottise et de la cruauté. Déjà son cœur est brisé par la vue de son enfant malheureux. Elle a deux fois pour elle la raison car, abandonnée par son mari depuis qu'elle est stérile et connaissant son intention de divorcer, elle reste cependant "l'épouse", c'est-à-dire la compagne fidèle et soumise à son compagnon, comme cela est voulu par Dieu et enseigné par l'Écriture. Pas de révolte ni de soif de vengeance ou d'intention de trouver un autre homme pour ne pas être "la femme seule". "Si je ne reviens pas avec l'enfant guéri, répudie-moi. Mais autrement ne blesse pas mon cœur à mort et ne refuse pas un père à tes enfants". Ne semble-t-il pas entendre parler Sara et les anciennes femmes hébraïques ?

Comme il est différent, ô épouses, votre langage de maintenant ! Mais aussi comme c'est différent ce que vous obtenez de Dieu et de votre époux. Et les familles se détruisent de plus en plus.

Comme toujours, en accomplissant le miracle, j'ai dû donner un signe qui le rendît encore plus incisif. Je devais persuader tout un monde renfermé dans les barrières de toute une séculaire manière de penser et dirigé par une secte qui m'était hostile. De là, la nécessité de faire resplendir clairement mon pouvoir surnaturel. Mais l'enseignement de la vision n'est pas là. Il est dans la foi, dans l'humilité, mais dans la fidélité au conjoint, dans le bon chemin qu'il vous faut prendre, ô épouses et mères qui avez trouvé des épines là où vous vous promettiez des roses, pour voir naître sur les piquants qui vous blessent de nouvelles branches fleuries.

Tournez-vous vers le Seigneur votre Dieu qui a créé le mariage pour que l'homme et la femme ne soient pas seuls et s'aiment en formant pour toujours une seule chair et indissoluble, puisqu'elle a été unie, et qui vous a donné le Sacrement pour que sur votre union descende sa bénédiction, et que grâce à Moi vous ayez ce qui vous est nécessaire dans votre nouvelle vie de conjoints et de procréateurs. Et pour vous tourner vers Lui, avec un visage et une âme bien assurés, soyez honnêtes, bonnes, respectueuses, fidèles, de vraies compagnes de l'époux, non pas de simples hôtes de sa maison ou pis encore : des étrangères que le hasard réunit sous un même toit, comme le hasard réunit des pèlerins dans un hôtel.

Trop souvent, ceci arrive maintenant. L'homme manque-t-il à ses devoirs ? Il agit mal. Mais cela ne justifie pas la manière d'agir de trop d'épouses. Cela la justifie encore moins quand à un bon compagnon vous ne savez pas rendre le bien pour le bien et l'amour pour l'amour. Je ne veux même pas m'arrêter au cas trop fréquent de vos infidélités charnelles, qui ne vous rendent pas différentes des prostituées avec la circonstance aggravante d'être hypocritement vicieuses, et de souiller l'autel de la famille autour duquel se trouvent les âmes angéliques de vos innocents. Mais je parle de votre infidélité morale au pacte d'amour juré devant mon autel.

Eh bien, j'ai dit : "Celui qui regarde une femme en la désirant, commet l'adultère dans son cœur"; j'ai dît: "Celui qui renvoie son épouse avec un libelle de divorce, l'expose à l'adultère". Mais maintenant, maintenant que trop de femmes sont des étrangères pour leur mari, je dis : "Celles qui n'aiment pas leur compagnon avec leur âme, leur esprit et leur chair, le poussent à l'adultère, et si à lui je demanderai le pourquoi de son péché, je le ferai aussi pour celle qui ne l'a pas exécuté, mais en est la cause". Le Loi de Dieu, il faut savoir la comprendre dans toute son étendue et toute sa profondeur, et il faut savoir la vivre en pleine vérité.

171-JESUS CHEZ LES PECHEURS LEPREUX DE BETLEEM DE GALILEE

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 7)*

Le massif escarpé de Jiphtaël domine au nord en fermant l'horizon. Mais là où commencent les pentes éboulées de ce groupe de montagnes, et surplombent presque à pic, la route des caravanes qui de Ptolémaïs va vers Sephoris et Nazareth, il y a de nombreuses cavernes entre les blocs de roches qui débordent de la montagne, suspendus sur les abîmes, établis pour servir de toits et de bases à ces antres.

Comme toujours, près des routes les plus importantes, isolés, mais en même temps assez proches pour être vus et secourus par les voyageurs, se tiennent des lépreux. Une petite colonie de lépreux qui jettent leurs cris d'avertissement et d'appel en voyant Jésus passer avec Jean et Abel. Abel lève son visage vers eux en disant : «Celui-ci est Celui dont je vous ai parlé. Je le conduis aux deux que vous savez. N'avez-vous rien à demander au Fils de David ? »

« Ce que nous demandons à tout le monde : du pain, de l'eau, pour nous rassasier pendant que passent les pèlerins. Après, en hiver, c'est la faim... »

« Je n'ai pas de nourriture aujourd'hui, mais j'ai avec moi le Salut... » Mais l'invitation suggestionnante de recourir au Salut n'est pas accueillie. Les lépreux quittent la pente, tournent le dos et font le tour de l'éperon de la montagne pour voir si d'autres pèlerins arrivent par l'autre route.

« Je crois que ce sont des marins gentils ou tout à fait idolâtres. Ils sont venus depuis peu, chassés de Ptolémaïs. Ils venaient d'Afrique. Je ne sais pas comment ils sont tombés malades. Je sais que, partis sains de leurs pays, et après avoir fait un long parcours autour des côtes africaines pour charger de l'ivoire, et aussi je crois, des perles pour les vendre aux marchands latins, ils sont arrivés ici malades. Les magistrats du port les ont isolés et ils ont même brûlé leur bateau. Les uns sont allés vers les routes de la Syro-Phénicie, les autres ici. Ces derniers sont les plus malades, car ils ne marchent quasi plus. Mais ils ont l'âme encore plus malade. J'ai essayé de leur donner un peu de foi... Ils ne demandent que de la nourriture... »

« Dans les conversions, il faut avoir de la constance. Ce qui ne réussit pas en une année, réussit en deux ou davantage. Il faut insister pour leur parler de Dieu, même s'ils ressemblent aux rochers qui les abritent. »

« Je fais mal alors de penser à leur nourriture ?... Je m'étais mis à leur apporter toujours de la nourriture avant le sabbat car, pendant le sabbat, les hébreux ne voyagent pas et personne ne pense à eux... »

« Tu as bien fait. Tu l'as dit. Ce sont des païens, par conséquent plus soucieux de la chair et du sang que de l'âme. L'affectueux souci que tu as de leur faim, éveille leur affection envers l'inconnu qui pense à eux. Et quand ils t'aimeront, ils t'écouteront même si tu parles d'autre chose que de la nourriture. L'amour dispose toujours à suivre celui que l'on a appris à aimer. Ils te suivront un jour sur les chemins de l'esprit.

Les œuvres de miséricorde corporelle aplanissent le chemin pour celles spirituelles, et elles le rendent tellement libre et aplani que l'entrée de Dieu en un homme, préparé de cette manière à la divine rencontre, arrive à l'insu de l'individu lui-même. Il trouve Dieu en lui-même, et il ne sait pas par où Il est entré. Par où ! Parfois derrière un sourire, derrière une parole de pitié, derrière un pain a commencé l'ouverture de la porte d'un cœur fermé à la Grâce et a commencé le chemin de Dieu pour entrer dans ce cœur. Les âmes ! C'est ce qu'il y a de plus varié. Aucune matière, et elles sont si nombreuses les matières qui existent sur la Terre, n'est aussi variée dans ses aspects que le sont les âmes dans leurs tendances et leurs réactions.

Voyez-vous ce térébinthe puissant ? Il est au milieu de tout un bois d'arbres qui lui ressemblent, étant de la même espèce. Combien il y en a-t-il ? Des centaines et des centaines, mille peut-être, peut-être davantage. Ils couvrent ce flanc abrupt de la montagne, écrasant de leur parfum âpre et salutaire de résine toutes les autres odeurs de la vallée et de la montagne. Mais regardez. Il y en a mille et plus et il n'y en a pas un qui pour la grosseur, la hauteur, la puissance, l'inclinaison, la disposition, soit pareil à un autre, si on observe bien. L'un est droit comme une lame, d'autres tournés vers le nord, le midi, l'orient ou l'occident. L'un a poussé en pleine terre, un autre sur une saillie dont on ne sait comment elle peut le porter et comment lui peut tenir ainsi suspendu dans le vide, formant presque un pont avec l'autre versant, élevé au-dessus de ce torrent, maintenant à sec mais si tourbillonnant aux époques de pluie. L'un est tordu comme si un homme cruel l'avait accablé alors qu'il était un arbuste encore tendre, un autre est sans défauts. L'un est couvert de feuilles presque jusqu'à la base, un autre en a tout juste une houppette à la cime. L'un n'a des branches qu'à droite, un autre est feuillu tout en bas et brûlé à son sommet, calciné par la foudre. Tel autre qui est mort revit dans un surgeon obstiné, unique, qui a poussé presque à la racine, recueillant le reste de sève qui ne montait plus au sommet. Et celui-là que je vous ai montré pour commencer, beau comme il ne pourrait l'être davantage, a-t-il une branche, une ramille, une feuille - que dis-je en parlant d'une seule feuille sur les milliers qu'il porte - qui soit semblable à une autre ? Il semble que les feuilles soient semblables, mais elles ne le sont pas. Regardez cette branche, la plus basse. Observez-en l'extrémité, seulement l'extrémité de la branche. Combien peut-il s'y trouver de feuilles ? Peut-être deux cents aiguillettes vertes et fines. Et pourtant, regardez. Y en a-t-il une semblable à une autre pour la couleur, la robustesse, la fraîcheur, la flexibilité, l'allure, l'âge ? II n'y en a pas.

Ainsi pour les âmes. Aussi nombreuses qu'elles soient, aussi grande est leur différence de tendances et de réactions. Et n'est pas un bon maître ni un bon médecin des âmes celui qui ne sait pas les connaître et les travailler selon leurs diverses tendances et réactions. Ce n'est pas un travail facile, mes amis. Il faut une étude continue, l'habitude de la méditation qui éclaire plus qu'une longue lecture de textes fixés. Le livre que doit étudier un maître et un médecin des âmes, ce sont les âmes elles-mêmes. Autant de feuilles que d'âmes, et dans chaque feuille, beaucoup de sentiments et de passions passées, présentes et embryonnaires. Il faut pour cela une étude continue, attentive, méditative, une patience constante, du courage pour savoir soigner les plaies les plus putrides, pour les panser sans montrer un dégoût qui humilie celui qui en est affligé, et sans une fausse pitié qui, pour ne pas mortifier en découvrant la pourriture et ne pas purifier, par crainte de faire souffrir la partie corrompue, la laisse se gangrener en corrompant l'être tout entier; de la prudence en même temps pour ne pas exacerber par des manières trop rudes les blessures des cœurs et pour ne pas s'infecter à leur contact, en voulant montrer qu'on ne craint pas de s'infecter en entrant en relation avec les pécheurs.

Et toutes ces vertus nécessaires au maître et médecin des âmes, où trouvent-elles leur lumière pour voir et comprendre, leur patience parfois héroïque, pour persévérer, malgré les froideurs, parfois les offenses, leur courage pour soigner sagement, leur prudence pour ne pas nuire au malade et à eux-mêmes ? Dans l'amour, toujours dans l'amour. C'est lui qui donne la lumière pour tout, qui donne la sagesse, le courage et la prudence. Il préserve des curiosités qui peuvent prendre les fautes qui ont été guéries. Quand quelqu'un est tout amour, il ne peut entrer en lui un autre désir et une autre science qui n'est pas celle de l'amour. Voyez-vous ? Les médecins disent que quand quelqu'un a failli mourir d'une maladie, il ne la contracte jamais plus que difficilement car désormais son sang l'a reçue et l'a vaincue. L'idée n'est pas parfaite mais elle n'est pas non plus complètement erronée. Mais l'amour, qui est santé au lieu d'être maladie, fait ce que disent les médecins, et pour toutes les passions qui ne sont pas bonnes. Celui qui aime fortement Dieu et ses frères ne fait rien qui puisse causer de la douleur à Dieu et à ses frères, pour cela même en approchant des malades de l'esprit, et en ayant connaissance des choses que jusque là l'amour avait tenues cachées, il ne se corrompt pas, car il reste fidèle à l'amour et le péché n'entre pas. Que voulez-vous que soient les sens pour quelqu'un qui a vaincu les sens par la charité ? Les richesses, pour celui qui trouve tout son trésor dans l'amour de Dieu et des âmes ? La gourmandise, l'avarice, l'incrédulité, la paresse, l'orgueil, pour celui qui ne désire que Dieu, pour celui qui se donne lui-même, jusqu'à lui-même pour servir Dieu, pour celui qui dans sa Foi trouve tout son bien, pour celui qu'aiguillonne la flamme toujours active de la charité et qui travaille inlassablement pour procurer de la joie à Dieu, pour celui qui connaît Dieu - l'aimer, c'est le connaître - et ne peut plus s'enorgueillir parce qu'il sait ce qu'il est par rapport à Dieu.

Un jour vous serez prêtres de mon Église. Vous serez donc les médecins et les maîtres de l'esprit. Rappelez-vous ces paroles que je vous dis. Ce ne sera pas le nom que vous porterez, ni votre habit, ni les fonctions que vous exercerez, qui vous feront prêtres, c'est-à-dire ministres du Christ, maîtres et médecins des âmes, mais ce sera l'amour que vous posséderez qui vous fera tels. Il vous donnera tout ce qu'il faut pour l'être, et les âmes, toutes différentes entre elles, arriveront à une unique ressemblance: celle du Père, si vous savez les travailler avec l'amour. »

« Oh ! Quelle belle leçon, Maître ! » dit Jean.

« Mais nous, arriverons-nous jamais à être ainsi ? » ajoute Abel.

Jésus regarde l'un et l'autre, puis il passe un bras au cou des deux et les attire à Lui, l'un à droite, l'autre à gauche, et il dépose un baiser sur les cheveux en disant : « Vous y arriverez car vous avez compris l'amour. »

Ils marchent encore pendant quelque temps, de plus en plus difficilement à cause des difficultés du chemin taillé presque au bord de la montagne. Au-dessous, tout au loin, il y a une route sur laquelle on voit cheminer les gens.

« Arrêtons-nous là, Maître. Là-bas, tu vois, de cette plate-forme rocheuse, les deux descendent avec une corde un panier aux passants, et au-delà de cette plate-forme se trouve leur grotte. Maintenant je les appelle. » Et, s'avançant, il jette un cri, alors que Jésus et Jean restent en arrière, cachés par des arbres touffus.

Quelques instants, et puis un visage... appelons-le visage parce qu'il est au sommet d'un corps, mais cela pourrait aussi s'appeler museau, monstre, cauchemar... se montre au-dessus d'un bouquet de mûries.

« Toi ? Mais tu n'étais pas parti pour les Tabernacles ? »

« J'ai trouvé le Maître, et je suis revenu en arrière. Il est ici ! »

Si Abel avait dit : Jéhovah est suspendu sur votre tête » très probablement aurait été moins soudain et moins respectueux le cri, le geste, l'élan des deux lépreux - car pendant qu'Abel parlait, l'autre aussi s'était amené - en se jetant dehors, sur la plate-forme, en plein soleil, et en se prosternant le visage contre terre, tout en criant : « Seigneur, nous avons péché. Mais ta miséricorde est plus grande que notre péché ! » Ils le crient sans même s'assurer si Jésus est vraiment là, ou s'il est encore loin, en train de venir vers eux. Leur foi est telle qu'elle leur fait voir, même ce que leurs yeux, à cause des plaies des paupières et de la rapidité de leur prosternement, n'ont certainement pas vu.

Jésus avance pendant qu'ils répètent : « Seigneur, notre péché ne mérite pas le pardon, mais tu es la Miséricorde ! Seigneur Jésus, par ton Nom, sauve-nous. Tu es l'Amour qui peut vaincre la Justice. »

« Je suis l'Amour. C'est vrai. Mais au-dessus de Moi, il y a le Père. Et Lui est la Justice » dit avec sévérité Jésus, en s'avançant avec Jean sur le sentier.

Les deux lèvent leurs visages défigurés, et ils le regardent à travers les larmes qui coulent mêlées à la pourriture. Horrible la vue de ces visages ! Vieux ? Jeunes ? Qui est le serviteur ? Qui est Aser ?

Impossible de le dire. La maladie les a rendus égaux, en en faisant deux formes horribles et nauséabondes.

Comment doit leur apparaître Jésus, debout au milieu du sentier, avec le soleil qui l'enveloppe de ses rayons et fait resplendir ses blonds cheveux, je ne sais. Je sais qu'ils le regardent et puis se couvrent le visage en gémissant : « Jéhovah ! La Lumière ! » Mais ensuite, ils crient encore : « Le Père t'a envoyé pour sauver. Lui t'appelle sa dilection. Lui se complaît en Toi. Lui ne refusera pas que tu nous donnes le pardon. »

« Le pardon ou la santé ? »

« Le pardon » crie l'un. Et l'autre : « ...et puis la santé. Ma mère meurt de chagrin à cause de moi. »

« Si Moi je vous pardonne, il reste toujours la justice des hommes, pour toi, surtout. Que vaut alors mon pardon pour rendre ta mère heureuse ? » tente Jésus pour faire dire les paroles qu'il attend pour opérer le miracle.

« Il vaut. Elle est une vraie Israélite. Elle veut pour moi le sein d'Abraham. Et il n'est pas pour moi ce lieu où l'on attend le Ciel, car j'ai trop péché. »

« Trop, tu l'as dit. »

« Trop !... C'est vrai... Mais Toi... Oh ! ce jour-là, il y avait ta Mère... Où est ta Mère maintenant ? Elle avait pitié de la mère d'Abel. Je l'ai vu. Et si maintenant elle entendait, elle aurait pitié de la mienne. Jésus, Fils de Dieu, pitié au nom de ta Mère !... »

« Et que feriez-vous après ? »

« Après ? » Ils se regardent effrayés. «Après » c'est la condamnation des hommes, c'est le mépris ou la fuite, l'exil. Devant la perspective de la guérison, ils tremblent comme s'ils perdaient le salut.

Comme l'homme tient à la vie ! Les deux, pris dans le dilemme de guérir et d'être condamnés par la loi humaine, ou de vivre lépreux, préfèrent presque vivre lépreux. Ils le disent, ils l'avouent par ces paroles : « Le supplice est horrible ! » Il le dit surtout celui que je comprends qu'il est Aser, l'un des deux homicides...

« C'est horrible. Mais, au moins ce n'est que justice. Vous, vous le donniez à cet innocent, toi, pour quelle fin louche, toi, pour une poignée d'argent. »

« C'est vrai ! Ô mon Dieu ! Mais lui nous a pardonné. Pardonne Toi aussi. Eh bien, nous mourrons, mais notre âme sera sauvée. »

« La femme de Joël fut lapidée comme adultère. Les quatre enfants vivent dans la gêne avec sa mère, car les frères de Joël les ont chassés comme bâtards, pour s'emparer des biens de leur frère. Vous le savez ? »

« Abel nous l’a dit... »

« Et qui remédie à leur malheur ? » La voix de Jésus est un tonnerre, c'est vraiment la voix du Dieu Juge, et elle est effrayante. Seul, dans le soleil, debout et raide, c'est vraiment une figure d'épouvante. Les deux le regardent effrayés. Bien que le soleil doive exacerber leurs plaies, ils ne bougent pas, comme ne bouge pas Jésus qui en est tout enveloppé. Les éléments perdent leur puissance dans ces heures des âmes...

Aser dit après un moment : « Si Abel veut m'aimer tout à fait, qu'il aille trouver ma mère et qu'il lui dise que Dieu m'a pardonné et... »

« Moi, je ne t'ai pas pardonné encore. »

« Mais tu vas le faire parce que tu vois mon cœur... Et il lui dira que tout ce qui m'appartient aille aux enfants de Joël, de par ma volonté. Que je meure ou que je vive, je renonce à la richesse qui m'a rendu vicieux. »

Jésus sourit. Il se transfigure en son sourire qui le fait passer d'un visage sévère à un visage plein de pitié, et c'est d'une voix toute changée qu'il dit : « Je vois votre cœur. Levez-vous, et élevez votre esprit vers Dieu pour le bénir. Séparés comme vous l'êtes du monde, vous pouvez vous en aller, sans que le monde s'enquière de vous. Et le monde vous attend pour vous donner la possibilité de souffrir et d'expier. »

« Tu nous sauves, Seigneur ?! Tu nous pardonnes ?! Tu nous guéris ?! »

« Oui. Je vous laisse la vie car la vie est une souffrance surtout pour qui a des souvenirs comme les vôtres. Mais maintenant vous ne pouvez sortir d'ici. Abel doit venir avec Moi, il doit aller comme tous les hébreux à Jérusalem. Attendez son retour : il coïncidera avec votre guérison. Il s'occupera de vous amener au prêtre et de prévenir ta mère. Je dirai à Abel ce qu'il doit faire et comment il doit le faire. Pouvez-vous croire à mes paroles, même si je m'en vais sans vous guérir ? »

« Oui, Seigneur. Cependant, répète-nous que tu pardonnes à notre esprit. Cela, oui. Ensuite, tout viendra quand tu voudras. »

« Je vous pardonne. Renaissez avec un esprit nouveau et ayez la volonté de ne plus pécher. Souvenez-vous qu'en plus de vous abstenir du péché, vous devez accomplir des actes de justice destinés à annuler complètement votre dette aux yeux de Dieu, et que par conséquent votre pénitence doit être continue parce que grande, bien grande, est votre dette ! Les tiennes en particulier concernent tous les commandements du Seigneur. Penses-y et tu verras qu'il n'en faut exclure aucun. Tu as oublié Dieu, tu as fait de tes sens ton idole, tu as fait des jours de fête des délires d'oisiveté, tu as offensé et déshonoré ta mère, tu as contribué au meurtre et à la volonté du meurtre, tu as volé l'existence et as voulu voler un fils à sa mère, et tu as privé quatre enfants de père et de mère, tu as été luxurieux, tu as fait de faux témoignages, tu as désiré impudiquement la femme qui était fidèle à son époux défunt, tu as désiré ce qui appartenait à Abel, au point de vouloir supprimer Abel pour t'emparer de ses biens. »

Aser gémit à chaque affirmation : « C'est vrai, c'est vrai ! »

« Comme tu vois, Dieu aurait pu te réduire en cendres sans recourir aux châtiments des hommes. Il t'a épargné pour que Moi, je puisse en sauver un de plus. Mais l’œil de Dieu te surveille et son Intelligence se souvient. Allez » et il se tourne pour revenir dans le bois près d’Abel et de Jean qui s'étaient mis à l'abri sous les arbres de la pente.

Et les deux, encore défigurés, souriants peut-être - mais qui peut dire quand sourit un lépreux ? - avec la voix particulière des lépreux, stridente, métallique, discontinue, avec de brusques changements de ton, pendant que Lui descend la montagne par le sentier effrayant, entonnent le psaume 114°...

« Ils sont heureux ! » dit Jean.

« Moi aussi » dit Abel.

« Je croyais que tu allais les guérir tout de suite » dit encore Jean.

« Moi aussi, comme tu fais toujours. »

« C'étaient de grands pécheurs. Cette attente est juste pour qui a tant péché. Maintenant écoute, Ananias... »

« Je m'appelle Abel, Seigneur » dit le jeune homme étonné et il regarde Jésus comme pour se demander: "Pourquoi se trompe-t-il ?"

Jésus sourit : « Pour Moi, tu es Ananias, car vraiment tu sembles né de la bonté du Seigneur. Sois-le de plus en plus et écoute. Au retour des Tabernacles, tu iras dans ta ville pour dire à la mère d'Aser de faire ce que veut son fils, et le plus rapidement possible, en donnant pour réparer tout sauf un dixième. Et cela par pitié pour la vieille mère qui avec toi, quittera Bethléem de Galilée et ira à Ptolémaïs rejoindre son fils qui, avec toi, la rejoindra avec son compagnon. Toi, après avoir installé la femme chez une disciple de la ville, tu iras prendre ce qu'il faut pour la purification des lépreux et tu ne les quitteras pas avant que tout soit fait. Que le prêtre ne soit pas de ceux qui connaissent le passé, mais quelqu'un d'autres endroits. »

« Et ensuite ? »

« Ensuite, tu reviens chez toi ou bien tu te réunis aux disciples. Et eux, une fois guéris, prendront le chemin de l'expiation. Moi, je dis l'indispensable et je laisse ensuite l'homme libre d'agir... »

Et ils descendent, descendent, infatigables malgré les difficultés du chemin et la chaleur du soleil... Infatigables, mais silencieux pendant un long moment.

Puis Abel rompt le silence pour dire : « Seigneur, puis-je te demander une grâce ? »

« Laquelle ? »

« De me laisser aller dans ma ville. Je regrette de te quitter. Mais cette mère... »

« Va, mais ne t'attarde pas. Tu auras à peine le temps de rejoindre Jérusalem. »

« Merci, Seigneur ! Je n'irai trouver qu'elle, la pauvre vieille, qui a honte de tout, depuis qu'Aser a péché. Mais elle va encore sourire. Que dois-je lui dire, en ton nom ? »

« Que ses larmes et ses prières ont obtenu grâce et que Dieu l'engage à espérer de plus en plus et la bénit. Mais avant de nous quitter, faisons la pause pendant une heure, pas plus. Ce n'est pas le moment de s'arrêter. Et puis tu iras de ton côté, Jean et Moi du nôtre, et par des raccourcis. Et toi, Jean, tu iras en avant, chez ma Mère. Tu lui porteras ce sac avec les vêtements de lin et tu viendras avec ceux de laine. Tu iras lui dire que je veux la voir et que je l'attends dans le bois de Mathatias, celui de l'épouse. Tu le connais. Ne parle qu'avec elle et reviens vite. »

« Je sais où est le bois. Et Toi ? Seul ? Tu restes seul ? »

« Je reste avec mon Père. Ne crains pas » dit Jésus en levant la main et en la mettant sur la tête du disciple préféré, assis sur l'herbe à coté de Lui. Et lui sourit en disant : « Mais nous devrons y être au soir... »

« Maître, quand je dois te faire plaisir, je ne sens pas la fatigue, tu le sais. Et aller chez la Mère !... C'est comme si les anges me portaient. Et puis, ce n'est pas très loin. »

« Ce n'est jamais loin ce que l'on fait avec joie… Mais tu passeras la nuit à Nazareth. »

« Et Toi ? »

« Et Moi... Je resterai avec mon Père, après avoir été avec ma Mère un peu. Et puis je me mettrai en route à l'aube, pour prendre la route du Thabor sans entrer à Nazareth. Tu sais que je dois être à Jezrael à l'aurore d'après-demain. »

« Tu seras très fatigué, Maître. Tu l'es déjà. »

« Nous aurons le temps de nous reposer pendant l'hiver. Ne crains pas, et n'espère pas pouvoir, en toute paix comme ici, évangéliser toujours. Nous connaîtrons beaucoup d'arrêts... » Jésus baisse la tête, pensif, en grignotant son pain, pour tenir compagnie aux deux qui, jeunes et heureux d'être avec le Maître, mangent de bon appétit, plutôt que par désir de manger. C'est au point qu'il oublie de le faire et s'absorbe dans un de ses silences que les deux respectent en se taisant, en reposant à l'ombre de la montagne, les pieds nus pour chercher la fraîcheur sur l'herbe qui a poussé aux pieds des troncs puissants, et ils somnoleraient même, mais Jésus lève la tête et dit : « Allons. Au carrefour, nous nous quitterons. »

Et après avoir lacé de nouveau leurs sandales, ils se mettent en route. L'ombre du bois et le vent qui vient du nord les aident à supporter la lourdeur de l'heure encore chaude, bien qu'elle ne soit plus torride comme dans les mois de plein été.

178 – LES DIX LEPREUX PRES D’EPHRAIM

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 7)*

Ils sont toujours dans les montagnes, des montagnes escarpées, sur certains petits chemins où ne passent certes pas des chars, mais seulement des voyageurs à pied ou des gens montés sur des ânes vigoureux de la montagne, plus grands et plus robustes que les ânes que l'on rencontre habituellement dans les régions moins accidentées. Une observation qui à plusieurs paraîtra inutile, mais que je fais quand même. En Samarie il y a des usages différents de ceux des autres lieux, en fait de vêtements et pour beaucoup d'autres choses. Et l'un c'est la quantité de chiens, insolite ailleurs, qui me frappe, comme m'a frappée la présence des porcs dans la Décapole. Beaucoup de chiens peut-être parce que la Samarie a beaucoup de bergers et doit avoir beaucoup de loups dans ces montagnes si sauvages. Beaucoup aussi parce que les bergers, en Samarie, je les vois le plus souvent seuls, tout au plus avec un enfant, faisant paître leurs propres troupeaux, alors qu'ailleurs, la plupart du temps, ils sont à plusieurs pour garder des troupeaux nombreux de quelque riche. Le fait est qu'ici chaque berger a son chien ou plusieurs, selon le nombre de brebis de son troupeau. Une autre caractéristique c'est précisément ces ânes presque aussi grands qu'un cheval, robustes, capables d'escalader ces montagnes avec un lourd chargement sur le bât, même de grosses bûches, forts comme ils en descendent de ces magnifiques montagnes couvertes de bois séculaires. Autre particularité: les manières dégagées des habitants qui, sans être des "pécheurs" comme les jugent les juifs et les galiléens, sont ouverts, francs, sans bigoterie, sans toutes ces histoires qu'ont les autres, et hospitaliers. Cette constatation me fait penser que dans la parabole du bon samaritain, il n'y a pas eu seulement l'intention de faire ressortir que le bon et le mauvais existent partout, dans tous les lieux et chez toutes les races, et même chez les hérétiques il y en a qui peuvent avoir le coeur droit, mais vraiment aussi la description réelle des habitudes samaritaines envers ceux qui ont besoin d'être aidés. Ils se sont arrêtés au Pentateuque — je ne les entends parler que de cela — mais ils le pratiquent, du moins envers le prochain, avec plus de droiture que les autres, avec leurs six-cent-treize articles de préceptes, et cætera.

Les apôtres parlent avec le Maître, et bien qu'ils soient incorrigiblement Israélites, ils doivent reconnaître et louer l'esprit qu'ils ont trouvé chez les habitants de Sichem qui, je le comprends par les conversations que j'entends, ont invité Jésus à séjourner au milieu d'eux.

"Tu as entendu, hein?" dit Pierre "comme ils ont dit clairement qu'ils connaissent la haine des juifs ? Ils ont dit : "Pour Toi et sur Toi il y a plus de haine que pour nous samaritains pour tous ceux que nous sommes et que nous avons été. Leur haine pour Toi est sans bornes".

Balise"Et ce vieillard ? Comme il a bien parlé: "C'est juste, au fond, qu'il en soit ainsi, parce que tu n'es pas un homme mais tu es le Christ, le Sauveur du monde et donc tu es le Fils de Dieu, car seul un Dieu peut sauver le monde corrompu. Par conséquent, étant sans limites comme Dieu, sans limites dans ta puissance, dans ta sainteté et dans ton amour, comme sera sans limites ta victoire sur le Mal, ainsi il est naturel que le Mal et la Haine qui n'est qu'une seule chose avec le Mal, soient sans limites contre Toi". Il a vraiment bien parlé ! Et cette raison explique tant de choses !" dit le Zélote.

"Qu'explique-t-elle, selon toi ? Moi... je dis qu'elle explique seulement que ce sont des sots" dit Thomas expéditif.

"Non. La sottise serait encore une excuse, mais ils ne sont pas sots."

"Ils sont ivres alors, ivres de haine" réplique Thomas.

"Pas même. L'ivresse cède après s'être déchaînée. Cette rancoeur ne cède pas".

"Et plus déchaînée que cela ! Et depuis si longtemps... qu'elle aurait dû tomber maintenant."

"Amis, elle n'a pas encore touché le but" dit Jésus avec calme comme si le but de la haine n'était pas son supplice.

"Non ?! Mais s'ils ne nous laissent jamais en paix?!"

"Maître, eux ne sont pas encore convaincus que j'ai dit la vérité. Mais je l'ai dite. Oh ! oui, je l'ai dite ! Et je dis aussi que si cela avait dépendu de vous, vous seriez tous tombés dans le piège comme y est tombé le Baptiste. Mais ils ne réussiront pas, car je veille..." dit l'Iscariote.

Et Jésus le regarde. Et je le regarde, moi aussi, me demandant, et je me le demande depuis quelques jours, si la conduite de l'Iscariote est due à un bon et réel retour sur le chemin du bien et de l'amour pour son Maître, une libération des forces humaines et extrahumaines qui le possédaient, ou si c'est un travail plus raffiné de préparation au coup final, un asservissement plus grand aux ennemis du Christ et à Satan. Mais Judas est un être tellement spécial, qu'il est impossible de le déchiffrer. Seul Dieu peut le com­prendre. Et Dieu: Jésus, laisse tomber un voile de miséricorde et de prudence sur toutes les actions et la personnalité de son apôtre... un voile qui se déchirera, en éclairant parfaitement tant de pourquoi, maintenant mystérieux, quand seront ouverts les livres des Cieux.

Les apôtres sont tellement préoccupés par l'idée que la haine des ennemis n'a pas encore atteint son but, qu'ils ne parlent plus pendant un moment. Puis Thomas s'adresse encore au Zélote pour lui dire: "Et alors, s'ils ne sont ni ivres ni sots, si leur haine explique tant de choses sans expliquer celle-ci, qu'explique-t-elle alors ? Que sont-ils ? Tu ne l'as pas dit..."

"Que sont-ils ? Des possédés. Ils sont ce qu'ils disent de Lui. Cela explique leur acharnement qui ne connaît pas de trêve, qui au contraire croît davantage à mesure que se manifeste sa puissance. Il a bien parlé, ce samaritain. En Lui, Fils du Père et de Marie, Homme et Dieu, existe l'Infinité de Dieu, et infinie est la Haine qui s'oppose à cette Infinité parfaite, même si tout en étant sans limites la Haine n'est pas parfaite, car seul Dieu est parfait dans ses actions. Mais si la Haine pouvait atteindre l'abîme de la perfec­tion, elle descendrait pour l'atteindre, se précipiterait même pour l'atteindre, pour rebondir ensuite, par la violence même de sa chute dans l'abîme infernal, contre le Christ, afin de le blesser avec toutes les armes arrachées à l'abîme infernal. Le firmament, réglé par Dieu, a un seul soleil. Il se lève et rayonne et disparaît, en laissant la place au soleil plus petit qu'est la lune, et celle-ci, après avoir rayonné à son tour, se couche pour céder la place au soleil. Les astres enseignent beaucoup de choses aux hommes, car ils se soumettent aux volontés du Créateur, mais les hommes non. Et c'en est un exemple de vouloir s'opposer au Maître. Qu'arriverait-il si, à une aurore, la lune disait : "Je ne veux pas disparaître, et je reviens par le chemin déjà fait ?" Certainement, elle irait heurter le soleil, avec horreur et au détriment de toute la Création. C'est ce qu'eux veulent faire, croyant pouvoir briser le Soleil..."

"C'est la lutte des Ténèbres contre la Lumière. Nous la voyons chaque jour dans les aubes et les soirées, les deux forces qui se combattent, qui exercent, tour à tour, leur empire sur la Terre. Mais les ténèbres sont toujours vaincues car elles ne sont jamais absolues. Il émane toujours un peu de lumière, même dans la nuit la plus privée d'étoiles. On dirait que l'air la crée de lui-même dans les espaces infinis du firmament et la répande, même si elle est très limitée, pour persuader les hommes que les astres ne sont pas éteints. Et je dis que pareillement, dans ces ténèbres particulières du Mal contre la Lumière qu'est Jésus, toujours, malgré tous les efforts des Ténèbres, la Lumière sera là pour réconforter ceux qui croient en Elle" dit Jean en souriant à sa pensée, tout recueilli en lui-même comme s'il monologuait.

Sa pensée est recueillie par Jacques d'Alphée. "Dans les Livres, le Christ est appelé "Étoile du matin". Lui aussi connaîtra donc une nuit, et — je m'en épouvante — nous aussi la connaîtrons, une nuit, un moment où la Lumière semblera avoir perdu sa force et où les Ténèbres sembleront victorieuses. Mais puisqu'il est appelé "Étoile du matin" d'une manière qui exclut toute limite dans le temps, je dis qu'après la nuit momentanée, Lui sera la Lumière matinale, pure, fraîche, virginale, qui renouvellera le monde, pareille à celle qui succéda au Chaos le premier jour. Oh ! Oui, le monde sera créé de nouveau dans sa Lumière."

"Et la malédiction sera sur les réprouvés qui auront voulu lever la main pour frapper la Lumière, en répétant les erreurs déjà faites, depuis Lucifer jusqu'aux profanateurs du peuple saint. Jéhovah laisse l'homme libre de ses actions, mais par amour pour l'homme lui-même, Il ne permettra pas que l'Enfer prévale."

"Oh ! Heureusement qu'après un si long assoupissement des esprits, qui semblait les fermer et les engourdir comme par l'effet d'une vieillesse précoce, la sagesse refleurisse sur nos lèvres! Nous ne semblions plus être nous ! Maintenant je retrouve le Zélote, et Jean, les deux frères d'autrefois !" dit l'Iscariote, en se félicitant.

"Il ne me semble pas que nous ayons changé au point de ne plus paraître nous-mêmes" dit Pierre.

"Si nous sommes changés ! Tous. Toi le premier, et puis Simon et les autres, moi y compris. S'il y a quelqu'un qui est à peu près ce qu'il a toujours été, c'est Jean."

"Hum ! Je ne sais vraiment pas en quoi..."

"En quoi ? Nous sommes taciturnes, comme las, indifférents, pensifs... Jamais plus on n'entendait de conversations semblables à celles d'autrefois, semblables à celle de maintenant, qui sont si utiles..."

"Pour se disputer" dit le Thaddée en rappelant comme souvent, en effet, elles dégénéraient en prises de becs.

"Non. Pour nous former, car nous ne sommes pas tous comme Nathanaël, ni comme Simon, ni comme vous d'Alphée, par naissance et par sagesse, et celui qui l'est moins apprend toujours de celui qui l'est plus" réplique l'Iscariote.

"Vraiment... moi je dirais qu'il est par-dessus tout nécessaire de se former en justice, et de cela Simon nous en a donné de magnifiques leçons" dit Thomas.

"Moi ? Tu y vois mal. Je suis le plus sot de tous" dit Pierre.

"Non. Tu es celui qui a le plus changé. Pour cela Judas de Kériot a raison. Il n'y a plus beaucoup en toi du Simon que j'ai connu quand je suis venu avec vous et qui, pardonne-moi, resta quelque temps ce qu'il était. Depuis le moment où je t'ai retrouvé, après la séparation pour les Encénies, tu n'as fait que te transformer. Maintenant tu es... oui, je le dis, plus paternel et en même temps plus austère. Tu compatis avec tous tes pauvres frères, alors qu'avant... Et on le voit, moi du moins, je le vois, que cela te coûte, mais tu te domines. Et tu ne nous inspirais jamais le respect comme maintenant que tu parles peu et que tu ne nous fais que peu de reproches..."

"Mais, mon ami ! Tu es bien bon de me voir ainsi... Moi, à part l'amour que j'ai pour le Maître, et qui grandit toujours, je n'ai vraiment changé en rien."

"Non. Thomas a raison, tu as beaucoup changé" confirment plusieurs.

"Mais, c'est vous qui le dites..." dit Pierre en haussant les épaules. Et il ajoute: "II n'y a que le jugement du Maître qui serait sûr. Mais je me garde bien de le Lui demander. Il connaît ma faiblesse, et il sait que même une louange intempestive pourrait nuire à mon esprit. Aussi il ne me louerait pas, et il ferait bien. Je comprends de mieux en mieux son cœur et sa méthode et j'en vois toute la justice."

"C'est que tu as l'âme droite et que tu aimes de plus en plus. Ce qui te fait voir et comprendre, c'est ton amour pour Moi. Ton Maître, le véritable et plus grand Maître, qui te fait comprendre ton Maître, c'est l'Amour" dit Jésus qui jusqu'à ce moment a écouté sans parler.

"Je crois que ... c'est aussi la souffrance que j'ai là-dedans..."

"Souffrance ? Pourquoi ?" demandent quelques-uns.

"Oh! pour tant de choses qui, au fond, ne sont qu'une seule chose : tout ce que souffre le Maître... et la pensée de ce qu'il souffrira. On ne peut plus être distraits comme les premiers temps, distraits comme des enfants qui ne savent pas, maintenant que l'on connaît de quoi sont capables les hommes et comme on doit souffrir pour les sauver. Oh! Nous croyions tout facile les premiers temps ! Nous croyions qu'il suffirait de nous présenter pour que les autres viennent de notre bord ! Nous croyions que de conquérir Israël et le monde, ce serait comme... de jeter le filet sur un fond poissonneux. Pauvres de nous ! Je pense que si Lui ne réussit pas à faire bonne pêche, nous, nous ne ferons rien. Mais cela n'est rien encore ! Je pense qu'eux sont méchants et le font souffrir. Et je crois que c'est là le motif de notre changement en général..."

"C'est vrai. Pour mon compte, c'est vrai" confirme le Zélote.

"Pour moi aussi, pour moi aussi" disent les autres.

"Moi, il y a si longtemps que j'étais inquiet pour cela et j'ai cherché à... avoir des aides valables. Mais ils m'ont trahi... et vous, vous ne m'avez pas compris... Et moi, je ne vous ai pas compris. Je croyais que vous étiez comme vous êtes par lassitude de l'esprit, par découragement, par déception..."

"Moi, je n'ai jamais espéré des joies humaines et par conséquent je ne suis pas déçu" dit le Zélote.

"Mon frère et moi, nous le voudrions victorieux, mais pour sa joie. Nous l'avons suivi par amour de parents avant de le faire comme disciples. Nous l'avons toujours suivi depuis l'enfance, Lui le plus jeune de nous, ses frères, mais toujours tellement plus grand de nous..." dit Jacques, avec son admiration sans bornes pour son Jésus.

"Si nous avons une souffrance, c'est que nous tous de sa parenté, nous ne l'aimons pas en esprit et avec notre seul esprit. Mais nous ne sommes pas les seuls en Israël à l'aimer mal" dit le Thaddée.

Judas l'Iscariote le regarde, et peut-être il parlerait, mais il en est empêché par un cri qui arrive à eux d'un monticule dominant le petit village qu'ils sont en train de côtoyer, en cherchant la route pour y entrer.

"Jésus ! Rabbi Jésus ! Fils de David et notre Seigneur, aie pitié de nous."

"Des lépreux ! Allons, Maître, autrement le village va accourir et nous retenir dans ses maisons" disent les apôtres.

Mais les lépreux ont l'avantage d'être en avance sur eux, montés sur le chemin, mais à cinquante mètres au moins du village. Ils descendent en boitant et courent vers Jésus en répétant leur cri.

"Entrons dans le village, Maître, eux ne peuvent pas y entrer" disent certains apôtres, mais d'autres répliquent; "Déjà des femmes viennent regarder. Si nous entrons, nous éviterons les lépreux, mais pas d'être reconnus et retenus."

Et pendant qu'ils se demandent ce qu'il faut faire, les lépreux s'approchent de plus en plus de Jésus, qui sans souci des mais et des si des apôtres, poursuit son chemin. Les apôtres se résignent à le suivre alors que des femmes, avec des enfants à leurs jupons, et quelques vieillards restés dans le village viennent voir, en se tenant à distance prudente des lépreux, qui cependant s'arrêtent à quelques mètres de Jésus et supplient encore : "Jésus, aie pitié de nous !"

Jésus les regarde un instant, puis sans s'approcher de ce groupe de douleur, il demande: "Êtes-vous de ce village ?"

"Non, Maître, de différents endroits. Mais cette montagne où nous restons donne de l'autre côté sur la route de Jéricho et cet endroit est bon pour nous..."

"Allez alors au village le plus proche de votre montagne, et montrez-vous aux prêtres."

Et Jésus reprend sa marche en se déplaçant sur le bord du chemin pour ne pas effleurer les lépreux qui le regardent avancer, sans avoir autre chose qu'un regard d'espoir dans leurs pauvres yeux malades. Et Jésus, arrivé à leur hauteur, lève la main pour les bénir.

Les gens du village, déçus, retournent dans leurs maisons... Les lépreux grimpent de nouveau sur la montagne pour aller vers leur grotte ou vers le chemin de Jéricho.

"Tu as bien fait de ne pas les guérir. Ceux du village ne nous auraient plus laissé aller..."

"Oui, et il faudrait arriver à Éphraïm avant la nuit".

Jésus marche en silence. Désormais le village est caché à la vue par les détours de la route très sinueuse car elle suit les caprices de la montagne au pied de laquelle elle est taillée...

Mais une voix les rejoint : "Louange au Dieu Très-Haut et à son vrai Messie. En Lui se trouve toute puissance, sagesse et pitié ! Louange au Dieu Très-Haut, qui en Lui nous a accordé la paix. Louez-le, vous tous, hommes de Judée et de Samarie, de la Galilée et d'au-delà du Jourdain, jusqu'aux neiges du très haut Hermon, jusqu'aux pierres brûlées de l'Idumée, jusqu'aux sables baignés par les eaux de la Mer Grande, que résonne la louange au Très-Haut et à son Christ. Voici accomplie la prophétie de Balaam. L'Étoile de Jacob resplendit sur le ciel rétabli de la patrie réunie par le vrai Berger. Voilà accomplies aussi les promesses faites aux patriarches ! Voici, voici la parole d'Élie qui nous aima. Écoutez-la, ô peuples de Palestine, et comprenez-la. On ne doit plus boiter des deux côtés, mais on doit choisir pour la lumière de l'esprit, et si l'esprit est droit, il fera un bon choix. Lui est le Seigneur, suivez-le ! Ah ! Jusqu'à présent nous avons été punis parce que nous ne nous sommes pas efforcés de comprendre ! L'homme de Dieu a maudit le faux autel en prophétisant : "Voici que va naître de la maison de David un Fils appelé Josias qui immolera sur l'autel et consumera les os d'Adam. Et alors l'autel se déchirera jusqu'aux viscères de la Terre et les cendres de l'immolation se répandront au nord et au midi, à l'orient et là où le soleil se couche". Ne faites pas comme le sot d'Ochosias, qui envoyait consulter le dieu d'Acaron alors que le Très-Haut était en Israël. Ne soyez pas inférieurs à l'ânesse de Balaam qui pour son respect à l'esprit de lumière aurait mérité la vie, alors que serait tombé frappé le prophète qui ne voyait pas. Voici la Lumière qui passe parmi nous. Ouvrez lus yeux, ô aveugles de l'esprit, et voyez" et l'un des lépreux les suit de plus en plus près même sur la grand-route désormais rejointe, en indiquant Jésus aux pèlerins.

Les apôtres, fâchés, se retournent deux ou trois fois en intimant au lépreux, parfaitement guéri, l'ordre de se taire. Et ils vont jusqu'à le menacer la dernière fois.

Mais lui, cessant d'élever ainsi la voix pour parler à tout le monde, répond : "Et que voulez-vous ? Que je ne glorifie pas les grandes choses que Dieu m'a faites ? Voulez-vous que je ne le bénisse pas ?"

"Bénis-le dans ton coeur et tais-toi" lui répondent-ils, fâchés.

"Non, je ne puis me taire. Dieu met les paroles sur mes lèvres " et il reprend à haute voix : "Gens des deux endroits de frontière, gens qui passez par hasard, arrêtez-vous pour adorer Celui qui régnera au nom du Seigneur. Je me moquais de tant de paroles, mais maintenant je les répète car je les vois accomplies. Voici que toutes les nations s'ébranlent et viennent joyeuses vers le Seigneur par les chemins des mers et des déserts, par les collines et les monts. Et nous aussi, peuple qui avons cheminé dans les ténèbres, nous allons marcher vers la grande Lumière qui a surgi, vers la Vie, en sortant de la région de la mort. Loups, léopards et lions que nous étions, nous allons renaître dans l'Esprit du Seigneur et nous nous aimerons en Lui, à l'ombre du Rejeton de Jessé devenu un cèdre sous lequel campent les nations rassemblées par Lui aux quatre coins de la Terre. Voici venir le jour où la jalousie d'Éphraïm prendra fin parce qu'il n'y a plus Israël et Juda, mais un seul Royaume : celui du Christ du Seigneur. Voilà, je chante les louanges du Seigneur qui m'a sauvé et consolé. Voilà, je dis : louez-le et venez boire le salut à la source du Sauveur. Hosanna ! Hosanna aux grandes choses que Lui fait ! Hosanna au Très-Haut qui a placé au milieu des hommes son Esprit en le revêtant de chair, pour qu'il devienne le Rédempteur!"

Il est inépuisable. Les gens viennent plus nombreux, se groupent, encombrent la route. Ceux qui étaient en arrière accourent, ceux qui étaient en avant rebroussent chemin. Les gens d'un petit village, près duquel ils sont maintenant, s'unissent aux passants.

"Mais fais-le taire, Seigneur. C'est un samaritain : les gens le disent. Il ne doit pas parler de Toi si tu ne permets même pas que nous te précédions en t'annonçant !" disent les apôtres indisposés.

"Mes amis, je répète les paroles de Moïse à Josué, fils de Num, qui se lamentait de ce que Eldad et Madad prophétisaient dans les campements : "Es-tu jaloux pour moi, à ma place ? Oh ! Si le peuple tout entier prophétisait ainsi et si le Seigneur pouvait donner à tous son esprit !" Mais cependant je vais m'arrêter et je vais le renvoyer pour vous faire plaisir."

Et il s'arrête en se retournant et en appelant à Lui le lépreux guéri, qui accourt et se prosterne devant Jésus en baisant la poussière.

"Lève-toi. Et les autres où sont-ils ? N'étiez-vous pas dix ? Les neufs autres n'ont pas éprouvé le besoin de remercier le Seigneur. Et quoi ? Sur dix lépreux dont un seul était samaritain, il ne s'est trouvé que cet étranger pour éprouver le besoin de revenir pour rendre gloire à Dieu, avant de se rendre lui-même à la vie et à sa famille ? Et on l'appelle "samaritain". Ils ne sont plus ivres alors les samaritains, puisqu'ils voient sans avoir la berlue et accourent sans chanceler sur le chemin du Salut ? La Parole parle donc un langage étranger, s'il est compris par les étrangers et pas par ceux de son peuple ?"

Il tourne ses yeux magnifiques sur une foule de tous les lieux de la Palestine qui se trouve là. Et ces yeux dans leur éclat sont insoutenables... Plusieurs baissent la tête et poussent leurs montures ou s'éloignent...

Jésus abaisse les yeux sur le samaritain agenouillé à ses pieds, et son regard devient très doux. Il lève la main, qui pendait le long de son côté, en un geste de bénédiction et dit : "Lève-toi et va-t-en. Ta foi a sauvé en toi quelque chose de plus que ta chair. Avance dans la Lumière de Dieu. Va."

L'homme baise de nouveau la poussière et, avant de se lever, demande : "Un nom, Seigneur. Un nom nouveau, puisque tout est nouveau en moi, et pour toujours."

"Dans quelle terre nous trouvons-nous ?"

"Dans celle d'Éphraïm."

"Et désormais tu t'appelleras Ephrem, parce que c'est deux fois que la Vie t'a donné la vie. Va."

L'homme se lève et s'en va.

Les gens de l'endroit et quelques pèlerins voudraient retenir Jésus, mais Lui les subjugue par son regard qui n'est pas sévère, mais au contraire est très doux quand il les regarde, mais qui doit dégager une puissance car personne ne fait un geste pour le retenir.

Et Jésus quitte la route sans entrer dans le petit village, traverse un champ, puis un ruisselet et un sentier, et il monte sur le coteau oriental couvert de bois, et s'y enfonce avec les siens en disant : "Pour ne pas nous tromper, nous allons suivre la route, mais en restant dans le bois. Après cette courbe, la route s'appuie à cette montagne. Nous y trouverons quelque grotte pour dormir, pour franchir à l'aube Éphraïm..."

184 – A NOBE. MIRACLE SUR LE VENT

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 7)*

C'est un village groupé, assez bien tenu. Les habitants sont dans les maisons, car il y a beaucoup de vent. Mais quand les disciples viennent avertir que Jésus est là, voilà que toutes les femmes, les enfants et les vieux que l'âge a retenus au village, se groupent autour de Jésus qui s'est arrêté sur la petite place principale. Le village, étant sur une hauteur, a de l'air et de la lumière même dans une journée couverte et de là l'œil découvre Jérusalem au sud, et Rama au nord (je dis Rama car ce nom est écrit sur une borne avec l'indication des milles).

Les gens sont très remués. Être devenus ceux qui donnent l'hospitalité au Seigneur, est pour eux une chose si nouvelle et si émouvante !... Un vieillard, un vrai patriarche, le dit au nom de tous, et les femmes acquiescent de la tête.

Habitués à être écrasés par l'orgueil des prêtres et des pharisiens, ils sont craintifs... Mais Jésus les met tout de suite à l'aise en prenant dans ses bras une fillette qui fait ses premiers pas, en caressant le vieillard, et en disant: "Vous ne m'aviez pas encore vu ?"

"De loin... Passer sur la route... Quelques hommes au Temple. Mais pour nous si proches de la ville, c'est encore plus difficile d'avoir ce que les autres ont en venant de loin" dit le vieillard.

"C'est toujours ainsi, père. Ce qui semble faciliter les choses, les rend difficiles, parce que tous s'appuient sur la pensée que c'est facile. Mais maintenant nous allons nous connaître. Rentre chez toi, père. L'automne fait souffler ses vents, et ils ne sont pas favorables aux patriarches."

"Oh ! Je suis resté seul. Le jour est sans valeur pour moi..."

"Sa fille s'est mariée loin d'ici, et sa femme est morte aux Encénies" explique une femme.

"Jean, tu ne dois pas parler ainsi, aujourd'hui que tu as le Rabbi avec toi. Tu l'as tant désiré !" lui dit une petite vieille.

"C'est vrai. Mais... tu es le Messie, n'est-ce pas ?"

"Oui, père."

"Et alors que puis-je désirer de plus, maintenant que je l'ai vu et que j'ai vu accomplie la promesse faite à Abraham ? Un vieillard, c'était lui alors le vieillard, chanta un jour au Temple, j'y étais car ce jour-là ma Lia se purifiait de son unique enfantement, et j'étais près d'elle, et avant nous, avait accompli le rite Une qui était un peu plus qu'enfant... un vieillard chanta en baisant le Bébé de cette toute jeune Femme: "Maintenant laisse, ô Seigneur, ton serviteur s'en aller en paix puisque mes yeux ont vu le Sauveur". Ce Nouveau-né c'était Toi, alors. Oh ! Pour moi, quel bonheur ! Alors j'ai prié le Seigneur en disant: "Fais que moi aussi, je puisse mourir après l'avoir connu". Maintenant je te connais. Tu es ici. La main de mon Seigneur est posée sur ma tête. Sa voix m'a parlé. L'Éternel m'a exaucé. Et que dirais-je sinon les paroles du vieux Siméon, instruit et juste ? Je les dis : "Laisse, ô Seigneur, ton serviteur s'en aller en paix, puisque mes yeux ont connu ton Christ !"

"Tu ne veux pas attendre de voir son Règne ?" dit une femme.

"Non, Marie. Les fêtes ne sont pas pour les vieux. Et moi, je ne crois pas ce que disent la plupart des gens. Je me rappelle les paroles de Siméon... Il a annoncé une épée dans le cœur de cette jeune Femme, car le monde n'aimera pas tout entier le Sauveur... Il a dit que la ruine ou la résurrection viendra pour beaucoup par Lui... et il y a Isaïe... et il y a David... Non. Je préfère mourir et attendre sa grâce de là-bas... Et de là-bas son Règne..."

"Père, tu vois plus clair que les jeunes. Mon Royaume c'est celui des Cieux. Mais pour toi, ma venue n'est pas ruine car tu sais croire en Moi. Allons chez toi. Je reste avec toi" et conduit par le vieillard, il va à une maisonnette blanche dans une petite rue au milieu des jardins, qui se sont dépouillés de leurs feuilles arrachées par le vent, et il y entre avec Pierre, les deux fils d'Alphée, et Jean. Les autres se dispersent dans les autres maisons...

...pour revenir après un moment s'entasser dans la maisonnette, le jardin, la terrasse sur le toit, jusqu'à monter sur le muret en pierres sèches qui sépare de la route un côté du jardin, sur un noyer puissant et sur un pommier robuste, sans se soucier du vent qui ne fait que grandir et soulève la poussière.

Ils veulent entendre Jésus. Et Jésus hésite un moment, puis il commence à parler en se tenant sur le seuil de la cuisine, de façon que la voix se répande à l'intérieur et à l'extérieur de la maison.

"Un roi puissant, dont le royaume était très vaste, voulut aller un jour visiter ses sujets. Il habitait dans un palais élevé d'où, par ses serviteurs et ses messagers, il envoyait ses ordres et faisait parvenir ses bienfaits à ses sujets, qui ainsi connaissaient son existence, l'amour qu'il avait pour eux, ses projets, mais ne le connaissaient pas personnellement, ne connaissaient pas sa voix et son langage. En un mot, ils savaient qu'il existait et qu'il était leur seigneur, mais rien de plus. Et comme il arrive souvent, de ce fait, beaucoup de ses lois et de ses instructions étaient déformées, ou par mauvaise volonté ou par incapacité de les comprendre, si bien que les intérêts des sujets et les désirs du roi, qui les voulait heureux, en subissaient un dommage. Il était obligé de les punir parfois et il en souffrait plus qu'eux, et les punitions n'amenaient pas d'amélioration. Il dit alors: "J'irai, je leur parlerai directement. Je me ferai connaître. Ils m'aimeront, me suivront mieux et deviendront heureux". Et il quitta sa demeure élevé pour venir parmi son peuple.

Ce fut un grand étonnement qu'occasionna sa venue. Le peuple s'émut, s'agita, les uns avec joie, d'autres avec terreur, certains avec colère, d'autres avec défiance, d'autres avec haine. Le roi, patient, sans jamais se lasser, se mit à approcher aussi bien ceux qui l'aimaient, que ceux qui le craignaient, que ceux qui le haïssaient. Il se mit à expliquer sa loi, à écouter ses sujets, à leur donner ses bienfaits, à les supporter. Et plusieurs finirent par l'aimer, par ne plus le fuir parce qu'il était trop grand; quelques-uns, peu nombreux, cessèrent même de se défier et de haïr. C'étaient les meilleurs. Mais beaucoup restèrent ce qu'ils étaient, ne possédant pas en eux la bonne volonté. Mais le roi, qui était très sage, supporta aussi cela, en se réfugiant dans l'amour des meilleurs pour être récompensé de ses fatigues.

Pourtant qu'arriva-t-il ? Il arriva que même parmi les meilleurs il ne fut pas compris par tous. Il venait de si loin ! Son langage était si nouveau ! Ses volontés étaient si différentes de celles de ses sujets ! Et il ne fut pas compris par tous... Et même certains le firent souffrir, et avec la souffrance lui firent subir des dommages, ou du moins risquèrent de les lui faire subir, pour l'avoir mal compris. Et quand ils comprirent qu'ils lui avaient procuré peine et dommage, ils fuirent désolés sa présence et ils ne vinrent plus vers lui, craignant sa parole.

Mais le roi avait lu dans leurs cœurs et chaque jour il les appelait par son amour, priait l'Éternel de lui accorder de les retrouver pour leur dire : "Pourquoi me craignez-vous ? C'est vrai, votre incompréhension m'a fait souffrir, mais je l'ai vue sans malice, le fruit seulement de votre incapacité de comprendre mon langage si différent du vôtre. Ce qui m'afflige, c'est votre crainte. Cela me dit que non seulement vous ne m'avez pas compris comme roi, mais pas même comme ami. Pourquoi ne venez-vous pas ? Mais revenez donc. Ce que la joie de m'aimer ne vous avait pas fait comprendre, vous a été rendu clair par la souffrance de m'avoir fait souffrir. Oh ! Venez, venez, mes amis. N'augmentez pas votre ignorance en restant loin de moi, vos brumes en vous cachant, vos amertumes en vous interdisant mon amour. Vous voyez ? Nous souffrons autant vous que moi d'être séparés. Moi, plus encore que vous. Venez donc, et donnez-moi la joie".

C'est ce que voulait dire le roi. Ce furent ses paroles. Et de même Dieu parle aussi à ceux qui pèchent et c'est ainsi que parle le Sauveur à ceux qui peuvent s'être trompés.

Et c'est ainsi que le Roi d'Israël parle à ses sujets, le vrai Roi d'Israël, celui qui veut amener ses sujets du petit royaume de la Terre au grand Royaume des Cieux. Ne peuvent y entrer ceux qui ne suivent pas le Roi, ceux qui n'apprennent pas à comprendre ses paroles et sa pensée. Mais, comment comprendre si à la première erreur on fuit le Maître ?

Que personne ne se laisse abattre s'il a péché et s'est repenti, s'il s'est trompé et reconnaît son erreur. Qu'il vienne à la Source qui efface les erreurs et qui donne lumière et sagesse, qu'il se désaltère à elle qui brûle de se donner et qui est venue du Ciel pour se donner aux hommes."

Jésus se tait. Seul le vent fait entendre sa voix de plus en plus forte. En haut de la colline où se trouve Nobé, le vent s'acharne tellement que les arbres font entendre des craquements effrayants.

Les gens sont obligés de rentrer dans leurs maisons. Mais quand ils se sont éloignés et que Jésus revient à la maison en fermant la porte, Mathias, suivi de Manaën et de Timon, sort de derrière le muret et entre dans le petit jardin pour frapper à la porte close.

Jésus Lui-même vient ouvrir. "Maître, les voilà !..." dit Mathias en montrant les deux qui sont restés honteux au bord du jardin et qui n'osent pas lever le visage pour regarder Jésus.

"Manaën ! Timon ! Mes amis !" dit Jésus en sortant dans le jardin et en refermant la porte, pour indiquer à ceux de l'intérieur de ne pas sortir par curiosité. Et il va vers les deux, les bras ouverts, déjà ouverts pour les embrasser.

Les deux lèvent leur visage, touchés par l'amour qui tremble dans la voix du Maître, ils voient le visage et les yeux tout pleins d'amour, et leur peur tombe, ils courent en avant et disent avec un cri rendu rauque par leurs larmes : "Maître !" et ils tombent à ses pieds pour embrasser ses chevilles, en baisant ses pieds nus qu'ils baignent de leurs larmes.

"Mes amis ! Pas là ! Ici sur le cœur. Je vous ai tant attendu ! Et j'ai tant compris ! Allons !..." et il cherche à les relever.

"Pardon ! Oh ! Pardon !... Ne nous le refuse pas, Maître. Nous avons tant souffert !"

"Je le sais. Mais si vous étiez venus plus tôt, plus tôt je vous aurais dit : "Je vous aime"."

"Tu nous aimes ? Maître ?! Comme avant ?!" dit, le premier, Timon en levant un visage interrogateur.

"Plus qu'avant, car maintenant vous êtes guéris de toute humanité dans votre amour pour Moi."

"C'est vrai ! Oh ! Mon Maître !" et Manaën bondit debout et ne résiste plus. Il se jette sur la poitrine de Jésus, et Timon l'imite...

"Vous voyez comme on est bien ici ? N'y est-on pas mieux que dans un pauvre palais royal ? Où m'avoir davantage, et plus puissant, doux, riche de trésors sans fin, qu'en me possédant comme Sauveur, Rédempteur, Roi spirituel, Ami affectueux ?"

"C'est vrai ! C'est vrai ! Oh ! Ils nous avaient séduits ! Et il nous semblait qu'ils t'honoraient et que leurs idées étaient justes !"

"N'y pensez plus. C'est passé, cela appartient au passé. Laissez le temps, qui s'écoule rapidement comme le tourbillon qui nous frappe, l'emmener au loin, le disperser pour toujours... Mais entrons dans la maison. Il n'est pas possible de rester ici..."

C'est en fait une vraie trombe ce qui arrive du nord sur le village. Des branches qui tombent, des tuiles qui volent, quelque muret peu résistant de terrasse qui tombe avec fracas. Le noyer et le pommier se tordent comme s'ils voulaient s'arracher du sol.

Ils entrent dans la maison, et les quatre apôtres regardent étonnés le visage, encore mouillé de larmes des deux disciples, contrastant avec le sourire de leur visage. Mais ils ne disent rien.

"Quelque malheur se prépare" dit le vieux Jean.

"Oui. Ceux qui sont dans les cabanes, je ne sais pas comment ils vont faire..." dit Pierre.

Le vent est si fort que les petites flammes d'une lampe à trois becs, allumée pour éclairer la pièce fermée, vacillent bien que les portes soient barrées.

Au fracas du vent qui croît toujours plus et frappe la maison avec de la terre et des débris, au point qu'il semble tomber une grêle fine, se mêlent des cris de femmes de plus en plus proches. Ce sont des épouses épouvantées, des mères angoissées: "Nos maris ! Nos fils ! Ils sont en route. Nous avons peur. Un mur de la maison abandonnée s'est écroulé... Seigneur ! Jésus ! Pitié !"

Jésus se lève debout, ouvre non sans mal la porte que le vent pousse de toute sa force. Des femmes courbées pour résister au vent — c'est une vraie trombe d'air sous un ciel menaçant — gémissent en tendant les bras.

"Entrez. Ne craignez pas !" dit Jésus. Et il regarde le ciel et les arbres sur le point d'être déracinés.

"Rentre, Jésus ! Tu vois comme s'abattent les branches et tombent les tuiles ? Il n'est pas prudent de rester dehors" crie Jude d'Alphée.

"Pauvres oliviers ! C'est de la grêle. Là où elle tombe, la récolte est finie" dit Pierre sentencieusement.

Jésus ne rentre pas. Il sort même tout à fait dans le tourbillon qui tord son vêtement et soulève ses cheveux. Il ouvre les bras, prie, et puis commande : "Suffit ! Je le veux !" et il rentre dans la maison.

Le vent a un dernier mugissement et puis il tombe tout d'un coup. Il est impressionnant le silence qui se fait après pareil fracas. Il l'est tellement que des maisons se montrent des visages étonnés. Il reste les signes de la trombe d'air: feuilles, branches arrachées, lambeaux de rideaux. Mais tout est tranquille. Le firmament répond à la terre, qui n'est plus bouleversée, par un éclaircissement des nuages qui de noirs deviennent clairs, se dispersent sans faire de dégâts, mais en laissant tomber une pluie fine qui achève de purifier l'air souillé par tant de poussière.

"Mais qu'y a-t-il eu ?"

"C'est fini ?"

"Cela semblait la fin, et maintenant il fait beau !"

Des voix s'interrogent d'une maison à l'autre.

Les femmes qui étaient accourues près de Jésus courent dehors : "Le Seigneur ! Le Seigneur est avec nous ! Il a fait un miracle ! Il a arrêté le vent ! Il a rompu les nuages ! Hosanna ! Hosanna ! Louange au Fils de David ! Paix ! Bénédiction ! Le Christ est avec nous ! Il est avec nous le Béni ! Le Saint ! Le Saint ! Le Saint ! Le Messie est avec nous ! Alléluia !"

Le village déverse dehors tous ses vrais habitants et ceux qui s'y trouvent occasionnellement, c'est-à-dire les apôtres et les disciples qui accourent tous à la maisonnette où est Jésus. Tous veulent l'embrasser, le toucher, l'exalter.

"Louez le Seigneur Très-Haut. C'est Lui le Maître des vents et de l'eau. S'il a écouté son Fils, cela a été pour récompenser la foi et l'amour que vous avez eus pour Lui."

Et il voudrait les congédier. Mais qui peut calmer un village en fête, agité par un miracle évident ? Surtout si c'est un village rempli de femmes ? Les efforts de Jésus sont vains. Il sourit avec patience alors que le vieillard qui le loge baise sa main gauche qu'il arrose de ses larmes.

Voici les premiers hommes, essoufflés, apeurés, qui reviennent de Jérusalem. Ils craignent je ne sais quel malheur. Ils voient le peuple en fête. "Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il eu ? Mais vous n'avez pas eu la tempête ? De la montagne, on voyait la ville disparaître sous des nuages de poussière. Nous croyions qu'elle était écroulée. Et ici, tout est sauf !"

"Le Seigneur ! Le Seigneur ! Il est venu à temps pour nous sauver de la ruine. Seule est tombée la maison maudite et quelques tuiles et quelques branches. Et vous ? Qu'est-il arrivé à Jérusalem ?"

Les questions et les réponses se croisent, mais les hommes se fraient un passage pour aller vénérer le Sauveur. Ce n'est qu'après qu'ils expliquent que la ville était effrayée à cause de la tempête qui menaçait et que tous s'enfuyaient des cabanes dans les maisons et que les propriétaires des oliviers pleuraient déjà sur leur récolte... quand d'un seul coup le vent s'était calmé et que le ciel s'était éclairci en laissant tomber un peu de pluie... et toute la ville était étonnée. Et, parce que la fantaisie travaille vite dans certains cas, les hommes racontent que pendant que les gens s'enfuyaient, plusieurs qui avaient été dans le Temple les jours précédents, voyant que le Moriah était le plus envahi par les rafales au point que les comptoirs des changeurs avaient été renversés et que la maison du Pontife avait subi des dégâts, disaient que c'était un châtiment de Dieu, pour les insultes faites à son Messie. Et patati et patata... Plus il arrivait d'hommes, et plus leurs récits se coloraient. Par moments ils devenaient plus apocalyptiques que ne l'étaient les récits du Vendredi Saint...

197 – « LES TENEBRES NE VEULENT PAS DE LA LUMIERE »

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 7)*

Une belle matinée d'automne. A part les feuilles jaunes rouges qui couvrent le sol et rappellent la saison, l'herbe est si verte avec quelques fleurs qui sortent des buissons qui ont repris vie avec les pluies d'octobre, si serein l'air qui circule à travers les branches déjà en partie dépouillées, que cela fait penser à un début de printemps, d'autant plus que les arbres à feuilles persistantes, qui se mêlent aux arbres à feuilles caduques, mettent une note de gaieté avec leurs nouvelles feuilles de couleur émeraude qui ont poussé au bout des branches, près des branches dépouillées des autres arbres, et elles semblent ainsi sortir leurs premières feuilles. Les brebis sortent des enclos et se dirigent en bêlant vers les pâturages avec les agneaux des portées d'automne. L'eau d'une fontaine, qui se trouve au début du village, brille comme du diamant liquide sous le baiser du soleil et, en retombant dans un sombre bassin, elle produit un scintillement multicolore contre une maisonnette dont le temps a noirci les murs.

Jésus est assis sur un muret qui d'un côté borde le chemin, et il attend. Les siens l'entourent et aussi les habitants du village, alors que les bergers que leurs troupeaux obligent à ne pas trop s'écarter, au lieu de monter plus haut, se répandent sur les deux côtés de la route vers la plaine.

De la route qui de la vallée monte au Nébo, pour le moment, il ne vient personne.

"Il viendra ?" demandent les apôtres.

"Il viendra et nous allons l'attendre. Je ne veux pas décevoir une espérance qui se forme et détruire une foi future" répond Jésus.

"N'êtes-vous pas bien parmi nous ? Nous avons donné ce que nous avions de meilleur" dit un vieillard qui se chauffe au soleil.

"Mieux qu'ailleurs, père. Et Dieu récompensera votre bonté" lui répond Jésus.

"Alors, parle-nous encore. Ici, il vient parfois des pharisiens zélés et des scribes orgueilleux. Mais ils n'ont rien à nous dire. C'est juste. Élevés au-dessus de... tout, ils sont les séparés et les sages. Nous... Mais alors nous, nous devons rien savoir, parce que le sort nous a fait naître ici ?"

"Dans la Maison de mon Père, il n'y a pas de séparations ni de différences pour ceux qui arrivent à croire en Lui et à pratiquer sa Loi qui est le code de sa volonté, pourvu que l'homme vive en juste pour avoir une récompense éternelle dans son Royaume.

Écoutez. Un père avait plusieurs fils. Certains avaient toujours vécu en contact étroit avec lui, d'autres, pour diverses raisons, avaient été relativement plus éloignés de leur père. Mais pourtant, connaissant les désirs paternels, malgré leur éloignement, ils pou­vaient agir comme s'il avait été présent. D'autres encore étaient encore plus éloignés, et depuis le premier jour de leur naissance, élevés au milieu de serviteurs qui parlaient d'autres langues et avaient d'autres usages, ils s'efforçaient de servir le père suivant le peu que, par instinct plutôt que par science, ils savaient devoir être agréable à leur père. Un jour le père, qui n'ignorait pas comment, malgré ses ordres, ses serviteurs s'étaient abstenus de faire connaître les pensées du père à ceux qui étaient loin, parce que dans leur orgueil ils les considéraient comme inférieurs, non aimés seulement parce qu'ils ne cohabitaient pas avec le père, voulut rassembler toute sa descendance. Et il l'appela à lui. Eh bien, croyez-vous qu'il ait jugé selon le droit humain en donnant la possession de ses biens à ceux seulement qui étaient toujours restés dans sa maison, ou trop peu éloignés pour être empêchés de connaître ses ordres et ses désirs ? Lui, au contraire, suivit une toute autre manière de juger. Observant les actions de ceux qui avaient été justes par amour du père qu'ils connaissaient seulement de nom et qu'ils avaient honoré par toutes leurs actions, il les appela près de lui pour leur dire : "Vous avez double mérite d'être justes puisque vous l'avez été par votre seule volonté et sans être aidés. Venez m'entourer. Vous en avez bien le droit ! Les premiers m'ont toujours possédé et toutes leurs actions étaient réglées par mes conseils et récompensées par mon sourire. Vous, vous avez dû agir seulement par foi et par amour. Venez, car dans ma maison votre place est prête, et prête depuis longtemps, et à mes yeux ce qui constitue la différence ce n'est pas d'avoir toujours été de la maison ou d'en avoir été loin mais ce qui fait la différence ce sont les actions que, près ou loin de moi, mes fils ont accomplies".

C'est la parabole et voici son explication : les scribes ou les pharisiens, qui vivent autour du Temple, peuvent au Jour éternel n'être pas dans la Maison de Dieu et beaucoup qui sont assez loin pour ne connaître que succinctement les choses de Dieu, pourront être alors dans son Sein. Car ce qui donne le Royaume, c'est la volonté de l'homme tendue vers l'obéissance à Dieu et non un amas de pratiques et de science.

Faites donc ce que je vous ai expliqué hier. Faites-le sans la crainte excessive qui paralyse, faites-le sans compter d'éviter ainsi le châtiment. Faites-le donc seulement par amour pour Dieu qui vous a créés pour vous aimer et être aimé de vous. Et vous aurez une place dans la Maison paternelle."

"Oh ! Parle-nous encore !"

"Que dois-je vous dire ?"

"Tu disais hier qu'il y a des sacrifices plus agréables à Dieu que celui des agneaux et des béliers, et aussi qu'il y a des lèpres plus honteuses que celles de la chair. Je n'ai pas bien compris ta pensée" dit un berger et il termine : "Avant qu'un agneau ait un an et qu'il soit le plus beau du troupeau, sans tache et sans défauts, sais-tu combien de sacrifices il faut faire et combien de fois il faut vaincre la tentation d'en faire le mouton du troupeau ou de le vendre comme tel ? Or si pendant un an on résiste à toute tentation et si on le soigne et si on s'attache à lui, perle du troupeau, sais-tu comme est grand le sacrifice de l'immoler sans profit et avec douleur ? Peut-il y avoir un sacrifice plus grand à offrir au Seigneur ?"

"Homme, je te dis en vérité que le sacrifice ne réside pas dans la bête immolée, mais dans l'effort que tu as fait pour la garder pour l'immolation. En vérité je vous dis qu'il va venir le jour où, comme le dit la parole inspirée, Dieu dira : "Je n'ai pas besoin du sacrifice des agneaux et des béliers" et Il exigera un sacrifice unique et parfait, et à dater de cette heure, tout sacrifice sera spirituel. Mais on a dit déjà depuis des siècles quel sacrifice préfère le Seigneur. David s'écrie en pleurant: "Si tu avais désiré un sacrifice je te l'aurais offert, mais les holocaustes ne te plaisent pas. Le sacrifice à Dieu, c'est l'esprit contrit (et Moi j'ajoute: obéissant et affectueux, car on peut accomplir aussi un sacrifice de louange, de joie et d'amour et non seulement d'expiation). Le sacrifice à Dieu, c'est l'esprit brisé; le cœur contrit et humilié, Toi, ô Dieu, tu ne le méprises pas". Non, II ne méprise pas non plus le cœur qui a péché et s'est humilié, votre Père. Et alors comment accueillera-t-il le sacrifice du cœur pur, juste, qui l'aime? Voilà le sacrifice le plus agréable: le sacrifice quotidien de la volonté humaine à la volonté divine, qui se montre dans la Loi, les inspirations et dans les événements journaliers. Et aussi, ce n'est pas la lèpre de la chair la plus honteuse et qui exclut de la vue des hommes et des lieux de prière, mais c'est la lèpre du péché. Il est vrai qu'elle passe bien souvent ignorée des hommes. Mais vivez-vous pour les hommes ou pour le Seigneur? Est-ce que tout se termine ici, ou bien continue dans l'autre vie? Vous le savez. Et alors soyez saints pour n'être pas lépreux aux yeux de Dieu qui voit le cœur des hommes, et gardez-vous purs dans votre esprit pour pouvoir vivre éternelle­ment."

"Et si quelqu'un a fortement péché?"

"Qu'il n'imite pas Caïn, qu'il n'imite pas Adam et Eve, mais qu'il coure aux pieds de Dieu et qu'avec un vrai repentir il Lui demande pitié. Un malade, un blessé, va au médecin pour guérir. Qu'un pécheur aille à Dieu pour avoir son pardon. Moi..."

"Toi ici, Maître ?" crie quelqu'un qui monte par le chemin, tout enveloppé dans son manteau au milieu de plusieurs autres.

Jésus se retourne pour le regarder.

"Tu ne me reconnais pas? Je suis le rabbi [Sadoc](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/SadocScribe.htm). De temps à autre nous nous rencontrons."

"Le monde est toujours petit quand Dieu veut que deux personnes se rencontrent. Nous nous rencontrerons encore, rabbi. En attendant, que la paix soit avec toi."

L'autre ne rend pas le salut de paix, mais il demande: "Que fais-tu ici ?"

"Ce que tu vas faire, j'ai fait. Cette montagne n'est-elle pas sacrée pour toi?"

"Tu l'as dit, et j'y viens avec mes disciples. Mais moi, je suis un scribe !"

"Et Moi, je suis un fils de la Loi. Je vénère donc Moïse comme tu le vénères."

"C'est un mensonge. Tu annules sa parole avec la tienne et tu prétends que l'on obéisse à Toi, non plus à nous."

"A vous, non. L'obéissance à votre égard n'est pas nécessaire..."

"Elle n'est pas nécessaire ? Horreur!"

"Non, pas plus que ne sont nécessaires dans ton vêtement, pour te garder de l'air automnal, les zizits flottants et nombreux qui ornent ton vêtement. C'est ton vêtement qui te protège. Ainsi en est-il des nombreuses paroles que l'on enseigne Moi j'accepte celles qui sont nécessaires et saintes, celles de Moïse, et je ne m'occupe pas des autres."

"Samaritain ! Tu ne crois pas aux prophètes !"

"Les prophètes, vous non plus vous ne les observez pas. Si vous les observiez, vous ne me diriez pas samaritain."

"Mais laisse-le, Sadoc. Veux-tu parler avec un démon?" dit un autre pèlerin qui arrive avec d'autres personnes et, en tournant son dur regard sur le groupe qui entoure Jésus, il voit Judas de Kériot et le salue en se moquant.

Peut-être arriverait-il quelque incident car les gens du village veulent défendre Jésus. Mais voilà qu'en criant, se fraie un chemin [l'homme de Pétra](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/HommePetra.htm) suivi d'un serviteur. Lui et le serviteur ont un enfant dans les bras. "Laissez-moi passer. Seigneur, je me suis trop fait attendre ?"

"Non, homme, viens vers Moi."

Les gens s'écartent pour le laisser passer. Il vient à Jésus et il s'agenouille pour déposer par terre une fillette dont la tête est bandée de lin. Le serviteur l'imite en mettant par terre un garçon aux yeux éteints.

"Mes enfants, Maître Seigneur !" dit-il, et dans cette courte phrase, tremble toute la souffrance et l'espérance d'un père.

"Tu as eu beaucoup de foi, homme. Et si je t'avais déçu ? Si tu ne m'avais pas trouvé ? Si je te disais que je ne puis les guérir ?"

"Je ne te croirais pas. Je ne croirais même pas à l'évidence de ne pas te voir. Je dirais que tu t'es caché pour éprouver ma foi et je te chercherais jusqu'à ce que je te trouve".

"Et la caravane ? Et ton gain ?"

"Ces choses ? Et que sont-elles par rapport à Toi qui peux guérir mes enfants et me donner une foi pleine d'assurance en Toi ?"

"Découvre le visage de la fillette" ordonne Jésus.

"Je le garde couvert car elle souffre beaucoup de la lumière."

"Ce ne sera qu'un moment de souffrance" dit Jésus.

Mais la petite se met à pleurer désespérément et ne veut pas qu'on enlève la bande.

"C'est qu'elle croit que tu vas la tourmenter avec le feu, comme les médecins" explique le père qui se débat pour enlever de dessus la bande les menottes de la fillette.

"Oh ! Ne crains pas, fillette. Comment t'appelles-tu ?".

La petite pleure et ne répond pas. Le père répond pour elle : "Tamar, du lieu où elle est née. Et le garçon, Fara."

"Ne pleure pas, Tamar. Je ne te fais pas mal. Tu sens mes mains: je n'ai rien dans les doigts. Viens sur mes genoux. En attendant je vais guérir ton frère et lui te dira ce qu'il a éprouvé. Viens ici, petit."

Le serviteur Lui pousse près de ses genoux le pauvre petit aveugle, aux yeux éteints par le trachome. Jésus le caresse sur la tête et lui demande : "Sais-tu qui je suis ?"

"Jésus le Nazaréen, le Rabbi d'Israël, le Fils de Dieu."

"Veux-tu croire en Moi ?"

"Oui."

Jésus lui met la main sur les yeux en lui couvrant plus de la moitié du visage. Il dit : "Je le veux! Et que la lumière des pupilles ouvre le chemin à la lumière de la Foi." Il enlève sa main.

L'enfant pousse un cri en portant les mains à ses yeux, et puis il dit : "Père ! Je vois !" Mais il ne court pas vers son père. Dans sa spontanéité enfantine, il s'attache au cou de Jésus et Lui dépose un baiser sur les joues et il reste ainsi, attaché à son cou, avec sa petite tête qui se réfugie sur l'épaule de Jésus pour réhabituer ses pupilles au soleil. La foule crie au miracle pendant que le père voudrait bien enlever l'enfant du cou de Jésus.

"Laisse-le. Il ne m'ennuie pas. Seulement, Fara, dis à ta sœur ce que je t'ai fait."

"Une caresse, Tamar. Comme la main de maman. Oh ! Sois guérie toi aussi, et nous jouerons encore !"

La fillette, avec encore un peu d'hésitation, se fait mettre sur les genoux de Jésus qui voudrait la guérir sans même toucher la bande. Mais les scribes et leurs compagnons se mettent à crier : "C'est un truc : la fillette y voit. Un coup monté pour abuser de votre bonne foi, ô habitants d'ici."

"Ma fille est malade. Moi..."

"Laisse-les. Toi, maintenant, Tamar, sois gentille et laisse-moi t'enlever les bandes."

La fillette, convaincue, laisse faire. Quel spectacle, quand tombe la dernière bande ! Deux plaies rouges, croûteuses, enflées, occu­pent la place des yeux et il en coule des larmes et du pus. Les gens font entendre un murmure d'horreur et de pitié alors que la fillette porte ses menottes à son visage pour se mettre à l'abri de la lumière qui doit la faire souffrir horriblement; sur les tempes rougissent de récentes brûlures.

Jésus écarte les petites mains et il effleure légèrement cette ruine en y appuyant la main et en disant : "Père, qui as créé la lumière pour la joie des vivants, et qui as donné des pupilles même aux moucherons, rends la lumière à cette créature qui est tienne pour qu'elle te voie et croie en Toi, et que de la lumière de la Terre elle entre par la Foi dans la lumière de ton Royaume." Il enlève sa main...

"Oh !" crient tous les gens.

Il n'y a plus de plaies, mais la petite garde les yeux fermés.

"Ouvre-les, Tamar. Ne crains pas. La lumière ne te fera pas mal".

La fillette obéit, un peu craintive et, en ouvrant ses paupières, elle découvre deux petits yeux noirs bien vifs.

"Mon père ! Je te vois !" et elle aussi s'abandonne sur l'épaule de Jésus pour s'habituer lentement à la lumière.

La foule est en émoi alors que l'homme de Pétra se jette aux pieds de Jésus en sanglotant de joie.

"Ta foi a eu sa récompense. Dorénavant, que ta reconnaissance porte ta foi dans l'Homme à une plus haute sphère: à la foi dans le vrai Dieu. Lève-toi et partons."

Jésus met à terre la fillette qui sourit de bonheur, et se sépare du garçon en se levant. Il les caresse encore et voudrait fendre le cercle des gens qui l'entourent pour voir les yeux guéris.

"Tu devrais demander la guérison toi aussi pour tes yeux voilés" dit un disciple à un vieil homme que l'on conduit par la main, tant il a la vue brouillée.

"Moi ?! Moi ?! Je ne veux pas avoir la lumière d'un démon. Au contraire, je crie vers toi, ô Dieu éternel ! Écoute-moi. A moi ! A moi, les ténèbres absolues ! Mais que je ne voie pas le visage du démon, de ce démon, de ce sacrilège, de cet usurpateur, de ce blasphémateur, de ce déicide ! Que tombent les ombres sur mes yeux pour toujours. Les ténèbres, les ténèbres pour ne pas le voir, jamais, jamais, jamais !" On dirait un démon lui ! Dans son paroxysme, il se frappe les orbites comme s'il voulait faire éclater ses yeux.

"Ne crains pas. Tu ne me verras pas. Les Ténèbres ne veulent pas de la Lumière et la Lumière ne s'impose pas à celui qui la repousse. Je m'en vais, Ô vieil homme. Tu ne me verras plus sur la Terre. Mais tu me verras tout de même ailleurs."

Et Jésus, avec un abattement qui accentue la démarche particulière des gens de haute taille, légèrement penchée en avant, se met en route par la descente. Il est si abattu qu'il semble déjà le Condamné qui descend le Moriah chargé de la Croix... Et les cris des ennemis, excités par le vieil homme furieux, ressemblent beaucoup aux cris de la foule de Jérusalem le Vendredi Saint.

L'homme de Pétra, mortifié, avec sa fillette qui pleure effrayée dans ses bras, murmure; "Pour moi Seigneur ! A cause de moi ! Toi, tant d'amour pour moi ! Et moi pour Toi ! J'ai mis dans la tente sur le chameau des choses pour Toi. Mais que sont-elles à côté des insultes que je t'ai procurées ? J'ai honte d'être venu à Toi..."

"Non, homme. C'est mon pain amer de chaque jour, et tu es le miel qui l'adoucit. De pain, il y en a toujours plus que de miel, mais il suffit d'une goutte de miel pour rendre doux beaucoup de pain."

"Tu es bon... Mais dis-moi au moins ce que je dois faire pour soigner ces blessures."

"Garde la foi en Moi. Pour le moment, comme tu le peux et autant que tu le peux. D'ici peu... Oui, mes disciples viendront jusqu'à Pétra et au-delà. Alors suis leur doctrine car c'est Moi qui parlerai en eux. Et pour le moment, parle à ceux de Pétra de ce que j'ai fait pour toi. Ainsi, quand ceux qui m'entourent, et d'autres, viendront en mon Nom, que mon Nom ne leur soit pas inconnu."

En bas de la descente, sur la voie romaine, sont arrêtés trois chameaux. L'un avec seulement la selle, les autres avec un baldaquin. Un serviteur les surveille.

L'homme va à une tente et y prend des paquets : "Voilà" dit-il, en les offrant à Jésus. "Ils te seront utiles. Ne me remercie pas. C'est moi qui dois te bénir pour ce que tu m'as donné. Si tu peux le faire pour des incirconcis, bénis-moi, avec mes enfants, ô Seigneur!" et il s'agenouille avec les enfants. Les serviteurs l'imitent.

Jésus étend les mains et prie à voix basse, les yeux fixés au Ciel.

"Va ! Sois juste et tu trouveras Dieu sur ton chemin et tu le suivras sans plus le perdre. Adieu, Tamar ! Adieu, Fara !" Il les caresse avant qu'ils montent avec les serviteurs, un par chameau.

Les bêtes se lèvent au crrr, crrr des chameliers et ils se tournent pour aller au trot par le chemin qui va vers le sud. Deux petites mains brunes se penchent à travers les rideaux et on entend deux voix enfantines : "Adieu, Seigneur Jésus ! Adieu, père !"

L'homme va monter à son tour. Il se penche jusqu'à terre et il baise le vêtement de Jésus, puis il monte en selle et part vers le nord.

"Et maintenant, allons" dit Jésus en se dirigeant à son tour vers le nord.

"Comment ? Tu ne vas plus où tu voulais ?" demandent les apôtres.

"Non. Nous ne pouvons plus aller !... Les voix du monde avaient raison !... Et cela parce que le monde est astucieux et connaît les œuvres du démon... Nous allons à Jéricho..."

Comme Jésus est triste !... Tous le suivent, chargés des paquets donnés par l'homme, accablés et muets...

199 – LA FEMME DU SADDUCEEN NECROMANCIEN

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 7)*

C'est encore Jésus qui va inlassablement par les routes de Palestine. Le fleuve est encore à sa droite et il avance dans le même sens que la belle eau bleue et qui scintille là où elle reçoit le baiser du soleil, bleu-vert près des rives où l'ombre des arbres se reflète avec son vert foncé.

Jésus est au milieu de ses disciples. J'entends Barthélemy qui Lui demande : "Alors, nous allons vraiment vers Jéricho ? Tu ne crains pas quelqu'embûche ?"

"Je ne crains pas. Je suis arrivé à Jérusalem pour la Pâque par un autre chemin et eux, déçus, ne savent plus où me prendre sans trop attirer l'attention des foules. Crois-moi, Barthélemy, que pour Moi, il y a moins de danger dans une ville populeuse que dans ses sentiers écartés. Le peuple est bon et sincère, mais il est impétueux aussi, et il se soulèverait si on me prenait quand je suis avec lui pour évangéliser et guérir. Les serpents travaillent dans la solitude et l'ombre. Et puis... J'ai encore aujourd'hui et aujourd'hui et aujourd'hui pour travailler... Puis... viendra l'heure du Démon et vous me perdrez. Pour me retrouver ensuite. Croyez-y. Et sachez le croire quand les événements sembleront plus que jamais me démentir."

Les apôtres soupirent, affligés, et le regardent avec amour et douleur, et Jean pousse un gémissement : "Non !" et Pierre, de ses bras courts et robustes, l'entoure comme pour le défendre et il dit : "O mon Seigneur et Maître !" Il ne dit rien de plus, mais il y a tant dans ces mots.

"C'est ainsi, amis. C'est pour cela que je suis venu. Soyez forts. Voyez comme j'avance avec assurance vers mon but, comme quelqu'un qui va vers le soleil et sourit au soleil qui le baise au front. Mon Sacrifice sera un soleil pour le monde. La lumière de la Grâce descendra dans les cœurs, la paix avec Dieu les rendra féconds, les mérites de mon martyre rendront les hommes capables de gagner le Ciel. Et qu'est-ce que je veux sinon cela ? Mettre vos mains dans les mains de l'Éternel, mon Père et le vôtre, et dire : "Voilà, je te ramène ces fils. Regarde, ô Père, ils sont purs. Ils peuvent revenir vers Toi". Vous voir serrés sur son sein et dire : "Aimez-vous enfin, puisque l'Un et les autres, vous étiez anxieux de cela, et que vous souffriez de n'avoir pas pu vous aimer profondément". Voilà ma joie et chaque jour qui me rapproche de l'accomplissement de ce retour, de ce pardon, de cette union, augmente mon anxiété de consommer l'holocauste pour vous donner Dieu et son Royaume."

Jésus est solennel et presque extatique en disant cela. Il marche, tout droit dans son vêtement bleu et dans son manteau plus foncé, la tête découverte à cette heure encore fraîche du matin, et il paraît sourire à je ne sais quelle vision que ses yeux voient sur l'azur d'un ciel serein. Le soleil qui baise sa joue gauche enflamme encore davantage son regard rayonnant et met des étincelles d'or dans sa chevelure soulevée par un vent léger et sa démarche vive. Il fait ressortir le rouge des lèvres qui s'ouvrent pour sourire et il semble éclairer le visage tout entier par une joie qui en réalité vient de l'intérieur adorable de son Cœur enflammé de charité pour nous.

"Maître, puis-je te dire un mot ?" demande Thomas.

"Lequel ?"

"Avant-hier, tu as dit que le Rédempteur, Toi, aurait un traître. Comment un homme pourra-t-il te trahir Toi, Fils de Dieu ?"

"Un homme, en effet, ne pourrait trahir le Fils de Dieu, Dieu comme le Père. Mais le traître ne sera pas un homme. Ce sera un démon dans un corps d'homme, le plus possédé, le plus obsédé des hommes. Marie de Magdala avait sept démons, et le possédé des jours derniers était dominé par Belzébuth. Mais en lui sera Belzébuth et toute sa cour démoniaque... Oh ! Comme il est vrai que l'Enfer sera dans ce cœur pour lui donner l'audace de vendre, comme on vend un agneau au boucher, le Fils de Dieu à ses ennemis !"

"Maître, à présent, cet homme est-il déjà possédé par Satan ?"

"Non, Judas. Mais il penche vers Satan, et pencher vers Satan, cela veut dire se mettre dans les conditions de tomber en lui" (Jésus parle à l'Iscariote).

"Et pourquoi ne vient-il pas à Toi pour guérir de son penchant ? Sait-il qu'il l'a ou bien l'ignore-t-il ?"

"S'il l'ignorait, il ne serait pas coupable comme il l'est, car il sait qu'il tend au mal, et qu'il ne persiste pas dans la résolution d'en sortir. S'il persistait, il viendrait à Moi... mais il ne vient pas... Le poison pénètre et mon voisinage ne le purifie pas, car au lieu de le désirer, il le fuit... Votre erreur, Ô hommes. Vous me fuyez quand vous avez davantage besoin de Moi" (c'est à André que Jésus a répondu).

"Mais est-il venu vers Toi quelquefois ? Le connais-tu, et nous, le connaissons-nous ?"

"Matthieu, je connais les hommes même avant qu'eux me connai­sent. Et tu le sais, et eux le savent. C'est Moi qui vous ai appelés parce que je vous connaissais."

"Mais le connaissons-nous ?" insiste Matthieu.

"Et pouvez-vous ne pas connaître ceux qui viennent vers votre Maître ? Vous êtes mes amis et vous partagez avec Moi la nourriture, le repos et les fatigues. C'est jusqu'à ma maison que je vous ai ouverte, la maison de ma sainte Mère. Je vous amène à elle pour que cet air qui s'y dégage vous rende capable de comprendre le Ciel avec ses voix et ses commandements. Je vous amène à elle comme un médecin amène ses malades, à peine sortis des séquelles d'une maladie, à des sources salutaires qui les fortifient en vainquant les restes de maladie qui peuvent redevenir nocifs. Vous n'ignorez donc aucun de ceux qui viennent vers Moi."

"En quelle ville l'as-tu rencontré ?"

"Pierre, Pierre !"

"C'est vrai, Maître, je suis pire qu'une femme cancanière. Pardonne-moi. Mais c'est l'amour, tu sais..."

"Je le sais, et ainsi je te dis que ton défaut ne me rebute pas, mais il faut t'en débarrasser."

"Oui, mon Seigneur."

Le sentier se resserre, pris entre une rangée d'arbres et une rigole, et le groupe se disperse. Jésus parle justement avec l'Iscariote auquel il donne des ordres pour les dépenses et les aumônes. Les autres sont derrière deux par deux. Pierre est en arrière, tout seul. Il réfléchit. Il marche, la tête inclinée, tellement pris par ses pensées, qu'il ne s'aperçoit même pas qu'il reste à grande distance des autres.

"Hé ! Toi, l'homme !" l'interpelle un cavalier qui vient à passer. "Es-tu avec le Nazaréen ?"

"Oui, pourquoi ?"

"Vous allez à Jéricho ?"

"Tu tiens à le savoir ? Moi, je n'en sais rien. Je suis le Maître et je ne demande rien. Où qu'il aille, c'est bien. Le chemin est celui de Jéricho, mais nous pourrions aussi revenir dans la Décapole. Qui sait ! Si tu veux en savoir davantage, le Maître est là-bas." L'homme éperonne son cheval et Pierre lui fait par derrière une curieuse grimace et il bougonne : "Je n'ai pas confiance, mon beau seigneur. Vous êtes tout une bande de chiens ! Moi je ne veux pas être le traître. Je me le jure à moi-même : "Cette bouche sera scellée". Voilà" et il fait un signe sur ses lèvres comme pour les cadenasser.

Le cavalier a rejoint Jésus. Il l'interpelle. Cela donne à Pierre la possibilité de rejoindre les autres. Quand l'homme repart, il salue de la main l'Iscariote. Personne ne le remarque, sauf Pierre qui arrive le dernier, et il paraît ne pas applaudir à ce salut. Il prend Judas par une manche et il lui demande : "Qui est-ce ? Tu le connais ? Comment donc ?"

"De vue. C'est un riche de Jérusalem."

"Tu as des amitiés en haut lieu, toi ! Bien... pourvu que ce soit bien. Dis-moi un peu : c'est cette figurede renard qui te dit tant de choses ?..."

"Quelles choses ?"

"Mais, celles que tu dis savoir sur le Maître !"

"Moi ?"

"Oui, toi. Tu ne te souviens pas de cette soirée d'eau et de boue ? Au temps de la crue ?"

"Ah ! Non ! Non ! Mais tu penses encore à des paroles dites dans un moment de mauvaise humeur ?"

"Je pense à tout ce qui peut faire du mal à Jésus : choses, personnes, amis, ennemis... Et je suis toujours prêt à tenir les promesses que je fais à celui qui veut faire du mal à Jésus. Adieu."

Judas le regarde s'en aller avec une attitude curieuse. Il y a de la stupeur, de la souffrance, du dépit, et je dirais même plus : de la haine.

Pierre rejoint Jésus et l'appelle.

"Oh ! Pierre ! Viens !" et il lui met le bras sur l'épaule.

"Qui était-ce, ce juif hirsute ?"

"Hirsute, Pierre ? Il était tout pomponné et parfumé !"

"C'est sa conscience qui est hirsute. Défie-toi, Jésus."

"Je t'ai dit que ce n'est pas le temps pour Moi. Et quand ce sera le temps, aucune défiance ne me sauvera... si je voulais me sauver. Les pierres elles-mêmes crieraient et m'enchaîneraient si je voulais me sauver."

"C'est possible... Mais défie-toi... Maître ?"

"Pierre, qu'as-tu ?"

"Maître... j'ai une chose à te dire et un poids sur le cœur."

"Une chose ? Un poids ?"

"Oui. Le poids est un péché; la chose est un conseil."

"Commence par le péché."

"Maître... je... je hais... j'ai du dégoût, voilà, si je ne hais pas puisque tu ne veux pas que l'on haïsse, pour l'un de nous. Il me semble être près d'une tanière d'où sort une puanteur de serpents en chaleur... et je ne voudrais pas qu'ils en sortent pour te nuire. Cet homme est une tanière de serpents et lui-même est en chaleur avec le démon."

"D'où le déduis-tu ?"

"Bah !... Je ne sais pas. Je suis rustre et ignorant, mais je ne suis pas stupide. Je suis habitué à lire dans les vents et les nuages... et il m'arrive aussi de déchiffrer les cœurs. Jésus... j'ai peur."

"Ne juge pas Pierre. Pas de soupçons. Le soupçon crée des chimères. On voit des choses qui n'existent pas."

"Que le Dieu éternel veuille qu'il n'y ait rien, mais moi je n'en suis pas sûr."

"Qui est-ce, Pierre ?"

"Judas de Kériot. Il se vante d'avoir des amitiés en haut lieu, et même, tout à l'heure, cet individu louche l'a salué comme on salue quelqu'un de connaissance. Auparavant il ne les avait pas."

"Judas est celui qui reçoit et distribue. Il a l'occasion de fréquenter les riches. Il sait y faire."

"Oui ! Il sait y faire... Maître, dis-moi la vérité. Tu n'as pas de soupçons ?"

"Pierre, tu m'es si cher à cause de ton cœur. Mais je te veux parfait. N'est pas parfait celui qui n'obéit pas. Je t'ai dit : ne juge et ne soupçonne pas."

"Mais en attendant, tu ne me dis pas..."

"Nous allons bientôt être près de Jéricho et nous nous y arrêterons pour attendre une femme qui ne peut nous recevoir dans sa maison..."

"Pourquoi ? Est-ce une pécheresse ?"

"Non, c'est une malheureuse. Ce cavalier qui t'a tant tracassé est venu me dire de l'attendre. Et je l'attendrai, bien que je sache ne pouvoir rien faire pour elle. Et sais-tu qui l'a mise, et aussi le cavalier, sur mes traces ? Judas. Tu vois qu'il a une raison honnête de connaître ce juif."

Pierre baisse la tête et se tait confus, peut-être pas convaincu, et encore curieux. Mais il se tait.

Jésus s'arrête en dehors des murs de la ville et, fatigué, il s'assoit à l'ombre d'un bosquet qui abrite du soleil une fontaine près de laquelle il y a des quadrupèdes à l'abreuvoir. Les disciples s'assoient eux aussi en attendant. Ce doit être un quartier très secondaire de la ville, car à part les chevaux et les ânes qui appartiennent certainement à des marchands en voyage, il y a peu de monde.

Une femme s'avance toute enveloppée dans un manteau foncé et le visage presque couvert; le voile épais et foncé descend à la moitié du visage. Il y a avec elle le cavalier de tout à l'heure, maintenant à pied et trois autres hommes somptueusement vêtus.

"Nous te saluons, Maître."

"Paix à vous."

"C'est la femme. Écoute-la et exauce son désir."

"Si je puis."

"Tu peux tout."

"Tu le crois, toi, sadducéen ?" Le sadducéen c'est celui qui était à cheval.

"Je crois à ce que je vois."

"Et tu as vu que je puis ?"

"J'ai vu."

"Et pourquoi le puis-je, tu le sais ?" Silence. "Puis-je savoir, Moi, comment tu juges que je le puis ?" Silence.

Jésus ne s'occupe plus de lui ni des autres. Il parle à la femme : "Que veux-tu ?"

"Maître... Maître..."

"Parle donc, sans crainte."

La femme jette un coup d'œil oblique à ceux qui l'accompagnent et qu'ils interprètent à leur manière.

"La femme a son mari malade et te demande sa guérison. C'est une personne influente de la cour d'Hérode. Tu as intérêt à l'exaucer."

"Non parce qu'elle est influente, mais parce qu'elle est malheureuse je l'exaucerai, si je peux. Je l'ai déjà dit. Qu'a ton mari ? Pourquoi n'est-il pas venu ? Et pourquoi ne veux-tu pas que j'aille le trouver ?"

Autre silence, et autre regard oblique.

"Veux-tu me parler sans témoins ? Viens." Ils s'écartent de quelques pas. "Parle."

"Maître... je crois en Toi. Je crois tellement que je suis certaine que tu sais tout de lui, de moi, de notre vie malheureuse... Mais lui ne croit pas... Mais lui te hait... Mais lui..."

"Mais lui ne peut guérir car il n'a pas la foi. Non seulement il n'a pas la foi en Moi, mais pas même dans le vrai Dieu."

"Ah ! Tu sais ?" La femme pleure désespérément. "C'est un enfer, ma maison ! Un enfer ! Tu délivres les possédés. Tu sais donc ce qu'est le démon. Mais ce démon subtil, intelligent, faux et instruit, le connais-tu ? Sais-tu à quelles perversions il amène ? Sais-tu à quels péchés ? Sais-tu quelles ruines il cause autour de lui ? Ma maison ? Est-ce une maison ? Non. C'est le seuil de l'Enfer. Mon mari ? Est-ce mon mari ? Maintenant il est malade et ne s'occupe pas de moi. Mais quand il était encore fort et désireux d'amour, était-ce un homme celui qui m'embrassait, qui me tenait, qui me possédait ? Non ! J'étais dans les spires d'un démon, je sentais la respiration et la glu d'un démon. Je l'ai tant aimé, je l'aime. Je suis sa femme et il m'a pris ma virginité quand j'étais seulement un peu plus qu'une enfant : j'avais à peine quatorze ans. Mais quand je me rappelais cette première heure, et qu'avec elle je repensais aux sensations intactes du premier embrassement qui m'a rendue femme, moi, avec d'abord ce qu'il y a de meilleur en moi, puis avec la chair et le sang, je reculais d'horreur quand je me ressouvenais que lui est souillé par la nécromancie. Il me semblait que ce n'était pas mon homme, mais les morts qu'il évoquait, qui étaient sur moi pour se rassasier de moi... Et même maintenant, maintenant, même rien qu'à le regarder mourant et encore plongé dans cette magie, j'en éprouve du dégoût. Ce n'est pas lui que je vois... C'est Satan. Oh ! Quelle douleur est la mienne ! Même dans la mort, je ne serai pas avec lui car la Loi l'interdit. Sauve-le, Maître. Je te demande de le guérir pour lui donner le temps de se guérir." La femme pleure avec angoisse.

"Pauvre femme ! Moi, je ne puis le guérir."

"Pourquoi, Seigneur ?"

"Parce que lui ne le veut pas."

"Si, il a peur de la mort. Si, il le veut."

"Il ne le veut pas. Ce n'est pas un fou, ce n'est pas un possédé qui ne connaît pas son état et qui ne demande pas d'être délivré parce qu'il ne peut penser librement. Ce n'est pas quelqu'un dont la volonté est inhibée. C'est quelqu'un qui veut être tel. Il sait que ce qu'il fait est défendu. Il sait qu'il est maudit par le Dieu d'Israël, mais il persiste. Même si je le guérissais, en commençant par son âme, il reviendrait à sa jouissance satanique. Sa volonté est corrompue. C'est un rebelle. Je ne puis."

La femme pleure plus fort. Ceux qui l'ont accompagnée s'en approchent. "Tu ne la contentes pas, Maître ?"

"Je ne puis."

"Je vous l'avais dit, moi. Et la raison ?"

"C'est toi, sadducéen, qui le demandes ? Je te renvoie au livre des Rois. Lis ce que disait Samuel à Saül et ce que disait Élie à Ochozias. L'esprit du prophète reproche au roi de l'avoir dérangé en l'évoquant du royaume des morts. Il n'est pas permis de le faire. Lis le Lévitique, si tu ne te souviens plus de la parole de Dieu, Créateur et Seigneur de tout ce qui existe, Gardien de la vie et de ceux qui sont morts. Morts et vivants sont dans les mains de Dieu et il ne vous est pas permis de les arracher à elles. Ni par vaine curiosité, ni par une violence sacrilège, ni par une incrédulité maudite. Que voulez-vous savoir ? S'il existe un avenir éternel ? Et vous dites que vous croyez en Dieu. S'il y a un Dieu, il aura Lui aussi une cour. Et que sera-t-elle si elle n'est pas éternelle comme Lui, faite d'esprits éternels ? Si vous dites que vous croyez en Dieu, pourquoi ne croyez-vous pas à sa parole ? Sa parole ne dit-elle pas : "Vous ne pratiquerez pas la divination, vous n'observerez pas les songes" ? Ne dit-il pas : "Si quelqu'un s'adresse aux mages et aux devins, et fornique avec eux, Je retournerai contre lui ma face et l'exterminerai du milieu de son peuple". Ne dit-il pas : "Ne vous faites pas des dieux à votre convenance" ? Et qu'êtes-vous? Des samaritains et des perdus, ou des fils d'Israël ? Et qu'êtes-vous : sots ou capables de raisonner ? Et si vous raisonnez pour nier l'immortalité de l'âme, pourquoi évoquez-vous les morts ? Si elles ne sont pas immortelles ces parties incorporelles qui animent l'homme, que reste-t-il d'un homme après la mort ? De la pourriture et des ossements, des ossements calcinés qui sortent de la vermine. Et si vous ne croyez pas à Dieu, au point que vous recourez à des idoles et des signes pour obtenir la guérison, de l'argent, des réponses, comme fait celui dont vous demandez la santé, car vous vous faites des dieux à votre convenance et vous croyez qu'ils peuvent vous dire des paroles plus vraies, plus saintes, plus divines que celles que Dieu vous dit ? Maintenant je vous dis la même réponse d'Élie à Ochozias : "Pourquoi as-tu envoyé des messagers pour consulter Belzébuth, dieu d'Accaron, comme s'il n'y avait pas en Israël un Dieu que l'on puisse consulter ? A cause de cela, tu ne descendras pas du lit sur lequel tu es monté et certainement tu mourras dans ton péché"."

"C'est toujours Toi qui nous insultes et nous attaques. Je te le fais remarquer. Nous venons vers Toi pour..."

"Pour m'attirer dans un piège. Mais je vous lis le cœur. Bas les masques, hérodiens vendus à l'ennemi d'Israël ! Bas les masques, pharisiens faux et cruels ! Bas les masques, sadducéens, vrais samaritains ! Bas les masques, scribes dont les paroles sont contraires aux faits ! Bas les masques, vous tous, vous violateurs de la Loi de Dieu, ennemis de la Vérité, concubins du Mal ! A bas, profanateurs de la Maison de Dieu ! A bas, vous qui entraînez les consciences faibles ! A bas, chacals qui flairez la victime dans le vent qui l'a effleurée et qui suivez cette piste et qui guettez en attendant l'heure favorable pour tuer, et qui vous pourléchez les lèvres sur lesquelles vous goûtez à l'avance le goût du sang et qui rêvez à cette heure !... O brocanteurs et fornicateurs qui vendez pour beaucoup moins qu'une poignée de lentilles votre droit d'aînesse parmi les peuples et n'avez plus les bénédictions. Ce seront d'autres peuples qui se revêtiront de la toison de l'Agneau de Dieu et, comme de vrais Christ, ils apparaîtront aux yeux du Très-Haut. Et quand II sentira la fragrance de son Christ qui émane d'eux, Il dira : "Voici la fragrance de mon Fils ! Semblable à l'odeur d'un champ fleuri béni par Dieu. Sur vous la rosée du Ciel : la Grâce. En vous la fécondité de la Terre : les fruits de mon Sang. En vous l'abondance de froment et de vin : mon Corps et mon Sang que je donnerai aux hommes pour qu'ils aient la vie et le souvenir de Moi. Que les peuples vous servent, que les gens s'inclinent devant vous, car là où sera le signe de mon Agneau, là sera le Ciel. Et la Terre est soumise au Ciel. Soyez les maîtres de vos frères, car ceux qui suivent mon Christ seront les rois de l'esprit car ils auront la Lumière, et vers cette Lumière, les autres tourneront leurs regards en espérant en son aide. Que s'inclinent devant eux les enfants de votre Mère : la Terre. Oui, tous les enfants de la Terre s'inclineront un jour devant mon Signe. Que maudit soit celui qui vous maudit et béni celui qui vous bénit, car les malédictions et les bénédictions qui vous sont données viennent vers Moi, votre Père et votre Dieu". C'est cela qu'il dira. Cela, ô fornicateurs qui, pouvant avoir la vraie foi comme épouse aimée de vos âmes, forniquez avec Satan et ses fausses doctrines. C'est cela qu'il vous dira, ô assassins. Assassins des consciences et assassins des corps. Ici sont vos victimes. Mais s'il y a deux cœurs assassinés, vous n'aurez un Corps que pour le temps de Jonas. Et puis Lui, réuni à son immortelle Essence, vous jugera." Jésus est terrible dans ce réquisitoire. Terrible ! Je crois qu'il sera ainsi le Dernier Jour.

"Et où sont ces assassinés ? Tu délires ! Tu es un concubin de Belzébuth. Tu forniques avec lui, et c'est en son nom que tu opères des miracles, et tu n'as pas de pouvoir dans notre cas car c'est nous qui avons l'amitié de Dieu."

"Satan ne se chasse pas lui-même. Moi, je chasse les démons. Au nom de qui, alors ?" Silence. "Répondez!"

"Mais ce n'est pas la peine de s'occuper de cet obsédé ! Je vous l'avais dit. Vous ne l'avez pas cru. Entendez-le de Lui. Réponds, fou de Nazaréen. Connais-tu le sciemanflorasc ?"

"Je n'en ai pas besoin !"

"Vous entendez ? Encore une question. N'as-tu pas été en Égypte ?"

"Si."

"Vous voyez ? Qui est le nécromancien, le satan ? Horreur ! Viens, femme. Ton mari est saint en comparaison de Lui. Viens !... Il faudra que tu te purifies. Tu as touché Satan !..." Et ils s'en vont en traînant la femme en pleurs, avec de vifs gestes de répulsion.

Jésus, les bras croisés, les suit avec des éclairs dans ses yeux.

"Maître... Maître..." Les apôtres sont terrorisés, à la fois par la violence de Jésus et par les paroles des juifs.

Pierre demande, et il est tout courbé en le disant : "Qu'ont-ils voulu dire par ces dernières questions ? Qu'est cette chose ?"

"Quoi ? Le sciemanflorasc ?"

"Oui. Qu'est-ce ?"

"N'y pense pas. Ils confondent la Vérité avec le Mensonge, Dieu avec Satan, et dans leur orgueil satanique ils pensent que Dieu pour se plier aux volontés des hommes a besoin d'être conjuré par son tétragramme. Le Fils parle avec le Père un langage vrai, et c'est avec lui, par amour réciproque du Père et du Fils, que s'accomplissent les miracles."

"Mais pourquoi t'a-t-il demandé si tu avais été en Égypte ?"

"Parce que le Mal se sert des choses les plus inoffensives pour en faire un acte d'accusation contre celui qu'il veut frapper. Mon séjour d'enfance dans la terre d'Égypte sera un des chefs d'accusation à l'heure où ils se vengeront. Vous et vos successeurs, sachez qu'avec Satan plein d'astuce et ses serviteurs fidèles, il faut avoir double astuce. C'est pour cela que je vous ai dit : "Soyez rusés comme des serpents et pas seulement simples comme des colombes". Cela pour ne pas mettre la plus petite arme aux mains des démons. Et cela ne sert pas non plus. Allons."

"Où, Maître ? A Jéricho ?"

"Non. Nous allons prendre une barque et passer de nouveau dans la Décapole. Nous remonterons le Jourdain jusqu'à la hauteur d'Enon et puis nous débarquerons. Ensuite sur la rive de Génésareth, nous prendrons une autre barque et nous passerons à Tibériade et de là à Cana et à Nazareth. J'ai besoin de ma Mère, et vous aussi en avez besoin. Ce que le Christ ne fait pas par sa parole, Marie le fait par son silence. Ce que ne fait pas ma puissance, sa pureté le fait. Oh ! Ma Mère !"

"Tu pleures, Maître ? Tu pleures ? Oh ! Non ! Nous te défendrons ! Nous t'aimons !"

"Je ne pleure pas et je ne crains pas ceux qui me veulent du mal. Je pleure parce que les cœurs sont plus durs que du jaspe et je ne peux rien sur beaucoup d'entre eux. Venez, amis."

Ils descendent à la rive et remontent le fleuve en barque. Tout finit ainsi.

200 – « UNE PRIERE PEUT VOUS UNIR A DIEU, PAS UNE FORMULE MAGIQUE »

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 7)*

Jésus dit :

"Toi et celui qui te conduit, méditez beaucoup ma réponse à Pierre."

Le monde — et par monde, je n'entends pas seulement les laïcs — nie le surnaturel, mais ensuite, devant les manifestations de Dieu, il a vite fait de les expliquer non par le surnaturel, mais par des forces cachées, occultes. Il confond deux choses différentes. Maintenant, écoutez : est surnaturel ce qui vient de Dieu. Est occulte ce qui vient d'une source extra-terrestre mais qui n'a pas sa racine en Dieu.

En vérité je vous dis que les esprits peuvent venir à vous. Mais comment ? De deux façons : sur l'ordre de Dieu ou par la violence de l'homme. Sur l'ordre de Dieu viennent les anges, et les bienheureux, et les esprits qui sont déjà dans la lumière de Dieu. Par la violence de l'homme peuvent venir des esprits sur lesquels un homme même a autorité, parce qu'ils sont plongés dans des régions plus basses que les régions humaines où il y a encore un souvenir de la Grâce, s'il n'y a plus une Grâce active. Les premiers viennent spontanément, obéissant à un seul commandement : le mien. Et ils portent avec eux la vérité que je veux que vous connaissiez. Les autres viennent par un complexe de forces conjointes : forces d'un homme idolâtre avec les forces de Satan-idole. Peuvent-elles vous donner la vérité ? Non. Jamais. Absolument jamais. Une formule, même si elle est enseignée par Satan, peut-elle soumettre Dieu aux volontés de l'homme ? Non. Dieu vient toujours de Lui-même. Une prière peut vous unir à Dieu, pas une formule magique.

Et si quelqu'un objecte : "Samuel est apparu à Saül", je dis : "Ce n'est pas grâce à la magicienne, mais par ma volonté, dans le but de secouer le roi, rebelle à ma Loi". Certains diront : "Et les prophètes ?" Les prophètes parlent parce qu'ils connaissent la Vérité directement infusée en eux, ou infusée par le ministère des anges. D'autres objecteront : "Et la main qui écrivait dans le festin du roi Balthasar ?" Qu'ils lisent la réponse de Daniel : "...même toi, tu t'es dressé contre le Maître du Ciel... en célébrant les dieux d'argent, de bronze, de fer, d'or, de bois, de pierre, qui ne voient, ni n'enten­dent, ni ne connaissent, et tu n'as pas glorifié ce Dieu dans la main duquel est toute ta respiration et tout ton mouvement. C'est à cause de cela qu'il a envoyé le doigt (envoyé spontanément, alors que toi, roi imbécile et homme imbécile, tu ne pensais et ne t'occu­pais qu'à te remplir le ventre et à te gonfler l'esprit) le doigt de cette main qui a écrit ce qui se trouve là".

Oui, parfois Dieu vous rappelle par des manifestations que vous appelez "médiumniques", qui sont en réalité la pitié d'un Amour qui veut vous sauver. Mais vous, vous ne devez pas vouloir les créer. Celles que vous créez ne sont jamais sincères, ne sont jamais utiles, elles n'amènent jamais le bien. Ne vous rendez pas esclaves de ce qui vous ruine. Ne vous dites pas et ne vous croyez pas plus intelligents que les humbles, qui se soumettent à la Vérité déposée depuis des siècles dans mon Église, seulement parce que vous êtes des orgueilleux qui cherchez dans la désobéissance des permissions pour vos instincts illicites. Rentrez et demeurez dans la Discipline, plusieurs fois séculaire. De Moïse au Christ, du Christ à vous, de vous au dernier jour, il n'y a que celle-là, et pas d'autre.

Est-ce de la science votre science ? Non. La science est en Moi et dans ma doctrine, et la sagesse de l'homme consiste à m'obéir. Curiosité sans danger ? Non. Contagion dont vous subissez ensuite les conséquences. Dehors Satan si vous voulez avoir le Christ. Je suis le Bon, mais je ne viens pas vivre avec l'Esprit du Mal. Ou Moi, ou lui. Choisissez.

O mon "porte-parole", dis cela à ceux à qui il faut le dire. C'est la dernière parole qui ira vers eux. Et toi et ton directeur, soyez prudents. Les preuves deviennent des contre-épreuves aux mains de l'Ennemi et des ennemis de mes amis. Soyez attentifs !

207 – GUERISON DE L’AVEUGLE-NE

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 7)*

Jésus sort avec ses apôtres et [Joseph de Sephoris](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JosephSephoris.htm) se dirigeant vers la synagogue. La journée, limpide et sereine, réjouit comme une promesse de printemps après les jours venteux et couverts, vrais jours d'hiver. Beaucoup de gens de Jérusalem sont donc sur les routes, les uns allant vers les synagogues, d'autres en revenant ou venant d'autres lieux, certains avec leur famille afin de sortir de la ville pour jouir du soleil dans la campagne. De la Porte d'Hérode, visible de la maison de Joseph de Sephoris, on voit les gens quitter les murs pour des distractions joyeuses, en plein air. Un plongeon dans la verdure, dans l'espace, dans la liberté, en dehors des rues étroites entre les hautes maisons. Je crois que la ceinture champêtre qui entourait Jérusalem avait été voulue spontanément par les habitants qui voulaient concilier la mesure du chemin du sabbat avec leur désir d'air et de soleil, qu'ils prenaient sur les routes, et non seulement sur les terrasses des maisons.

Mais Jésus ne va pas vers la porte d'Hérode. Au contraire, il lui tourne le dos pour se diriger vers l'intérieur de la ville. Mais il n'a fait que quelques pas sur la route plus large, où débouche le petit chemin où se trouve la maison de Joseph de Sephoris, que Judas de Kériot attire son attention sur un jeune homme qui s'avance vers eux, en tâtant les murs avec un bâton, en levant en l'air son visage sans yeux, avec la démarche particulière aux aveugles. Ses habits sont pauvres mais propres, et ce doit être une personne connue de beaucoup de gens de Jérusalem car plusieurs le montrent du doigt et certains lui disent : "Homme, aujourd'hui tu t'es trompé de route. Les chemins du Moriah sont tous dépassés, tu es déjà à Bézéta."

"Je ne demande pas d'argent aujourd'hui" répond l'aveugle avec un sourire et il avance toujours avec ce sourire vers le nord de la ville.

"Maître, observe-le. Il a les paupières soudées ou plutôt je dirais qu'il n'a pas de paupières. Le front rejoint les joues sans aucune cavité et il semble que par dessous il n'y ait pas de globes oculaires. Il est né ainsi, le malheureux, et il mourra de même sans avoir vu une seule fois la lumière du soleil ni le visage d'un homme. Maintenant, Maître, dis-moi : pour être ainsi puni, il a certainement péché. Mais s'il est né aveugle, comme c'est certain, comment peut-il avoir péché avant de naître ? Peut-être ses parents ont péché et Dieu les a punis en le faisant naître ainsi ?"

Les autres apôtres aussi, avec [Isaac](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/IsaacJutta.htm) et [Margziam](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Margziam.htm), se serrent près de Jésus pour entendre sa réponse. Et pressant le pas, comme attirés par la haute taille de Jésus, qui domine la foule, accourent deux hiérosolymitains de condition aisée qui étaient un peu en arrière de l'aveugle et entre eux se trouve [Joseph d'Arimathie](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JosephArimathie.htm) qui ne s'approche pas mais, adossé a un portail élevé sur deux marches, tourne ses regards vers tous les visages pour les observer.

Jésus répond et on entend clairement ses paroles dans le silence qui s'est fait : "Ni lui ni ses parents n'ont péché plus que ne pèche tout homme, et peut-être moins aussi, car souvent la pauvreté est un frein pour le péché. Mais il est né ainsi pour qu'une fois encore, soient manifestées en lui la puissance et les œuvres de Dieu. Je suis la Lumière venue dans le monde pour que ceux du monde, qui ont oublié Dieu ou perdu son image spirituelle, voient et se souviennent, et pour que ceux qui cherchent Dieu, ou Lui appartiennent déjà, soient confirmés dans la foi et dans l'amour. Le Père m'a envoyé pour que, dans le jour qui est encore accordé à Israël, je complète la connaissance de Dieu en Israël et dans le monde. Voici donc que je dois accomplir les œuvres de Celui qui m'a envoyé pour témoigner que je puis ce que Lui peut, parce que je suis Un avec Lui, et pour que le monde sache et voie que le Fils n'est pas dissemblable du Père et pour qu'il croie en Moi pour ce que je suis. Après viendra la nuit pendant laquelle on ne peut plus travailler, la ténèbre, et celui en qui ne se sera pas gravé mon signe et la foi en Moi, ne pourra plus le faire dans les ténèbres et la confusion, la douleur, la désolation et la ruine qui couvriront ces lieux et étourdiront les esprits par la surexcitation des peines. Mais, tant que je suis dans le monde, je suis Lumière et Témoignage, Parole, Chemin et Vie, Sagesse, Puissance et Miséricorde. Va donc, rejoins l'aveugle et amène-le ici."

"Vas-y toi, André, je veux rester ici et voir ce que fait le Maître" répond Judas en montrant Jésus qui s'est penché sur le chemin poussiéreux, a craché sur un petit tas de terre et est en train de délayer avec le doigt la poussière dans la salive pour former une boulette de boue. Pendant qu'André, toujours condescendant va prendre l'aveugle qui va tourner dans le petit chemin où se trouve la maison de Joseph de Sephoris, Jésus étend la boue sur ses deux index en restant ainsi les mains tendues comme le prêtre pendant la Sainte Messe. Cependant Judas quitte sa place pour dire à Matthieu et à Pierre : "Venez ici, vous qui n'avez pas une grande taille, et vous verrez mieux." Et il se met en arrière de tout le monde, presque caché par les fils d'Alphée et par Barthélemy, qui sont grands.

André revient en tenant par la main l'aveugle qui s'époumone à dire : "Je ne veux pas d'argent. Laisse-moi aller. Je sais où se trouve celui qu'on appelle Jésus, et je vais pour demander..."

"C'est Jésus qui est devant toi" lui dit André en s'arrêtant devant le Maître.

Jésus, contrairement à son habitude, ne demande rien à l'homme. Il lui étend de suite sur les paupières closes un peu de la boue qu'il a sur les index et il lui commande : "Et maintenant va le plus rapidement possible à la citerne de Siloé, sans t'arrêter pour parler avec quelqu'un."

L'aveugle, avec son visage barbouillé de boue, reste un instant perplexe et il ouvre les lèvres pour parler, puis il les ferme et il obéit. Les premiers pas sont lents comme s'il était pensif ou bien déçu, puis il presse le pas en rasant le mur avec son bâton, de plus en plus vite, autant que le peut un aveugle, peut-être davantage, comme s'il se sentait guidé...

Les deux hiérosolymîtains ont un rire sarcastique et, en hochant la tête, ils s'en vont. Joseph d'Arimathie, et le fait m'étonne, les suit sans même saluer le Maître et il revient sur ses pas, c'est-à-dire vers le Temple, alors qu'il venait de cette direction. Ainsi, tant l'aveugle que les deux et que Joseph d'Arimathie, vont vers le sud de la ville, alors que Jésus tourne vers l'occident, et je le perds de vue car la volonté du Seigneur me fait suivre l'aveugle et ceux qui le suivent.

Après avoir passé Bézéta, ils entrent tous dans la vallée qui se trouve entre le Moriah et Sion — il me semble l'avoir entendu appeler Tiropéon d'autres fois — ils la suivent toute entière jusqu'à Ophel, la côtoient, sortent sur la route qui va à la fontaine de Siloé, en restant toujours dans cet ordre : d'abord l'aveugle qui doit être connu dans ce quartier populaire, puis les deux, en dernier lieu, à quelque distance, Joseph d'Arimathie,

Joseph s'arrête près d'une maisonnette insignifiante, à demi caché par une haie de buis qui fait saillie en contournant le jardinet de la pauvre maison. Mais les deux s'en vont tout près de la fontaine. Ils observent l'aveugle qui s'approche avec précaution du vaste bassin et, en tâtant le mur humide, plonge une main qu'il retire toute ruisselante et il se lave les yeux, une, deux, trois fois. La troisième fois, il presse aussi sur son visage l'autre main en laissant tomber son bâton et en poussant un cri que semble provoquer la douleur. Puis il enlève lentement les mains et son précédent cri de douleur se change en un cri de joie : "Oh ! Très-Haut ! Je vois !" et il se jette à terre comme vaincu par l'émotion, met ses mains pour protéger ses yeux, les serre aux tempes, anxieux de voir, mais gêné par la lumière et il répète : "J'y vois ! J'y vois ! C'est donc cela la terre ! La lumière ! L'herbe que je ne connaissais que par sa fraîcheur..." Il se lève tout en restant courbé, comme quelqu'un qui porte un poids, le poids de sa joie, va au ruisselet qui évacue le trop-plein d'eau et il le regarde courir, scintillant et riant et il murmure : "Et ceci, c'est l'eau... Voilà ! C'est ainsi que je la sentais entre mes doigts {il y plonge la main) froide et coulante, mais je ne la connaissais pas... Ah ! Belle ! Belle ! Comme tout est beau !" Il lève le visage et voit un arbre... il s'en approche, le touche, étend la main, attire à lui une branchette, la regarde et rit, il rit, abrite ses yeux de la main, et il regarde le ciel, le soleil, et deux larmes tombent de ses paupières vierges qu'il a ouvertes pour contempler le monde... Et il abaisse les yeux sur l'herbe où une fleur se balance sur sa tige et il voit son image que reflète l'eau du ruisselet, il se regarde et dit : "C'est ainsi que je suis !" Il observe avec étonnement une tourterelle qui est venue boire un peu plus loin et une chevrette qui arrache les dernières feuilles d'un rosier sauvage, puis une femme qui vient à la fontaine avec un bébé sur son sein. Et cette femme lui rappelle sa mère, sa mère au visage inconnu, et levant les bras au ciel, il s'écrie : "Sois béni, Très-Haut, pour la lumière, pour la mère et pour Jésus !" et il s'en va en courant, laissant par terre son bâton désormais inutile...

Les deux n'ont pas attendu de voir tout cela. Dès qu'ils ont vu que l'homme y voyait, ils sont partis en courant vers la ville.

Joseph, au contraire, reste jusqu'à la fin et quand l'aveugle qui ne l'est plus, lui passe devant pour entrer dans le dédale des ruelles du quartier populeux d'Ophel, à son tour il quitte sa place et revient sur ses pas, vers la ville, tout pensif...

Le quartier d'Ophel, toujours bruyant, est maintenant en pleine ébullition. On court à droite, à gauche, on questionne, on répond.

"Mais vous l'aurez confondu avec un autre..."

"Non, te dis-je. Je lui ai parlé et lui ai dit : "Mais est-ce bien toi, [Sidonia](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Sidonia.htm) surnommé Bartolmaï ?" et lui m'a dit : "C'est moi". Je voulais lui demander comment c'était arrivé, mais il est parti en courant."

"Où est-il maintenant ?"

"Chez sa mère, certainement."

"Qui ? Qui l'a vu ?" demandent des gens qui accourent.

"Moi. Moi" répondent plusieurs.

"Mais comment est-ce arrivé ?"

"... Je l'ai vu qui courait sans bâton avec deux yeux au visage et j'ai dit : "Regarde ! Ce serait bien Bartolmaï si...""

"Je te dis que j'en suis toute tremblante. En entrant, il a crié : "Mère, je te vois !""

"Une grande joie pour les parents. Maintenant il pourra aider son père et gagner sa nourriture..."

"La pauvre femme ! Elle a eu un malaise par la joie. Oh ! Une chose ! Une chose ! J'étais allée pour demander un peu de sel et..."

"Courons chez lui, pour savoir..."

Joseph d'Arimathie se trouve pris au milieu de ce vacarme et, je ne sais si c'est par curiosité ou par esprit d'imitation, il suit le courant et aboutit dans une impasse, qui se dirigerait vers le Cédron, et où la foule se presse, empêchant d'entendre à cause de ses cris, le bruit du torrent gonflé par les pluies d'automne.

Et Joseph y arrive quand, d'une autre ruelle qui débouche dans l'impasse, arrivent les deux de tout à l'heure avec trois autres : un scribe, un prêtre et un troisième que son vêtement ne me permet pas d'identifier. Ils se fraient un passage, autoritaires, et cherchent à entrer dans la maison bondée. La maison comprend une vaste cuisine noire comme du goudron, avec un coin qui en est séparé par une cloison rustique au-delà de laquelle se trouve un grabat et une porte qui donne dans une autre pièce avec un lit plus grand. Une porte, ouverte dans le mur opposé, fait voir un jardinet de quelques mètres carrés. Et c'est tout.

L'aveugle guéri parle appuyé à une table, répondant à ceux qui l'interrogent, tous de pauvres gens comme lui, menu peuple de Jérusalem, de ce quartier, qui est peut-être le plus pauvre de tous. Sa mère, debout près de lui, le regarde et elle pleure en s'essuyant les yeux avec son voile. Le père, un homme usé par le travail, se tourmente la barbe de sa main agitée par un tremblement.

L'entrée dans la maison est impossible, même aux juifs et aux docteurs autoritaires, et les cinq doivent écouter du dehors les paroles de l'homme guéri.

"Comment ils se sont ouverts ? Cet homme, que l'on appelle Jésus, m'a barbouillé les yeux avec de la terre mouillée, et il m'a dit : "Va te laver à la fontaine de Siloé". J'y suis allé, je me suis lavé et mes yeux se sont ouverts et j'ai vu."

"Mais comment as-tu fait pour trouver le Rabbi ? Tu disais toujours que tu étais malheureux, car jamais tu ne le rencontrais même quand il passait par ici pour aller chez Jonas au Gethsémani. Et aujourd'hui, maintenant qu'on ne sait jamais où il est..."

"Hé ! Hier soir, un de ses disciples est venu et il m'a donné deux pièces de monnaie en disant : "Pourquoi ne cherches-tu pas de voir ?" Je lui ai dit : "J'ai cherché, mais je ne trouve jamais ce Jésus qui fait des miracles. Je le cherche depuis qu'il a guéri [Annalia](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Annalia.htm) qui est de mon quartier, mais si je vais dans un endroit, il est dans un autre..." Et il m'a dit : "Je suis un de ses apôtres, et ce que je Lui dis, moi, il le fait. Viens demain à Bézéta et cherche la maison de Joseph le galiléen, celui du poisson sec, Joseph de Sephoris, près de la Porte d'Hérode et du tournant de la place, du côté de l'orient, et tu verras que tôt ou tard il passe par là ou entre dans la maison et moi, je t'indiquerai au Maître". J'ai dit : "Mais demain, c'est le sabbat". Je voulais dire qu'il ne ferait rien pendant le sabbat. Il m'a dit : "Si tu veux guérir, c'est le jour, car après on quitte la ville et tu ne sais pas si tu pourras le rencontrer". Moi, j'ai dit encore : "Je sais qu'on le persécute. J'ai entendu depuis les portes de l'enceinte du Temple où je vais mendier. Aussi je dis que maintenant qu'ils le persécutent ainsi, il voudra encore moins qu'on le persécute et il ne me guérira pas le jour du sabbat". Et lui : "Fais ce que je te dis et le jour du sabbat tu verras le soleil". Et j'y suis allé. Qui n'y serait pas allé ? Alors que c'est son apôtre qui le dit ! Il m'a dit aussi : "Je suis celui qu'il écoute le plus, et je viens exprès car tu me fais pitié et je veux que sa puissance resplendisse après qu'ils l'ont méprisé. Toi, aveugle de naissance, tu la feras resplendir. Je sais ce que je dis. Viens et tu verras". Et j'y suis allé et je n'étais pas encore arrivé à la maison de Joseph lorsqu'un homme m'a pris par la main, mais d'après la voix ce n'était pas celui d'hier, et il m'a dit : "Viens avec moi, frère" et je ne voulais pas aller, je croyais qu'il voulait me donner du pain et de l'argent, peut-être des vêtements, et je lui disais de me laisser aller parce que je savais où trouver Celui qu'on appelle Jésus. Et l'homme m'a dit : "Voici Jésus. Il est devant toi". Mais je n'ai rien vu car j'étais aveugle. J'ai senti deux doigts couverts de terre mouillée qui me touchaient des deux côtés et une voix qui disait : "Va vivement à Siloé et lave-toi et ne parle à personne" et je l'ai fait. Mais j'étais découragé car j'espérais y voir tout de suite et j'ai failli croire que c'était une plaisanterie de jeunes gens sans cœur et je me refusais presque à y aller, mais j'ai entendu une sorte de voix me dire : "Espère et obéis" et alors je suis allé à la fontaine et je me suis lavé et j'ai vu." Et le jeune s'arrête extasié pour repenser à la joie de sa première vision...

"Faites sortir l'homme. Nous voulons l'interroger" crient les cinq.

Le jeune homme se fraie un chemin et sort sur le seuil.

"Où est Celui qui t'a guéri ?"

"Je ne le sais pas" dit le jeune homme auquel un ami a murmuré : "Ce sont des scribes et des prêtres."

"Comment ne le sais-tu pas ? Tu disais tout à l'heure que tu le savais. Ne mens pas aux docteurs de la Loi et au prêtre ! Malheur à celui qui cherche à tromper les magistrats du peuple !"

"Je ne trompe personne. Ce disciple m'a dit : "Il est dans cette maison" et c'était vrai, car j'en étais tout près quand j'ai été pris et conduit à Lui. Mais où il est maintenant, je ne le sais pas. Le disciple m'a dit qu'ils s'en vont. Il pourrait déjà avoir franchi les portes."

"Mais où allait-il ?"

"Qu'est-ce que j'en sais ? ! Peut-être en Galilée... Pour la façon dont on le traite ici !..."

"Imbécile et impoli ! Fais attention à la façon dont tu parles, lie du peuple ! Je t'ai demandé par quelle route il se dirigeait.\*

"Mais comment voulez-vous que je le sache puisque j'étais aveugle ? Un aveugle peut-il dire où va un autre ?"

"C'est bien. Suis-nous."

"Où voulez-vous me conduire ?"

"Chez les chefs des pharisiens."

"Pourquoi ? Qu'ont-ils à faire avec moi ? M'ont-ils guéri, par hasard, eux, pour que je doive les remercier ? Quand j'étais aveugle et que je mendiais, mes mains n'ont jamais palpé leur argent, mes oreilles n'ont jamais entendu d'eux un mot de pitié, et mon cœur n'a jamais connu leur amour. Que dois-je leur dire ? Il n'y en a qu'un à qui je doive dire "merci" après mon père et ma mère, qui pendant tant d'années m'ont aimé malheureux. Et c'est ce Jésus qui m'a guéri en m'aimant de tout son cœur, comme mes parents avec le leur. Moi, je ne vais pas trouver les pharisiens. Je reste avec ma mère et mon père pour jouir de voir leurs visages, et eux mes yeux qui sont nés maintenant, après tant de printemps depuis celui où je suis né, mais sans voir la lumière."

"Pas tant de paroles. Viens et suis-nous."

"Que non ! Je ne viens pas ! Avez-vous jamais par hasard essuyé une larme à ma mère humiliée par mon malheur, ou une sueur à mon père épuisé par le travail ? Maintenant je puis le faire par mon aspect et je devrais les quitter et vous suivre ?"

"Nous te le commandons. Ce n'est pas toi qui commandes, mais le Temple et les chefs du peuple. Si l'orgueil d'être guéri te ferme l'intelligence pour te rappeler que nous commandons, nous te le rappelons. Avance ! Marche !"

"Mais pourquoi dois-je venir ? Que voulez-vous de moi ?"

"Pour que tu fasses une déposition. C'est le sabbat. Œuvre accomplie pendant le sabbat. Elle doit être enregistrée à cause du péché, de ton péché et de celui de ce satan."

"C'est vous qui êtes satan ! Vous qui êtes péché ! Et je devrais venir déposer contre celui qui m'a fait du bien ? Vous êtes ivres ! Je viendrai au Temple pour bénir le Seigneur et rien de plus. J'ai été pendant tant d'années dans l'ombre de la cécité, mais mes paupiè­res closes n'ont produit de ténèbres que pour mes yeux. Mon intel­ligence est restée dans la lumière, malgré cela, dans la grâce de Dieu, et elle me dit que je ne dois pas faire de tort à l'Unique Saint qui soit en Israël."

"Homme, assez ! Tu ne sais pas qu'il y a des châtiments pour ceux qui s'opposent aux magistrats?"

"Moi, je ne sais rien. Je suis ici et j'y reste. Et vous n'avez pas intérêt à me nuire. Vous voyez que Ophel tout entier est de mon côté ?"

"Oui ! Oui ! Laissez-le ! Chacals ! Dieu le protège. Ne le touchez pas ! Dieu est avec les pauvres ! Dieu est avec nous, affameurs et hypocrites !" Les gens crient et menacent dans une de ces manifestations spontanées du peuple qui sont les explosions de l'indignation des humbles envers ceux qui les oppriment, ou d'amour pour ceux qui les protègent. Et ils crient : "Malheur à vous si vous frappez notre Sauveur ! L'Ami des pauvres ! Le Messie trois fois Saint. Malheur à vous ! On n'a pas craint les colères d'Hérode, ni celles des Chefs, quand on a voulu. Nous ne craignons pas les vôtres, vieilles hyènes aux mâchoires édentées ! Chacals aux ongles coupés ! Inutiles auto­ritaires ! Rome ne veut pas de tumulte et n'opprime pas le Rabbi car Lui est paix, mais elle vous connaît. Hors d'ici ! Hors des quartiers de ceux que vous opprimez par des dîmes plus fortes que leurs ressources, afin d'avoir de l'argent pour satisfaire vos désirs et conclure des marchés honteux. Descendants de Jason ! De Simon ! Tortionnaires des vrais Eléazar, des saints Onias. Vous méprisez les prophètes ! Hors d'ici ! Hors d'ici !" Le tumulte s'enflamme toujours plus.

Joseph d'Arimathie, écrasé contre un muret, jusqu'alors spectateur attentif mais inactif des faits, avec une agilité insoupçonnable chez un homme âgé et de plus empêtré dans ses vêtements et ses manteaux, saute debout sur le muret et crie : "Silence, habitants. Et écoutez Joseph l'Ancien !"

Une, deux, dix têtes se tournent dans la direction du cri. Elles voient Joseph, on crie son nom. Il doit être connu et jouir de la faveur populaire car les cris d'indignation font place aux cris de joie : "Il y a Joseph l'Ancien ! Vive lui ! Paix et longue vie au juste ! Paix et bénédiction au bienfaiteur des malheureux ! Silence, pour que Joseph parle ! Silence !"

Le silence s'établit non sans mal et, pendant quelques minutes, on entend le bruit du Cédron au-delà de l'impasse. Toutes les têtes sont tournées vers Joseph, oublieuses de l'objet qui les tournait en direction opposée : les cinq malheureux et imprévoyants qui ont provoqué le tumulte.

"Habitants de Jérusalem, hommes d'Ophel, pourquoi vous laissez-vous aveugler par les soupçons et la colère ? Pourquoi manquer au respect et aux coutumes, vous toujours si fidèles aux lois des pères ? Que craignez-vous ? Peut-être que le Temple soit un Moloch qui ne rend pas ce qu'il accueille ? Peut-être que vos juges soient tous aveugles, plus que votre ami, aveugles de cœur et sourds en matière de justice ? N'est-il pas d'usage qu'un fait prodigieux soit déposé, écrit et conservé par qui de droit pour les Chroniques d'Israël ? Permettez donc que même pour l'honneur du Rabbi que vous aimez, le miraculé monte faire une déposition pour l'œuvre que Lui a accomplie. Vous hésitez encore ? Eh bien je me porte garant qu'il n'arrivera aucun mal à Bartolmaï, et vous savez que je ne mens pas. Comme un fils qui m'est cher, je l'accompagnerai là-haut, et je vous le ramènerai ici ensuite. Fiez-vous à moi, et ne faites pas du sabbat un jour de péché en vous révoltant contre vos chefs."

"Il a raison ! On ne doit pas, nous pouvons le croire. C'est un juste. Dans les bonnes délibérations du Sanhédrin, il y a toujours sa voix." Les gens changent d'idée et finissent par crier : "A toi, oui, notre ami, nous te le confions !" Et en s'adressant au jeune homme : "Va ! Ne crains pas. Avec Joseph d'Arimathie, tu es en sécurité comme avec ton père et davantage" et ils ouvrent leurs rangs pour que le jeune homme puisse rejoindre Joseph qui est descendu de sa tribune improvisée, et quand il passe, ils disent : "Nous venons nous aussi. Ne crains pas !"

Joseph, dans ses riches vêtements de laine luxueuse, met une main sur l'épaule du jeune homme, et il se met en route. La tunique bise et usagée du jeune homme, son petit manteau, frottent l'ample vêtement rouge foncé et le riche manteau encore plus foncé du vieux synhédriste. Par derrière, les cinq, et ensuite les innombrables gens d'Ophel...

Les voilà au Temple, après avoir traversé les rues centrales, attirant l'attention d'une foule de gens qui se montrent au doigt l'ancien aveugle en disant : "Mais c'est l'aveugle qui mendiait ! Et maintenant il a des yeux ! Mais peut-être est-ce quelqu'un qui lui ressemble ! Non, c'est certainement lui, et ils le conduisent au Temple. Allons nous rendre compte" et le cortège grossit toujours plus, jusqu'au moment où les murs du Temple les engloutissent tous.

Joseph conduit le jeune homme dans une salle, ce n'est pas le Sanhédrin, où il y a des pharisiens et des scribes nombreux. Joseph entre, et avec lui Bartolmaï et les cinq. Les gens du peuple d'Ophel sont repoussés dans la cour.

"Voilà l'homme. Je vous l'ai amené moi-même ayant, sans être vu, assisté à sa rencontre avec le Rabbi et à sa guérison, et je puis vous dire que ce fut tout à fait fortuit de la part du Rabbi. L'homme, vous l'entendrez dire vous aussi, fut amené ou plutôt invité à aller où était le Rabbi, par Judas de Kériot, que vous connaissez. Et moi j'ai entendu, et aussi ces deux ont entendu comme moi car ils étaient présents, comment ce fut Judas qui engagea Jésus de Nazareth à faire le miracle. Maintenant je dépose ici que s'il y a lieu de punir quelqu'un, ce n'est pas l'aveugle ni le Rabbi, mais l'homme de Kériot qui, Dieu me voit si je mens en disant ce que pense mon intelligence, est le seul auteur du fait en tant qu'il l'a provoqué par une manœuvre préméditée. J'ai parlé."

"Ta déclaration n'annule pas la faute du Rabbi. Si son disciple pèche, le Maître ne doit pas pécher. Et Lui a péché en guérissant le jour du sabbat. Il a accompli une œuvre servile."

"Cracher par terre n'est pas faire œuvre servile, et toucher les yeux d'un autre n'est pas faire œuvre servile. Moi aussi je touche l'homme et je ne crois pas pécher."

"Il a fait un miracle le jour du sabbat : c'est en cela qu'est le péché."

"Honorer le sabbat par un miracle est une grâce de Dieu et de sa bonté. C'est son jour. Et le Tout Puissant ne peut-Il pas le célébrer par un miracle qui fait resplendir sa puissance ?"

"Nous ne sommes pas ici pour t'écouter. Tu n'es pas accusé. C'est l'homme que nous voulons interroger. A toi de répondre. Comment as-tu obtenu la vue ?"

\*Je l'ai dit et eux m'ont entendu. Le disciple de ce Jésus m'a dit hier : "Viens et je te ferai guérir". Et je suis venu, et j'ai senti qu'on me mettait de la boue ici et une voix qui me disait d'aller à Siloé et de me laver. Je l'ai fait et j'y vois."

"Mais sais-tu qui t'a guéri ?"

"Bien sûr que je le sais ! Jésus. Je vous l'ai dit."

"Mais sais-tu exactement qui est Jésus ?"

"Moi, je ne sais rien. Je suis un pauvre et un ignorant, et il y a peu de temps, j'étais aveugle. Cela, je le sais et je sais que Lui m'a guéri et s'il a pu le faire, Dieu est certainement avec Lui."

"Ne blasphème pas ! Dieu ne peut être avec celui qui n'observe pas le sabbat" crient certains.

Mais Joseph et les pharisiens [Eléazar](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/EleazarSynhedriste.htm), [Jean](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanSynhedriste.htm) et [Joachim](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JoachimSynhedriste.htm) font remarquer : "Et pourtant un pécheur ne peut faire de tels prodiges."

"Vous êtes séduits vous aussi par ce possédé ?"

"Non. Nous sommes justes, et nous disons que si Dieu ne peut être avec celui qui opère le jour du sabbat, il n'est pas possible non plus qu'un homme sans l'aide de Dieu fasse qu'un aveugle-né y voie" dit avec calme Eléazar, et les autres sont de son avis.

"Et le démon, où le mettez-vous ?" crient, hargneux, les mauvais.

"Je ne puis croire, et vous non plus ne le croyez pas, que le démon puisse faire des œuvres capables de faire louer le Seigneur" dit le pharisien Jean.

"Et qui le loue ?"

Le jeune homme, ses parents, Ophel tout entier, et moi avec eux, et avec moi tous ceux qui sont justes et ont une crainte sainte de Dieu" réplique Joseph.

Les mauvais, tout penauds, ne sachant qu'objecter, s'en prennent à Sidonia dit Bartolmaï : "Toi, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux ?"

"Pour moi, c'est un prophète, et plus grand qu'Élie avec le fils de la veuve de Sarepta. Car Elie a fait revenir l'âme dans l'enfant, mais ce Jésus m'a donné ce que je n'avais jamais perdu, ne l'ayant jamais eu : la vue. Et si, en un éclair, il m'a fait des yeux avec rien, sauf un peu de boue, alors qu'en neuf mois ma mère, avec sa chair et son sang n'a pas réussi à me les faire, il doit être grand comme Dieu qui avec de la boue, a fait l'homme."

"Va-t'en ! Va-t'en ! Blasphémateur ! Menteur ! Vendu!" et ils chassent l'homme comme si c'était un damné.

"L'homme ment. Ce ne peut être vrai. Tous peuvent le dire que celui qui est aveugle de naissance ne peut guérir. C'est peut-être quelqu'un qui ressemble à Bartolmaï, et que le Nazaréen a préparé... ou bien... Bartolmaï n'a jamais été aveugle."

Devant cette affirmation surprenante, Joseph d'Arimathie réplique : "Que la haine aveugle, on le sait depuis le temps de Caïn, mais qu'elle rende stupide, on ne le savait pas encore. Vous semble-t-il que quelqu'un arrive au plein développement de la jeunesse en feignant d'être aveugle pour... attendre un présumable événement éclatant et très éloigné ? Ou que les parents de Bartolmaï ne connaissent pas leur fils ou se prêtent à ce mensonge ?"

"L'argent peut tout, et eux sont pauvres."

"Le Nazaréen l'est plus qu'eux."

"Tu mens ! Il Lui passe par les mains des sommes de satrape."

"Mais elles ne s'y arrêtent pas un instant. Ces sommes appartiennent aux pauvres. Elles servent pour le bien, non pour le mensonge."

"Comme tu le défends ! Et tu es un des Anciens !"

"Joseph a raison. Il faut dire la vérité, quelle que soit la charge que l'homme occupe" dit Eléazar.

"Courez rappeler l'aveugle et amenez-le de nouveau ici, et que d'autres aillent chercher les parents et les ramènent ici" crie [Elchias](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/ElchiasSynhedriste.htm) en ouvrant la porte toute grande et en donnant ses ordres à certains qui attendent dehors. Et sa bouche est presque couverte de bave tant la colère l'étrangle.

Les uns courent d'un côté, les autres de l'autre. Le premier qui revient c'est Sidonia dit Bartolmaï, étonné et ennuyé. Ils le fichent dans un coin le regardant comme une meute de chiens qui guette un gibier...

Puis, après un bon moment, voilà qu'arrivent ses parents entourés de la foule.

"Vous, venez dedans et les autres dehors !"

Les deux entrent épouvantés et ils voient leur fils là-bas au fond, en bonne forme, mais en état d'arrestation. La mère gémit : "Mon fils ! Et ce devait être un jour de fête pour nous !"

"Écoutez-nous. C'est votre fils, cet homme ?" demande avec rudesse un pharisien.

"Oui, c'est notre fils ! Et qui voulez-vous que ce soit sinon lui ?"

"Vous en êtes vraiment sûrs ?"

Le père et la mère sont tellement abasourdis par la question que avant de répondre ils se regardent.

"Répondez !"

"Noble pharisien, peux-tu penser qu'un père et une mère puissent se tromper à propos de leur enfant ?" dit humblement le père.

"Mais... pouvez-vous jurer que... Oui. Que pour une somme d'argent il ne vous a pas été demandé de dire que c'est votre fils alors que c'est quelqu'un qui lui ressemble ?"

"Demandé de dire ? Et par qui donc ? Jurer ? Mais mille fois, et sur l'autel et le Nom de Dieu, si tu veux !" Et ils l'affirment avec tant d'assurance que le plus obstiné en serait démonté.

Mais les pharisiens ne se démontent pas ! Ils demandent : "Mais votre fils n'était pas né aveugle ?"

"Si, il était né ainsi. Avec les paupières closes et par dessous le vide, rien..."

"Et comment donc y voit-il maintenant ? Il a des yeux sur lesquels s'ouvrent des paupières. Vous ne voudriez tout de même pas dire que des yeux puissent naître ainsi, comme des fleurs au printemps, et qu'une paupière s'ouvre absolument comme le fait le calice d'une fleur !..." dit un autre pharisien avec un rire sarcastique.

"Nous savons que cet homme est vraiment notre fils depuis presque trente ans, et qu'il est né aveugle, mais comment maintenant il y voit, nous ne le savons pas et nous ne savons pas qui lui a ouvert les yeux. Du reste, demandez-le-lui. Il n'est pas idiot et ce n'est pas un enfant. Il a l'âge. Interrogez-le et il vous répondra."

"Vous mentez" s'écrie un des deux qui avaient toujours suivi l'aveugle. "Lui, dans votre maison, a raconté comment il a été guéri et par qui. Pourquoi dites-vous que vous ne le savez pas ?

"Nous étions tellement abasourdis par la surprise que nous n'avons pas entendu" disent les deux en s'excusant.

Les pharisiens s'adressent à Sidonia dit Bartolmaï : "Avance ici, toi, et donne gloire à Dieu s'il t'est possible ! Tu ne sais pas que celui qui t'a touché les yeux est un pécheur ? Tu ne le sais pas ? Eh bien apprends-le. Nous te le disons, nous qui le savons."

"Mais, ce sera comme vous dites. Pour moi, si c'est un pécheur, je ne le sais pas. Je sais seulement qu'avant j'étais aveugle et que maintenant j'y vois, et clair."

"Mais que t'a-t-il fait ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ?"

"Je vous l'ai déjà dit et vous m'avez entendu. Maintenant vous voulez l'entendre de nouveau ? Pourquoi ? Peut-être voulez-vous devenir ses disciples?"

"Imbécile ! Sois-le, toi, disciple de cet homme. Nous, nous sommes disciples de Moïse, et nous savons tout de Moïse et que Dieu lui a parlé. Mais de cet homme nous ne savons rien, ni d'où il vient, ni qui il est, et aucun prodige du Ciel ne l'indique comme prophète."

"C'est là précisément que se trouve le merveilleux ! Que vous ne savez pas d'où il est et que vous dites qu'aucun prodige n'indique qu'il soit juste. Mais Lui m'a ouvert les yeux et personne de nous d'Israël n'avait jamais pu le faire, pas même l'amour d'une mère et les sacrifices de mon père. Une chose pourtant que nous savons tous, aussi bien vous que moi, c'est que Dieu n'exauce pas le pécheur, mais celui qui craint Dieu et fait sa volonté. On n'a jamais entendu dire que quelqu'un dans le monde entier ait pu ouvrir les yeux à un aveugle-né, mais cela, Jésus l'a fait. Si Lui n'était pas de Dieu, il n'aurait pas pu le faire."

"Tu es né entièrement dans le péché, et tu as l'esprit difforme autant et plus que ne l'était ton corps, et tu prétends nous faire la leçon ? Va-t'en, misérable avorton, et fais-toi satan avec ton séducteur. Dehors ! Dehors, tout le monde, plèbe imbécile et pécheresse !" et ils les jettent dehors : fils, père et mère comme si c'étaient trois lépreux.

Les trois s'en vont rapidement, suivis par leurs amis, mais arrivé hors de l'enceinte, Sidonia se retourne et dit : "Et restez ! Et dites ce que vous voulez. Ce qu'il y a de vrai c'est que j'y vois et j'en loue Dieu. Et satan, c'est vous qui le serez, et non pas le Bon qui m'a guéri."

"Tais-toi, fils ! Tais-toi ! Pourvu que cela ne nous fasse pas du mal !..." gémit la mère.

"Oh ! Ma mère ! L'air de cette salle t'a empoisonné l'âme, toi qui dans ma douleur m'enseignais à louer Dieu et qui maintenant dans la joie ne sais pas le remercier, et qui crains les hommes ? Si Dieu m'a tant aimé et t'a aimée au point de nous donner le miracle, ne saura-t-il pas nous défendre d'une poignée d'hommes ?"

"Ton fils a raison, femme. Allons à notre synagogue pour louer le Seigneur, puisqu'ils nous ont chassés du Temple. Et allons-y vivement avant la fin du sabbat..."

Et, pressant le pas, ils se perdent dans les chemins de la vallée.

lez avec ma paix."

228 – JESUS ET VALERIA.LE MIRACLE DU PETIT LEVI A NOBE

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 7)*

Jésus est au milieu de malades ou de pèlerins venus vers Lui de nombreux endroits de la Palestine. Il y a jusqu'à un navigateur de Tyr qu'un accident de mer a rendu paralysé et qui raconte son infortune : la chute d'un fardeau provoquée par le roulis, et les lourdes marchandises lui sont tombées dessus et ont blessé son échine. Il n'est pas mort, mais c'est pour lui pire que la mort car, perdu comme il l'est, il oblige ses parents à laisser leur travail pour le soigner. Il dit qu'il est allé avec eux à Capharnaüm et puis à Nazareth et qu'il a su par Marie que Lui était en Judée et précisément à Jérusalem. "Elle m'a donné les noms des amis qui pouvaient te loger, et un [galiléen de Sephoris](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JosephSephoris.htm) m'a dit que tu es ici. Et je suis venu. Je sais que tu ne méprises personne, pas même les samaritains. Et j'espère que tu m'exauceras. J'ai tant de foi." Sa femme ne parle pas, mais se tenant accroupie près du grabat sur lequel on a posé le malade, elle regarde Jésus avec des yeux plus suppliants que toute parole.

"Où as-tu été touché ?"

"Au-dessous du cou. C'est justement là que j'ai eu le choc le plus fort et que j'ai entendu dans ma tête un bruit semblable à celui du bronze que l'on frappe. Ensuite il a fait place au continuel mugissement d'une mer en tempête et des lumières, des lumières de toutes couleurs se sont mises à danser devant moi... Puis je n'ai plus rien senti pendant plusieurs jours. Nous naviguions dans les eaux de [Cintium](http://www.maria-valtorta.org/Lieux/Cintium.htm) et je me suis retrouvé à la maison, je ne sais comment. Et j'ai retrouvé le mugissement dans la tête et les lumières dans les yeux pendant des jours et des jours. Puis cela a passé... mais les bras sont restés morts et de même les jambes. Un homme fini à quarante ans, et j'ai sept enfants, Seigneur."

"Femme, soulève ton mari et découvre l'endroit qui a été frappé."

La femme obéit sans parler. Par des mouvements adroits et maternels, aidée par celui qui est venu avec elle, je ne sais si c'est son frère ou son beau-frère, elle passe un bras sous les épaules de son mari alors que de l'autre main elle soutient la tête et avec la délicatesse avec laquelle on tournerait un nouveau-né, elle soulève le corps lourd de son siège. Une cicatrice encore rouge indique l'endroit du principal choc.

Jésus se penche. Tout le monde allonge le cou pour regarder. Jésus appuie la pointe des doigts sur la cicatrice en disant : "Je veux !"

L'homme a une secousse comme si un courant électrique l'avait touché et pousse un cri : "Quel feu !"

Jésus détache les doigts des vertèbres blessées et il dit : "Lève-toi !"

L'homme ne se le fait pas dire deux fois. Appuyer sur son siège ses bras inertes depuis des mois, se secouer pour se dégager de ceux qui le soutiennent, jeter ses jambes en bas du brancard, et se mettre debout, c'est fait en beaucoup moins de temps que je n'en ai employé pour décrire les phases du miracle.

La femme crie, le parent crie, l'homme guéri lève les bras au ciel, rendu muet par la joie. Un instant de joie stupéfaite, puis il tourne sur lui-même, avec l'assurance de l'homme le plus agile, et il se trouve face à Jésus. Il retrouve alors sa voix et il crie : "Sois béni Toi et Celui qui t'a envoyé ! Je crois au Dieu d'Israël, et à Toi, son Messie" et il se jette à terre pour baiser les pieds de Jésus pendant que crient les gens.

Puis ce sont les autres miracles sur des enfants, des femmes, des vieillards pour la plupart. Puis Jésus parle.

"Vous avez vu le miracle des os fracturés qui se raffermissent et des membres morts qui redeviennent vivants. Cela, c'est le Seigneur qui vous l'a accordé pour fortifier la foi chez ceux qui croient et la susciter chez ceux qui ne l'ont pas. Et le miracle a été accordé à des gens de tous les lieux, venus ici chercher la santé, poussés par la foi en mon pouvoir de guérison.

Il y a ici des juifs et des galiléens, des libanais et des syro-phéniciens, des habitants de la [Batanée](http://www.maria-valtorta.org/Cartes/PalestineHistorique.jpg) lointaine et des bords de la mer. Et tous sont venus, sans souci de la saison et de la longueur du parcours, et les parents les ont accompagnés sans murmurer, sans se plaindre des travaux restés en suspens ou des commerces abandonnés, car tout sacrifice était nul en comparaison de ce qu'ils allaient obtenir. Et comme sont tombés les égoïsmes et les incertitudes de l'homme, ainsi sont tombées les idées politiques ou religieuses qui constituaient une sorte de muraille empêchant de se considérer tous frères, tous égaux pour la vie et la souffrance, pour désirer et espérer la santé et le réconfort.

Et Moi, à tous ceux qui ont su s'unir dans une espérance qui est déjà de la foi, j'ai accordé la santé et le réconfort, car il est juste qu'il en soit ainsi.

Je suis le Pasteur universel et je dois accueillir toutes les brebis qui veulent entrer dans mon troupeau. Je ne fais pas de distinction entre les brebis saines et les malades, entre les brebis faibles et les fortes, entre les brebis qui me connaissent, étant déjà du troupeau de Dieu, et les brebis qui jusqu'à maintenant ne me connaissaient pas et ne connaissaient même pas le vrai Dieu. Car je suis le Pasteur de l'Humanité, et je prends mes brebis dans tous les lieux où elles se trouvent et se dirigent vers Moi. Ce sont des brebis maigres, sales, avilies, ignorantes, frappées par des pasteurs qui ne les ont pas aimées et les ont repoussées en les disant immondes ? Il n'y a pas d'impureté qui ne puisse être purifiée. Et il n'y a pas d'impureté qui, voulant se purifier et demandant de l'aide pour y arriver, puisse être repoussée avec l'excuse qu'elle est telle.

Les bons désirs, c'est Dieu qui les suscite. S'il les suscite, c'est signe qu'il désire qu'ils deviennent réalité. C'est le même Esprit de Dieu qui demande par des prières ineffables cette absorption de tous les hommes de la part de l'Amour, car l'Esprit de Dieu désire se répandre et s'enrichir. Se répandre en aimant un nombre illimité d'êtres à peine suffisant pour donner satisfaction à son Infinité d'Amour, et s'enrichir de l'amour d'un nombre illimité d'êtres attirés à Lui par la douceur de ses parfums. Il n'est donc permis à personne de mépriser et de repousser celui qui veut entrer dans le saint troupeau.

Ceci dit pour ceux d'entre vous qui peuvent cultiver dans leur cœur les idées d'une grande partie d'Israël, des idées de distinction et de jugement qui ne sont pas aimées de Dieu car elles sont contraires à son dessein de faire de tous les peuples un Peuple unique qui porte le Nom du Messie envoyé par Lui.

Cependant, en ce moment, je parle aussi à toutes celles venues du dehors, aux brebis jusqu'à présent sauvages et qui éprouvent le désir d'entrer dans le troupeau unique de l'Unique Pasteur. Et je dis : que rien ne les décourage, que rien ne les avilisse. Il n'y a pas de paganisme, il n'y a pas d'idolâtrie, il n'y a pas de vie différente de celle que j'enseigne, qu'on ne puisse renier et repousser pour permettre à l'esprit de se refaire à neuf, délivré de toute plante mauvaise pour être capable de recevoir de nouvelles semences et de revêtir un nouveau vêtement.

Et c'est cela, plus encore que la santé des membres, qui devrait pousser les peuples vers Moi. De la même façon — et cela sert pour les hébreux de Palestine comme pour les hébreux et les prosélytes de la Diaspora et comme pour les gentils — de même que vous savez venir à Moi pour que soit enlevé à vos chairs malades le joug de l'infirmité, ainsi sachez venir pour que soit enlevé à votre esprit le joug du péché ou du paganisme. Tous, vous devriez me demander en premier lieu, et désirer de toutes vos forces, d'être délivrés de ce qui rend votre esprit esclave de forces mauvaises qui le dominent. Vous devriez vouloir d'abord cette libération, vouloir comme premier miracle le Royaume de Dieu en vous. Parce que, une fois ce Royaume de Dieu venu en vous, toute autre chose vous sera donnée, et donnée de manière que le don ne pèse pas comme un châtiment dans l'autre vie.

Vous n'avez pas réfléchi aux intempéries, aux fatigues, aux pertes d'argent pour obtenir la santé des membres, qui même s'ils sont guéris aujourd'hui, dans un proche avenir périront de mort physique. C'est du même cœur que vous devriez savoir tout affronter pour obtenir la santé de l'esprit, et la Vie éternelle, et la possession du Royaume de Dieu. Les mépris ou les menaces des parents ou des concitoyens ou des puissances, que sont-ils en comparaison de ce que vous aurez tous, de quelque endroit que vous veniez, si vous savez venir à la Vérité et à la Vie ? Qui hésiterait à aller en un lieu où il saurait que l'attend une vie heureuse, pour rester une journée à une fête qui finit au coucher du soleil ? Et pourtant c'est ce que font beaucoup. Pour se rassasier, pendant une fraction de temps, des insipides et inutiles joies du monde, ils évitent d'accourir au lieu où ils trouveraient pour toujours une vraie nourriture, une vraie santé, une vraie joie et sans peur de se la voir arracher par une haine ennemie.

Dans le royaume de Dieu, il n'y a pas de haine, pas de guerre, pas d'injustices. Celui qui sait y entrer ne connaît plus la douleur, l'angoisse, les vexations, mais il possède la paix joyeuse qui émane de mon Père.

Je vous congédie. Allez. Retournez dans vos villages. Désormais mes disciples sont nombreux et répandus dans toutes les régions de la Palestine. Écoutez-les, si vous voulez connaître ma Doctrine et être prêts pour le jour de la décision de laquelle dépendra la vie éternelle d'un grand nombre. Je vous donne ma paix pour qu'elle vienne avec vous."

Et Jésus, après avoir béni la foule, rentre dans la maison... Les apôtres restent encore dehors pendant quelque temps, puis ils rentrent pour le repas car le soleil, déjà haut dans le ciel, indique que c'est midi.

Ils s'assoient à la table rustique pour prendre la nourriture composée de fromages, de chicorée cuite à l'eau et assaisonnée avec de l'huile, et après la bénédiction des mets, ils parlent des événements de la matinée. Ils se félicitent que le nombre des disciples qui évangélisent soit désormais tel que le Maître soit soulagé de la fatigue de parler continuellement dans les conditions de fatigue où il se trouve.

En effet Jésus, ces derniers temps, est devenu encore plus maigre. Sa couleur, qui est naturellement d'un blanc d'ivoire foncé avec à peine une teinte de rosé sous la couleur brune de la peau, au sommet des joues, est maintenant tout à fait blanche, semblable à un pétale de magnolia qui a perdu sa fraîcheur. A moi, qui ayant vécu longtemps à Milan connais la couleur délicate du marbre de Candoglia qui a servi à la construction du magnifique Dôme, le visage du Seigneur, en ces derniers mois douloureux de sa vie terrestre, me paraît vraiment de la couleur de ce marbre qui n'est pas blanc, qui n'est pas rosé, qui n'est pas jaune, mais rappelle avec les nuances les plus délicates ces trois couleurs. Les yeux sont plus profonds et semblent donc plus sombres, peut-être aussi une ombre de lassitude offusque les paupières et les orbites. Des yeux de quelqu'un qui dort peu, pleure beaucoup et souffre. Et la main semble plus longue, parce qu'elle est décharnée et pâlie, douce main de mon Seigneur qui montre déjà le relief des tendons et les veines, qui a des creux par suite de la maigreur sous laquelle transparaît l'ossature sous-jacente, sainte main martyre, déjà prête pour le clou qui la transpercera et où il sera facile aux bourreaux de trouver le point où mettre le clou car il n'y a pas de voile de graisse sur la main ascétique de mon Seigneur. Maintenant elle s'abandonne comme par lassitude sur le bois sombre de la table, alors que Lui secoue sa tête en souriant péniblement à ses apôtres qui s'aperçoivent de l'infinie lassitude de ses membres, de sa voix, et surtout de son cœur, trop affligé, trop épuisé par l'effort de devoir tenir unis tant de cœurs différents, de devoir supporter et tenir caché le déshonneur du disciple incorrigible...

Pierre décrète : "Toi, jusqu'à la Fête de la Dédicace, il faut absolument que tu te reposes. A ceux qui viennent, c'est nous qui y penserons. Toi, tu iras... Mais, oui ! Chez Thomas. Tu seras tout près et en paix."

Thomas appuie la proposition de Pierre, mais Jésus secoue la tête. Non. Il ne veut pas y aller.

"Eh bien, alors, tu ne parleras pas ces jours-ci. Nous pouvons le faire. Ce ne seront pas des paroles élevées : nous nous en tiendrons à ce que nous savons et Toi, tu t'occuperas seulement des malades."

"Cela, nous aussi pouvons le faire" dit Judas Iscariote.

"Hum ! Moi, j'y renonce" dit Pierre.

"Et pourtant, tu l'as déjà fait !"

"Certainement. Quand le Maître n'était pas avec nous et que nous devions le représenter et le faire aimer. Mais à présent il est là et c'est Lui qui fait le miracle. Lui seul en est digne. Le miracle, nous ! Mais si nous avons besoin de recevoir celui de notre rénovation, parce que, de nous-mêmes, je m'en aperçois bien, nous ne ferons jamais rien de bien. Nous sommes des misérables, pécheurs et ignorants."

"Parle pour toi, je t'en prie. Moi je ne me sens pas du tout misérable !" réplique Judas de Kériot.

"Le Maître est las. Sa lassitude est plutôt morale que physique. S'il est vrai que nous l'aimons, évitons les disputes. C'est ce qui l'épuise le plus" dit sévèrement le Zélote.

Jésus lève les yeux pour regarder l'apôtre âgé, toujours si sage, et il lui tend la main par dessus la table pour le caresser. Le Zélote prend dans ses mains brunes cette main blanche et il la baise.

"Tu as raison. Mais moi aussi, si je dis qu'il doit absolument se reposer. Il semble malade !..." insiste Pierre.

Tous sont d'accord, y compris le vieux [Jean](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanNobe.htm) et [Élise](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/EliseBethsour.htm) qui dit : "Il y a si longtemps que je le dis. Pour cela, je voudrais..."

Un coup à la porte.

André, qui en est le plus proche, va ouvrir et il sort en refermant la porte derrière lui.

Il rentre : "Maître, il y a une femme. Elle insiste pour te voir. Elle a une fillette avec elle. Elle doit être de haute condition, malgré la simplicité de son vêtement. Elles ne sont pas malades, ni elle ni sa fille, dirais-je. Mais je ne sais pourquoi elle a un voile si épais. La fillette a des fleurs splendides dans les bras."

"Renvoie-la. Nous étions en train de dire qu'il doit se reposer, et tu ne le laisses même pas finir de manger !" bougonne Pierre.

"Je le lui ai dit. Mais elle m'a répondu qu'elle ne fatiguera pas le Maître, et que Lui aura certainement de la joie de la voir."

"Dis-lui qu'elle revienne demain à l'heure de tout le monde. Maintenant le Maître va se reposer."

"André, accompagne-la dans la chambre du haut. J'arrive tout de suite" dit Jésus.

"Voilà ! Je le savais ! C'est ainsi qu'il se ménage ! Exactement comme nous disions de le faire !" Pierre est fâché.

Jésus se lève et avant de sortir il passe derrière Pierre, lui met les mains sur les épaules, se penche un peu pour déposer un baiser sur ses cheveux en disant : "Bon, Simon ! Celui qui m'aime soulage ma lassitude plus que le repos sur un lit."

"Sais-tu si c'est quelqu'une qui t'aime ?"

"Oh ! Simon ! L'inquiétude te fait dire des paroles dont tu t'es déjà repenti car tu te rends compte qu'elles sont sottes ! Bon ! Bon ! Une femme qui vient avec une enfant innocente, qui m'amène son enfant innocente les bras chargés de fleurs, ne peut être que quelqu'une qui m'aime et qui voit mon besoin de trouver un peu d'amour et de pureté au milieu de tant de haine et de souillure." Et il s'en va ensuite en montant l'escalier de la terrasse, alors qu'André, une fois sa mission accomplie, rentre dans la cuisine.

La [femme](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Valeria.htm) est sur la porte de la pièce supérieure. Grande, élancée sous un lourd manteau gris, le visage voilé par une toile de soie ivoire qui descend de la capuche fermée autour de son visage. La [fillette](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Faustina.htm), une enfant encore car elle peut avoir au maximum trois ans, a un petit vêtement de laine blanche et une cape blanche aussi, avec la capuche. Mais la capuche a glissé en arrière de ses boucles d'une délicate couleur châtain clair, car la petite regarde la femme en levant son petit visage qui émerge des fleurs qu'elle serre étroitement dans ses bras. Des fleurs splendides qu'on ne peut trouver que dans ces pays pendant le froid décembre : des roses carnées mélangées avec de délicates fleurs blanches que je ne connais pas; je ne suis pas très forte en floriculture.

Jésus a à peine posé le pied sur la terrasse qu'il s'entend saluer par la petite voix de l'enfant qui court à sa rencontre, poussée par la femme, en disant : "Ave, Domine Jesu !"

Jésus penche sa haute personne sur sa minuscule dévote, et en posant une main sur ses cheveux, lui dit : "La paix soit avec toi", et puis il se relève et suit la fillette qui, avec un gazouillement joyeux, revient vers la femme qui s'est inclinée profondément, en se déplaçant de devant la porte pour laisser passer le Maître.

Jésus la salue d'un signe de tête, et entre dans la pièce pour aller s'asseoir sur le premier siège qu'il trouve, silencieux comme s'il attendait, Il est très roi. Assis sur son pauvre siège de bois sans dossier, il paraît assis sur un trône tant est austère sa dignité. Sans manteau, avec son seul vêtement de laine d'un bleu très foncé, sans ornements, un peu déteint sur les épaules où la pluie, le soleil, la poussière et la sueur ont attaqué la couleur, vêtement propre, mais pauvre, il paraît vêtu de pourpre tant est majestueux son comportement. Très rigide, presque hiératique la pose de sa tête sur son cou, avec ses mains sur les genoux, les paumes ouvertes, les pieds nus sur le pavé nu de vieilles briques, avec comme fond le mur nu et à peine blanchi à la chaux avec, suspendu derrière sa tête non pas un drap ni un baldaquin mais un tamis pour la farine et une corde où sont suspendus des paquets d'ails et d'oignons, il est plus imposant que s'il avait sous ses pieds un pavage précieux, un mur d'or derrière Lui et un voile de pourpre orné de gemmes sur la tête.

Il attend. Sa majesté paralyse la femme en une stupeur de vénération. La fillette même se tait et reste immobile près de la femme, un peu effrayée peut-être. Mais Jésus sourit en disant : "Je suis ici pour vous. Ne craignez pas."

Et alors toute crainte tombe. La femme murmure quelque chose à la fillette et la fillette s'avance, suivie par la femme, et elle va contre les genoux de Jésus et elle dépose sur ses genoux toutes ses fleurs en disant : "Les roses de Faustina à son Sauveur." Elle le dit lentement comme quelqu'un qui ne connaît pas une langue qui n'est pas la sienne. Pendant ce temps la femme s'est agenouillée derrière la fillette, en rejetant son voile en arrière. C'est Valeria, la mère de la petite, qui salue Jésus de son salut romain : "Salut, ô Maître."

"Que Dieu vienne à toi, femme. Comment donc es-tu ici ? Et seule ainsi ?" dit Jésus tout en caressant la petite qui n'a plus peur, et qui non contente d'avoir mis les fleurs sur les genoux de Jésus, fouille avec ses menottes dans le bouquet parfumé et choisit celles qui, selon elle, sont les plus belles en disant : "Prends ! Prends ! C'est pour Toi, sais-tu ?" et elle lève tantôt une rose, tantôt une des larges ombrelles blanches à petites étoiles odorantes, près du visage de Jésus qui les prend et les remet sur le tas parfumé.

Pendant ce temps, Valeria parle : "J'étais à Tibériade car ma fille était un peu malade et notre médecin l'avait conseillé..." Valeria fait une longue pause, change de couleur et puis dit à la hâte : "et j'avais une si grande souffrance au cœur et je te désirais. Car pour ma souffrance, un seul médecin pouvait trouver la guérison : Toi, Maître qui en toutes choses as des paroles de justice... Je serais donc venue de toutes façons. Par l'égoïsme d'avoir ton réconfort, et aussi pour savoir ce que je dois faire pour... Oui, pour montrer ma reconnaissance envers Toi et ton Dieu qui m'avez accordé d'avoir mon enfant... Mais nous savons tant de choses, Maître. Les rapports des plus petits faits de la Colonie sont journellement déposés sur la table de travail de [Ponce Pilate](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/PoncePilate.htm). Il en prend connaissance, mais pour prendre des décisions à leur sujet il s'en rapporte beaucoup à [Claudia](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/ClaudiaProcula.htm)... Beaucoup de rapports parlent de Toi et des hébreux qui entretiennent l'agitation dans le pays, en faisant de Toi en même temps une enseigne de réveil national et une cause de haine civile. Claudia voit juste quand elle dit à son mari que dans toute la Palestine, il n'y en a qu'un seul dont il ne doit pas craindre qu'il soit pour lui une cause de malheur : Toi. Et Pilate l'écoute jour après jour... Jusqu'à présent la plus forte c'est Claudia. Mais si demain une autre force dominait Pilate... J'ai donc su et senti que mon innocente t'aurait consolé..."

"Tu as eu un cœur plein de pitié et éclairé, femme. Que Dieu t'éclaire totalement et veille sur ton enfant, maintenant et toujours."

"Merci, Seigneur. J'ai besoin de Dieu..." Des larmes tombent des yeux de Valeria.

"Oui, tu en as besoin. En Dieu tu trouveras tout réconfort, et tu sauras trouver un guide pour être juste en jugeant, pardonnant, en aimant encore, et surtout pour éduquer cette petite, afin qu'elle ait la vie heureuse de ceux qui sont les enfants du vrai Dieu.

Tu vois : le Dieu que tu ne connaissais pas, dont peut-être tu t'étais moquée, de Lui et de sa Loi, si différent de vos dieux et de vos lois et pratiques religieuses; que tu avais certainement offensé par une manière de vivre où la vertu n'était pas respectée en tant de choses, légères encore, si tu veux, mais qui conduisaient à blesser plus grièvement la vertu et à offenser la Divinité qui t'a créée, toi aussi; ce Dieu t'a tant aimée que par une douleur que tu ressentais avec ton humanité de mère, et de mère qui ne connaît pas la vie future et par conséquent le caractère temporaire de la séparation de la chair de sa chair, t'a tant aimée qu'il t'a amenée à Moi. Il t'a aimée au point de me conduire à Césarée quand tu agonisais pour ainsi dire sur la chair de ton enfant qui se refroidissait déjà dans l'agonie. Il t'a tant aimée qu'il te l'a rendue afin que tu aies toujours présentes à ton esprit la bonté et la puissance du Dieu vrai, et que tu possèdes un frein contre la licence païenne et un réconfort dans toutes tes douleurs de femme mariée. Il t'a tant aimée que, par une autre douleur, Il a renforcé en toi la volonté de venir à la Voie, à la Vérité, à la Vie, et de t'y fixer avec ton enfant, pour qu'elle au moins, dès sa prime enfance, possède ce qui est réconfort et paix, salut et lumière dans les tristes journées de la Terre, et les ait pour être préservée de tout ce qui te fait souffrir dans la meilleure partie de ton être, et dans la partie affective. La première, instinctivement bonne et incapable de supporter la sombre boue où elle est obligée de vivre. La seconde, désordonnée dans sa bonté.

C'est que dans tes affections, tu es païenne, ô femme. Ce n'est pas ta faute. C'est la faute du siècle où tu vis et de la gentilité dans laquelle tu as grandi. Seul celui qui est dans la vraie religion sait donner aux affections leur valeur, leur mesure et leurs justes manifestations. Toi, mère ignorante de la vie éternelle, tu as aimé ta petite d'une manière désordonnée, et en la voyant mourir, tu te révoltais désespérément contre cette perte, rendue folle par la mort qui allait survenir. Comme quelqu'un qui voit saisi par un fou l'être qui lui est le plus cher et le voit suspendu au-dessus d'un abîme du fond duquel il ne pourrait revenir s'il y tombait, et ne pourrait pas même être rapporté comme froide dépouille au baiser de son amour, ainsi tu voyais ta Fausta déjà suspendue au-dessus de l'abîme du néant... Pauvre mère qui n'aurait plus eu sa fille ! Ni dans sa chair ni dans son esprit. Le néant. La fin, la fin inexorable qu'est la mort pour ceux qui ne croient pas à la Vie spirituelle.

Toi, épouse païenne, aimante, fidèle, tu as aimé dans ton époux le dieu terrestre d'un amour charnel, ton beau dieu qui se faisait adorer par toi, en abaissant ta dignité d'égale à une servilité d'esclave. Que la femme soit soumise à son mari, humble, fidèle, chaste. Oui. Lui, l'homme, est le chef de la famille, mais chef ne veut pas dire despote. Chef ne veut pas dire maître capricieux auquel est permis tout caprice non seulement sur la chair mais sur la meilleure partie de l'épouse. Vous dites : "Où toi, Caïus, là moi, Caïa". Pauvres femmes d'un lieu où la licence se trouve jusque dans les histoires de vos dieux, celles d'entre vous qui ne sont pas d'une impudicité effrénée, comment pouvez-vous être là où sont vos époux ? Il est inévitable qu'une femme, qui n'est pas licencieuse et corrompue, se détache avec dégoût et éprouve une douleur vraiment atroce comme si des fibres se déchiraient, un effroi, un écroulement de tout le culte envers le mari contemplé jusque là comme un dieu, quand elle découvre que celui qu'elle adorait comme un dieu est un être misérable, dominé par une animalité brutale, licencieux, adultère, distrait, indifférent, qui se moque des sentiments et de la dignité de son épouse.

Ne pleure pas. Moi aussi je sais tout et même sans avoir besoin des rapports des centurions. Ne pleure pas, femme. Apprends, au contraire, à aimer ton mari dans l'ordre."

"Je ne peux plus l'aimer, il ne le mérite plus. Je le méprise. Je ne m'avilirai pas moi-même en l'imitant, mais je ne peux plus l'aimer. Tout est fini entre nous. Je l'ai laissé partir... sans essayer de le retenir... Au fond, je lui ai été reconnaissante, une dernière fois, pour son éloignement... Je ne le rechercherai pas. Du reste, quand donc a-t-il été pour moi un compagnon ? Une fois tombé le bandeau de mon adoration, je me rappelle maintenant et je juge ses actions. Était-il peut-être avec mon cœur, quand je pleurais de devoir le suivre ici, en quittant ma mère malade et ma patrie, alors que j'étais nouvelle épouse et près d'enfanter ? Lui, avec ses amis, riait de mes larmes et de mes nausées, m'avertissant seulement de ne pas salir son vêtement. Était-il peut-être à côté de moi, dans la nostalgie de mon dépaysement ? Non, dehors, avec ses amis, aux festins où mon état ne me permettait pas d'aller... Était-il peut-être penché avec moi sur le berceau du bébé ? Quand on lui montra la fille, il se mit à rire en disant : "J'aurais bien envie de la faire mettre par terre. Ce n'est pas pour avoir des filles que j'ai pris le joug matrimonial". Il n'assista pas à la purification en disant que c'était une pantomime inutile. Et parce que la petite pleurait, il dit en sortant : "Qu'on lui donne le nom de Libitina, et qu'elle soit consacrée à la déesse". Et quand Fausta fut mourante, partagea-t-il mon angoisse ? Où était-il la nuit qui précéda ta venue ? Dans la maison de [Valérien](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Valerien.htm) à un banquet. Mais je l'aimais : c'était, tu as dit juste, mon dieu. Tout me paraissait bon, juste en lui. Il me permettait de l'aimer... et j'étais l'esclave la plus esclave de ses volontés. Sais-tu pourquoi il m'a écartée de lui ?"

"Je le sais. Parce que dans ta chair, l'âme s'était réveillée et que tu n'étais plus une femelle, mais une femme."

"C'est ainsi. J'ai voulu faire de ma maison une maison vertueuse... et lui s'est fait envoyer à Antioche près du Consul, en m'imposant de ne pas le suivre et il a emmené avec lui ses esclaves favorites. Oh ! je ne le suivrai pas ! J'ai ma fille, j'ai tout."

"Non. Tu n'as pas tout. Tu as une partie, une petite partie du Tout, ce qui te sert à être vertueuse. Le Tout, c'est Dieu. Ta fille ne doit pas être une raison d'injustice envers le Tout, mais de justice. Pour elle et avec elle, tu as le devoir d'être vertueuse."

"Je suis venue pour te consoler, et c'est Toi qui me consoles. Mais je suis venue aussi pour te demander comment éduquer cette petite pour la rendre digne de son Sauveur. J'avais pensé me faire votre prosélyte et de la faire telle elle aussi..."

"Et ton mari ?"

"Oh ! Tout est fini avec lui."

"Non. Tout commence. Tu es toujours son épouse. Le devoir d'une bonne épouse est de rendre bon son conjoint."

"Il dit qu'il veut divorcer, et il le fera certainement. Pour cela..."

"Et il le fera. Mais il ne l'a pas encore fait et tant qu'il ne l’a pas fait, tu es son épouse, même d'après votre loi. Et comme telle, tu as le devoir de rester comme épouse à ta place. Ta place est celle de seconde pour ton mari dans la maison, près de ta fille, en présence des serviteurs et du monde. Tu penses : lui a donné le mauvais exemple. C'est vrai. Mais cela ne te dispense pas de donner, toi, un exemple de vertu. Lui s'en est allé, c'est vrai. Toi, prends sa place auprès de ta fille et des serviteurs.

Tout ne mérite pas des reproches dans vos coutumes. Quand Rome était moins corrompue, ses femmes étaient chastes, laborieuses, et elles servaient la divinité par une vie de vertu et de foi. Même si leur condition misérable de païennes les faisait servir des faux dieux, l'idée était bonne. Elles donnaient leur vertu à l'Idée de la religion, au besoin d'un respect pour une religion, pour une Divinité dont le vrai nom leur était inconnu, mais dont elles sentaient l'existence et qui était plus grand que l'Olympe licencieux, que les divinités avilies qui le peuplaient selon les légendes mythologiques. Inexistant votre Olympe, inexistants vos dieux. Mais vos vertus antiques étaient le fruit de la conviction vraie qu'il fallait être vertueux pour pouvoir être regardé avec amour par les dieux; elles étaient le fruit du devoir que vous aviez le sentiment d'avoir envers les divinités que vous adoriez. Aux yeux du monde, particulièrement de notre monde judaïque, vous paraissiez sots pour cet honneur que vous donniez à ce qui n'existe pas. Mais pour la Justice éternelle et vraie, pour le Dieu Très-Haut, Unique et Tout Puissant Créateur de toutes les créatures et de toutes choses, ces vertus, ce respect, ce devoir n'étaient pas vains. Le bien est toujours le bien, la foi a toujours valeur de foi, la religion a toujours valeur de religion si celui qui les suit et les pratique est convaincu d'être dans le vrai.

Je t'exhorte à imiter vos antiques femmes, chastes, laborieuses et fidèles, en restant à ta place, colonne et lumière dans ta maison et de ta maison. Ne crois pas que les serviteurs aient pour toi moins de respect parce que tu es restée seule. Jusqu'à présent ils t'ont servie par crainte et parfois avec un sentiment caché de haine et de révolte. Dorénavant ils te serviront avec amour. Les malheureux aiment ceux qui sont malheureux. Tes esclaves connaissent la douleur. Ta joie était pour eux un aiguillon amer. Tes peines, en te dépouillant du froid éclat de maîtresse, au sens le plus odieux du mot, te revêtiront d'une lumière chaude de pitié. Tu seras aimée, Valeria, et par Dieu et par ta fille et par tes serviteurs. Et même si tu n'étais plus l'épouse, mais la divorcée, rappelle-toi (Jésus se lève) que la séparation légale ne supprime pas le devoir de la femme d'être fidèle à son serment d'épouse.

Tu voudrais entrer dans notre religion. Un de ses préceptes divins c'est que la femme est la chair de la chair de l'époux et que rien ni personne ne peut séparer ce que Dieu a fait une seule chair. Nous aussi, nous avons le divorce. Il est venu comme un fruit mauvais de la luxure humaine, du péché d'origine, de la corruption des hommes. Mais il n'est pas venu spontanément de Dieu. Dieu ne change pas sa parole. Et Dieu avait dit, en inspirant à Adam, innocent encore, et parlant par conséquent avec une intelligence que la faute n'avait pas offusquée, les paroles : que les époux, une fois unis, devaient être une seule chair. La chair ne se sépare pas de la chair autrement que par le malheur de la mort ou de la maladie.

Le divorce mosaïque, accordé pour éviter des péchés atroces, n'accorde à la femme qu'une liberté bien mesquine. La divorcée est toujours une femme diminuée dans la pensée des hommes, soit qu'elle reste telle, soit qu'elle passe à des secondes noces. Dans le jugement de Dieu, c'est une malheureuse si elle devient divorcée par suite de la malveillance de l'époux et reste divorcée; mais elle n'est qu'une pécheresse, une adultère, si elle le devient par ses abjectes propres fautes et se remarie. Mais toi, si tu veux entrer dans notre religion, tu le fais pour Me suivre, et alors Moi, Verbe de Dieu, le temps de la religion parfaite étant venu, je te dis ce que je dis à beaucoup. Il n'est pas permis à l'homme de séparer ce que Dieu a uni et est toujours adultère celui ou celle qui du vivant de son conjoint passe à d'autres noces.

Le divorce est une prostitution légale, qui met l'homme et la femme en situation de commettre des péchés de luxure. La femme divorcée reste difficilement veuve d'un homme vivant, et veuve fidèle. L'homme divorcé ne reste jamais fidèle au premier mariage. Aussi bien l'un que l'autre, en passant à d'autres unions, descendent du niveau des hommes à celui des brutes, auxquelles il est permis de changer de femelle à tout appel des sens. La fornication légale, dangereuse pour la famille et la Patrie, est criminelle à l'égard des innocents. Les enfants des divorcés doivent juger leurs parents. Jugement sévère que celui des enfants ! Les enfants doivent condamner au moins un des deux parents. Et les enfants, à cause de l'égoïsme des parents, sont condamnés à une vie affective mutilée. Que si ensuite, aux conséquences familiales du divorce, qui prive du père ou de la mère des enfants innocents, s'ajoute le nouveau mariage du conjoint auquel ont été confiés les enfants, à la condamnation d'une vie affective mutilée de l'un des deux membres, s'ajoute l'autre mutilation : celle de la perte, plus ou moins totale, de l'affection de l'autre membre, séparé, ou totalement absorbé, par le nouvel amour et les enfants du nouveau mariage.

Parler de noces, de mariage, dans le cas d'une nouvelle union d'un divorcé ou d'une divorcée, c'est profaner le sens et la chose de ce qu'est le mariage. Seule la mort de l'un des conjoints et le veuvage qui en résulte pour l'autre, peut justifier les secondes noces, bien que je juge qu'il serait meilleur de s'incliner devant le verdict toujours juste de Celui qui règle les destinées des hommes, et de se renfermer dans la chasteté quand la mort a mis fin à l'état matrimonial, en se consacrant tout entier aux enfants et en aimant dans ses enfants le conjoint passé à l'autre vie. C'est un amour dépouillé de toute matérialité, saint et vrai.

Pauvres enfants ! Connaître après la mort ou l'écroulement du foyer, la dureté d'un second père ou d'une seconde mère et l'angoisse de voir les caresses partagées avec d'autres fils qui ne sont pas des frères!

Non. Dans ma religion le divorce n'existera pas. Et adultère et pécheur sera celui qui contractera le divorce civil pour contracter une nouvelle union. La loi humaine ne changera pas mon décret. Le mariage, dans ma religion, ne sera plus un contrat civil, une promesse morale, faite et sanctionnée par la présence de témoins préposés pour la chose. Mais ce sera un indissoluble lien rivé, soudé, sanctifié par la puissance sanctifiante que je donnerai au contrat, devenu Sacrement. Pour te faire comprendre : rite sacré. Ce pouvoir aidera à pratiquer saintement tous les devoirs matrimoniaux, mais il sera aussi l'affirmation de l'indissolubilité du lien.

Jusqu'à présent, le mariage est un contrat réciproque naturel et moral entre deux personnes de sexe différent. A partir du moment où ma loi existera, il sera étendu à l'âme des conjoints. Il deviendra par conséquent aussi un contrat spirituel, sanctionné par Dieu par l'intermédiaire de ses ministres. Tu sais maintenant qu'il n'y a rien au-dessus de Dieu. Donc ce que Lui aura uni, aucune autorité, aucune loi ou caprice humain ne pourra le séparer.

Le "où tu es Caïus, je serai moi Caïa" de votre rite se perpétue dans l'au-delà, dans notre rite, dans mon rite, car la mort n'est pas la fin, mais la séparation temporaire de l'époux et de l'épouse, et le devoir d'aimer dure aussi au-delà de la mort. C'est pour cela que je dis que je voudrais la chasteté chez les veufs. Mais l'homme ne sait pas être chaste. Et c'est aussi pour cela que je dis que les conjoints ont le devoir de s'améliorer l'un l'autre.

Ne hoche pas la tête. Tel est le devoir, et il faut accomplir ce devoir si on veut vraiment Me suivre."

"Tu es dur, aujourd'hui, Maître."

"Non. Je suis Maître et j'ai en face de Moi une créature qui peut grandir dans la vie de la Grâce. Si tu n'étais pas ce que tu es, je t'imposerais moins. Mais tu as une bonne trempe et la souffrance purifie et trempe toujours plus ton métal. Un jour tu te souviendras de Moi et tu me béniras d'avoir été ce que je suis."

"Mon mari ne reviendra pas en arrière..."

"Et toi, tu iras de l'avant. En tenant par la main ton innocente, tu marcheras sur le chemin de la Justice sans haine, sans vengeance, et aussi pourtant sans attente inutile et sans regret pour ce qui est perdu."

"Tu le sais alors que je l'ai perdu !"

"Je le sais, mais ce n'est pas toi qui l'as perdu, c'est lui qui t'a perdue. Il ne te méritait pas. Maintenant écoute... C'est dur. Oui. Tu m'as apporté des roses et des sourires innocents pour me consoler... Moi... Je ne puis que te préparer à porter la couronne d'épines des épouses abandonnées... Mais, réfléchis; si le temps pouvait revenir en arrière et te ramener à ce matin où Fausta était mourante, et si ton cœur était mis dans l'alternative de choisir entre ta fille et ton mari, devant nécessairement perdre l'un des deux, toi, que choisirais-tu ?..."

La femme réfléchit, pâle mais courageuse dans sa souffrance après les quelques larmes qu'elle a versées au début du dialogue... Puis elle se penche sur sa petite qui est assise sur le pavé et s'amuse à mettre des fleurettes blanches autour des pieds de Jésus. Elle la prend, l'embrasse et crie : "C'est elle que je choisirais, car à elle je puis donner mon cœur même et la faire grandir comme j'ai appris que l'on doit vivre. Mon enfant ! Et être unies aussi au-delà de la vie. Moi toujours sa mère, elle toujours ma fille !" et elle la couvre de baisers alors que la petite se serre à son cou, toute amour et sourires.

"Dis-moi, oh ! Dis-moi, Maître, Toi qui apprends à vivre en héros, ce que, comment l’elever pour être toutes les deux dans ton Royaume ? Quelles paroles, quelles actions lui enseigner ?..."

"Il n'est pas besoin de paroles ni d'actes particuliers. Sois parfaite pour qu'elle reflète ta perfection. Aime Dieu et le prochain pour qu'elle apprenne à aimer. Vis sur la Terre avec tes affections en Dieu. Elle t'imitera. Ainsi pour l'instant. Plus tard mon Père, qui vous a aimées d'une manière spéciale, pourvoira à vos besoins spirituels, et vous deviendrez sages dans la foi qui portera mon Nom. C'est tout ce qu'il y a à faire. Dans l'amour de Dieu, tu trouveras tout frein contre le Mal. Dans l'amour du prochain, tu auras une aide contre l'accablement de la solitude. Et enseigne à pardonner. A toi-même... et à ton enfant. Comprends-tu ce que je veux dire ?"

"Je comprends... C'est juste... Maître, je te quitte. Bénis une pauvre femme... qui est plus pauvre qu'une mendiante qui a son compagnon fidèle..."

"Où es-tu maintenant ? A Jérusalem ?"

"Non, à Béther. [Jeanne](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanneChouza.htm), qui est si bonne, m'a envoyé dans son château... Je souffrais trop là-haut... Je vais y rester jusqu'à ce que Jeanne vienne à Jérusalem, ce qui ne va pas tarder. Elle descend en Judée avec ta Mère et les autres disciples aux premières tiédeurs du printemps. Ensuite, je resterai avec elle quelque temps. Puis les autres viendront et j'irai avec elles. Mais le temps aura déjà pansé ma blessure."

"Le temps, et surtout Dieu et le sourire de ta fillette. Adieu, Valeria. Que le Dieu vrai, que tu cherches avec un esprit qui est bon, te réconforte et te protège," Jésus met la main sur la tête de la petite pour la bénir. Puis il s'approche de la porte fermée en demandant : "Tu es venue seule ?"

"Non, avec une affranchie. Le char m'attend dans le bois à l'entrée du village. Nous verrons-nous encore, Maître ?"

"Pour la Dédicace, je serai à Jérusalem, au Temple."

"J'y serai, Maître. J'ai besoin de tes paroles pour ma nouvelle vie..."

"Va tranquille. Dieu ne laisse pas sans aide celui qui le cherche."

"Je crois... Oh ! il est bien triste notre monde païen !"

"Il y a de la tristesse partout où il n'y a pas une vraie vie en Dieu.

Même en Israël, on pleure... C'est parce qu'on ne vit plus dans la Loi de Dieu. Adieu. La paix soit avec toi."

La femme se courbe en une inclination profonde et elle suggère quelque chose à la petite. Et la fillette lève le visage, tend ses petits bras et elle répète de sa petite voix de pinson : "Ave, Domine Jesu !"

Jésus se penche pour cueillir sur sa petite bouche le baiser innocent qui déjà s'y forme, et la bénit encore... Puis il rentre dans la pièce et s'assoit pensif près des fleurs éparses sur le sol.

Il se passe ainsi quelque temps, puis quelqu'un frappe à la porte.

"Viens."

La porte s'entrouvre et dans l'entrebâillement apparaît la figure honnête de Pierre.

"C'est toi ? Viens..."

"Non. C'est Toi qui devrais venir avec nous. Il fait froid ici. Quelles belles fleurs ! Un grand prix !" Pierre, en parlant, observe son Maître.

"Oui, un grand prix. Mais l'acte et la façon dont il a été accompli a plus de valeur que les fleurs. Elles m'ont été apportées par la fillette de Valeria, la romaine amie de Claudia."

"Hé ! Je sais ! Je sais ! Et pourquoi ?"

"Pour me consoler. Elles savent ce que je souffre, et Valeria a eu cette pensée. Elle a pensé que les fleurs d'une innocente pourraient me consoler..."

"Une romaine !... Et nous d'Israël, nous ne te donnons que de la douleur... Judas a deviné juste. Il disait qu'il avait vu un char arrêté et que la femme était certainement une romaine... et... il était troublé, Maître..." Pierre est tout à fait interrogateur.

Mais Jésus dit seulement : "Où est Judas ?"

"Dehors. Je veux dire sur la route, près du bois. Il veut voir qui est venu te trouver..."

"Descendons."

Judas est déjà dans la cuisine. Il se retourne en voyant entrer Jésus et il dit : "Même si tu voulais le nier, tu ne pourrais nier que cette femme est venue pour... se plaindre de quelque chose ! Elles ont encore autre chose à dire ? Elles n'ont pas d'autres occupations que d'épier et de rapporter et..."

"Je ne suis pas tenu de te répondre, mais je le fais pour tout le monde. Et Simon Pierre sait déjà qui c'est, et je dis à tous pourquoi elle est venue. Même les créatures en apparence les plus heureuses peuvent avoir besoin de réconfort et de conseil... André, monte pour prendre les fleurs apportées par la fillette et porte-les au petit Lévi."

"Pourquoi ?"

"Parce qu'il est mourant."

"Il est mourant ? Mais moi, je l'ai vu à l'heure de tierce, et il était bien portant" dit Barthélemy stupéfait.

"Il était en bonne santé. Avant le soir il sera mort."

"S'il est si mal, il ne jouira pas des fleurs..."

"Non. Mais dans la maison effarée, les fleurs envoyées par le Sauveur diront une parole lumineuse."

Jésus s'assoit alors que tous parlent de la fragilité de la vie et Élise met son manteau en disant : "Je vais moi aussi avec André... Cette pauvre mère !..."

On voit André et Élise qui s'éloignent avec les fleurs dans leurs mains...

Jésus se tait. Judas aussi se tait, indécis. Jésus est silencieux mais pas sévère... Judas Lui tourne autour, aiguillonné par le désir de savoir, par l'angoisse torturante de quelqu'un qui n'a pas la conscience en paix. Mais il finit par attirer Pierre à part pour l'interroger. Il se rassure après avoir parlé avec Pierre et il va piquer Matthieu qui écrit tranquillement sur un coin de la table.

André revient en courant. Il parle, essoufflé : "Maître... l'enfant est vraiment mourant... A l'improviste... On dirait des fous... Mais quand Élise a dit : "C'est le Seigneur qui les envoie" et moi... je croyais qu'ils comprenaient : "pour le lit funèbre", la mère et le père... en même temps, ont dit : "Oh ! c'est vrai ! Cours l'appeler. Il le guérira"."

"La parole de la foi. Allons" et Jésus sort presque en courant. Naturellement tout le monde le suit, même le vieux Jean, tout en boitant, derrière tout le monde.

La maison est au bout du village, mais Jésus y arrive bientôt et se fraie un passage parmi les gens qui encombrent la porte ouverte. Il va droit à une pièce au fond de l'entrée, car c'est une maison vaste qui a beaucoup d'habitants, peut-être frères entre eux.

Dans la pièce, penchés sur le lit improvisé, le père, la mère et Élise... Ils ne voient Jésus que quand il dit : "La paix à cette maison."

Alors les malheureux parents quittent le lit et se jettent aux pieds de Jésus. Élise seule reste où elle est, occupée à frictionner avec des substances aromatiques les membres qui se refroidissent.

Le petit est vraiment à toute extrémité, son corps a déjà la lourdeur et l'abandon de la mort, et son petit visage est de cire avec des narines fuligineuses et des lèvres violacées. Le petit respire difficilement avec des spasmes de sa petite poitrine et chaque respiration semble la dernière tant elle est éloignée de la précédente.

La mère pleure, le visage sur les pieds de Jésus. Le père, lui aussi courbé jusqu'à terre, dit : "Aie pitié ! Aie pitié !" Il ne sait dire autre chose.

Jésus dit : "Lévi, viens vers Moi" et il lui tend les bras.

Le petit, un enfant d'environ cinq ans, a comme une secousse, comme si quelqu'un l'avait appelé à haute voix pendant qu'il dormait. Il s'assoit sans difficulté et de ses petits poings il se frotte les yeux, regarde autour de lui avec étonnement, et voyant Jésus qui lui sourit, il se jette en bas de son petit lit et va avec assurance, dans sa petite tunique, vers le Sauveur.

Les parents, courbés comme ils sont, ne voient rien, mais les exclamations d'Élise qui crie; "Bonté éternelle !", et des apôtres et des curieux qui de l'entrée poussent un "Oh !" de stupéfaction, les avertissent de ce qui arrive; ils lèvent leurs visages de par terre et ils voient leur petit garçon là, en bonne santé, comme s'il n'avait jamais été mourant.

La joie fait rire, fait pleurer, crier et se taire, selon les réactions de chacun. Ici, elle produit une stupeur muette, comme effrayée... Il y a trop de différence entre la situation précédente et l'actuelle, et les deux pauvres parents, déjà étourdis par la douleur, hésitent à accueillir la joie.

Mais enfin ils y réussissent alors que l'enfant se trouve dans les bras de Jésus, et alors au mutisme succède un flot de paroles mêlées à des cris de joie et de bénédiction, et il est difficile de suivre ce déluge de paroles qui surabondent en désordre. Je reconstruis d'après elles que vers l'heure de sexte l'enfant, qui jouait dans le jardin, était rentré à la maison en se plaignant de douleurs abdominales. La grand-mère l'avait pris dans ses bras et tenu près du feu, et il semblait aller mieux. Mais ensuite, un peu avant l'heure de none, il avait été pris de vomissements de matières fécales et était tout de suite entré en agonie. La péritonite foudroyante classique.

Le père avait couru à Jérusalem aux premiers signes du mal et était revenu avec un médecin. Ce dernier, après avoir vu l'enfant qui dans l'entre-temps s'était mis à vomir, avait dit : "Il ne peut vivre" et il s'en était allé... En effet, d'une minute à l'autre, le mal empirait et déjà l'enfant se refroidissait. Les parents, dans l'angoisse de ce malheur imprévu, étaient incapables de penser à son salut prochain. C'est seulement quand André et Élise étaient entrés avec des fleurs en disant : "Jésus les envoie à Lévi" qu'ils avaient eu une sorte de lumière intérieure et avaient dit : "Jésus va le sauver."

"Et tu l'as sauvé, éternellement béni ! Tes fleurs ! L'espérance ! La foi ! Oh ! Oui ! La foi en ton amour pour nous ! Mais comment as-tu su ? Béni ! Demande, de nous, ce que tu veux ! Commande comme à des esclaves ! Nous te devons tout !..."

Jésus les écoute, tenant toujours l'enfant dans ses bras. Il les laisse parler jusqu'à ce qu'ils soient fatigués, que leurs nerfs soumis à une si grande tension se soient détendus en se soulageant. Puis il dit doucement : "J'aime les enfants et les cœurs fidèles. Vous tous de Nobé êtes très bons pour Moi. Si je suis bon avec ceux qui me haïssent, que donnerai-je à ceux qui m'aiment ? Je savais... et je savais aussi que la douleur vous faisait oublier la Source de la Vie. J'ai voulu vous indiquer le chemin..."

"Mais pourquoi n'es-tu pas venu de Toi-même, Seigneur ? Tu craignais peut-être que nous ne t'accueillions pas ?"

"Non. Je savais que vous m'auriez accueilli avec amour. Mais parmi ceux qui sont autour de nous, il y avait quelqu'un qui avait besoin de se persuader que je n'ignore rien de ce qui concerne les hommes et l'état des cœurs. Et j'ai voulu aussi que d'autres comprennent que Dieu répond à ceux qui l'invoquent avec foi. Maintenant soyez en paix et grandissez toujours dans la foi en la miséricorde de Dieu. Que la paix soit avec vous tous. Adieu, Lévi. Va trouver ta mère maintenant. Adieu, femme. Consacre aussi au Seigneur celui que tu portes en ton sein en souvenir de la bonté dont le Seigneur a usé envers toi. Adieu, homme. Conserve ton esprit dans la justice."

Il se retourne pour partir en passant, non sans peine, à travers les parents qui se pressent dans l'entrée : grands-parents, oncles, cousins du miraculé, qui veulent tous parler à Jésus, le bénir, être bénis par Lui, baiser ses vêtements, ses mains...

Et puis, après la nombreuse parenté, ce sont les gens du village qui veulent faire la même chose, mais ceux-ci se déversent sur la route derrière Jésus en laissant à leur joie ceux de la maison bénie par le miracle. Et dans les chemins sombres désormais, avec le bruit habituel des heures de fête, Nobé toute entière reconduit Jésus à la maisonnette de Jean, et il faut toute l'autorité des apôtres pour persuader aux citadins de retourner à leurs maisons pour laisser en paix le Maître, et à l'autorité ils doivent ajouter aussi des moyens plus énergiques en les menaçant que s'ils ne le laissent pas reposer, le lendemain ils s'en iront tous de là, pour réussir dans leur entreprise.

Et finalement le Fatigué peut se reposer...

233- LES SEPT LEPREUX GUERIS. JESUS AUX APOTRES ET A MARTHE ET MARIE

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 7)*

Jésus, avec Pierre et Jude Thaddée, marche rapidement dans un endroit triste, pierreux, à côté de la ville. Comme je ne vois pas les verts oliviers, mais un monticule, ou plutôt des monticules peu ou pas du tout verdoyants qui sont au couchant de Jérusalem, parmi lesquels se trouve le triste Golgotha, je pense être vraiment en dehors du côté ouest de la ville.

"Nous pourrons donner quelque chose avec ce que nous avons pu acquérir. Ce doit être terrible de vivre dans des tombeaux l'hiver" dit le Thaddée, chargé de paquets comme l'est Pierre.

"Je suis content d'être allé chez les affranchis pour avoir ces deniers pour les lépreux. Pauvres malheureux ! En ces jours de fête, personne ne pense à eux. Tout le monde jouit... eux pensent à leurs maisons perdues... Hélas ! Si au moins ils croyaient en Toi ! Y croiront-ils, Maître ?" dit Pierre toujours si simple, si attaché à son Jésus.

"Espérons-le, Simon, espérons-le. Prions en attendant..." et ils continuent en priant.

La triste vallée de Hinnon se montre avec ses tombeaux de vivants.

"Allez en avant et donnez" dit Jésus.

Les deux s'en vont en parlant à haute voix. Des visages de lépreux se font voir aux entrées des grottes et des abris.

"Nous sommes les disciples du Rabbi Jésus" dit Pierre. "Il va venir et il nous envoie pour vous donner de l'aide. Combien êtes-vous ?"

"Sept ici. Trois de l'autre côté, au-delà de En Rogel" dit l'un d'eux au nom de tous.

Pierre ouvre son paquet, le Thaddée le sien. Ils font dix parts du pain, du fromage, du beurre, des olives. L'huile, où mettre l'huile qui est dans une petite jarre?

"Que l'un de vous apporte un récipient là sur le rocher. Vous partagerez l'huile en frères que vous êtes et au nom du Maître qui prêche l'amour envers le prochain" dit Pierre.

Cependant un lépreux, en boitant, descend vers eux qui sont allés près d'un large rocher, et il y pose une cruche ébréchée. Il les regarde pendant qu'ils versent l'huile, et demande avec étonnement : "Vous n'avez pas peur d'être si près de moi ?" En effet entre les apôtres et le lépreux, il n'y a que le rocher.

"Nous n'avons peur, nous, que d'offenser l'amour. Lui nous a envoyés en disant de vous secourir car celui qui appartient au Christ doit aimer comme le Christ aime. Que cette huile puisse ouvrir votre cœur, lui donner la lumière comme si déjà elle était allumée dans la lampe de votre cœur. Le temps de la Grâce est venu pour ceux qui espèrent dans le Seigneur Jésus. Ayez foi en Lui, Lui est le Messie et il guérit les corps et les âmes. Lui peut tout, car il est l'Emmanuel" dit le Thaddée avec sa dignité qui toujours en impose.

Le lépreux reste avec sa cruche dans les mains et le regarde comme fasciné. Puis il dit : "Je sais qu'Israël a son Messie car en parlent les pèlerins qui viennent dans la ville pour le chercher, et nous écoutons leurs conversations. Mais moi je ne l'ai jamais vu car je suis venu ici depuis peu. Et vous dites qu'il me guérirait ? Parmi nous, il y en a qui le blasphèment et d'autres qui le bénissent, et moi, je ne sais pas qui croire."

"Ceux qui le maudissent sont-ils bons ?"

"Non. Ils sont cruels et ils nous maltraitent. Ils veulent les meilleures places et les parts les plus abondantes. Et nous ne savons pas si nous pourrons rester ici à cause de cela."

"Tu vois donc que seul celui qui loge en lui l'enfer hait le Messie. C'est que l'enfer se sent déjà vaincu par Lui et pour cela le hait. Mais moi, je te dis qu'il faut l'aimer, et avec foi, si on veut avoir du Très-Haut la grâce, ici et au-delà de la Terre" dit encore le Thaddée.

"Si, je voudrais avoir la grâce ! Je suis marié depuis deux ans et j'ai un petit garçon qui ne me connaît pas. Je suis lépreux depuis peu de mois. Vous le voyez." En effet il a peu de marques.

"Et alors, adresse-toi au Maître avec foi. Regarde ! Il arrive. Avertis tes compagnons et reviens ici. Il passera et te guérira."

L'homme monte la côte en boitant et il appelle : "Uria ! Gioab ! Adina ! Et vous aussi qui ne croyez pas. Le Seigneur vient pour nous sauver."

Une, deux, trois. Trois détresses de plus en plus grandes s'avancent. Pourtant la femme se montre à peine. C'est une horreur vivante... Peut-être elle pleure, et peut-être elle parle, mais il n'est pas possible de comprendre car sa voix est un son inarticulé qui sort de ce qui était la bouche, mais qui maintenant n'est plus que deux mâchoires dépourvues de dents, découvertes, horribles...

"Oui, je te dis qu'ils m'ont dit de venir vous appeler, qu'il vient nous guérir."

"Moi, non ! Je n'ai pas cru les autres fois... et il ne m'écoutera plus... et puis je ne peux plus marcher" dit plus distinctement la femme, qui sait avec quelle difficulté. Elle s'aide jusque de ses doigts pour tenir les lambeaux de ses lèvres afin de se faire comprendre.

"Nous te porterons, Adina..." disent les deux hommes et celui de la cruche.

"Non... Non... Moi j'ai trop péché..." et elle s'affaisse là où elle est...

Trois autres accourent, comme ils peuvent, autoritaires, et ils disent : "Donne-nous l'huile, en attendant, et puis allez trouver Belzébuth si vous voulez."

"L'huile est pour tous !" dit celui de la cruche en cherchant à défendre son trésor. Mais les trois, violents, cruels, l'écrasent et lui arrachent la cruche.

"Voilà ! C'est toujours ainsi... Un peu d'huile depuis si longtemps !... Mais le Maître vient... Allons le trouver. Tu ne viens vraiment pas Adina ?"

"Je n'ose pas..."

Les trois descendent vers le rocher. Ils s'arrêtent pour attendre Jésus à la rencontre duquel sont allés les deux apôtres. Et une fois qu'il est arrivé, ils crient : "Aie pitié de nous, Jésus d'Israël ! Nous espérons en Toi, Seigneur !"

Jésus lève son visage. Il les regarde de son regard inimitable. Il demande : "Pourquoi voulez-vous la santé ?"

"Pour nos familles, pour nous... C'est horrible de vivre ici..."

"Vous n'êtes pas seulement chair, fils. Vous avez une âme aussi et elle a plus de valeur que la chair. C'est d'elle que vous devez vous préoccuper. Ne demandez donc pas seulement la guérison pour vous, pour vos familles, mais pour avoir le temps de connaître la Parole de Dieu et de vivre pour mériter son Royaume. Êtes-vous des justes ? Devenez-le davantage. Etes-vous des pécheurs ? Demandez de vivre pour avoir le temps de réparer le mal que vous avez commis... Où est la femme ? Pourquoi ne vient-elle pas ? Elle n'ose pas affronter le visage du Fils de l'homme, alors qu'elle n'a pas craint d'avoir à rencontrer le visage de Dieu quand elle péchait ? Allez lui dire qu'il lui a été beaucoup pardonné à cause de son repentir et de sa résignation, et que l'Éternel m'a envoyé pour absoudre tous les péchés de ceux qui se sont repentis de leur passé."

"Maître, Adina ne peut plus marcher..."

"Allez l'aider à descendre ici et apportez un autre récipient. Nous vous donnerons encore de l'huile..."

"Seigneur, il y en a à peine pour les autres" lui dit Pierre à voix basse, pendant que les lépreux vont chercher la femme.

"Il y en aura pour tous. Aie foi, car il est plus facile pour toi d'avoir foi sur ce point qu'il ne l'est pour ces malheureux d'avoir foi que leur corps redevienne ce qu'il était."

Pendant ce temps, là-haut, dans les grottes, une rixe a éclaté entre les trois lépreux mauvais pour la répartition de la nourriture...

La femme descend, portée dans les bras... et elle gémit, comme il lui est permis : "Pardon ! Pour le passé ! Pour n'avoir pas demandé pardon les autres fois !... Jésus, Fils de David, aie pitié de moi'."

Ils la déposent au pied du rocher, et sur le rocher ils déposent une sorte de marmite toute bosselée.

Jésus demande : "Que dites-vous ? Est-il plus facile d'augmenter l'huile dans un vase ou de faire croître la chair là où la lèpre l'a détruite ?"

Un silence... puis justement la femme dit : "L'huile. Mais aussi la chair parce que tu peux tout. Et tu peux me donner aussi l'âme de mes premières années. Je crois Seigneur,"

Oh ! Le sourire divin ! C'est comme une lumière qui se répand, pleine de douceur, de joie, de suavité ! Et elle est dans les yeux, et sur les lèvres, et dans la voix quand il dit : "A cause de ta foi, sois guérie et pardonnée. Et vous de même. Et ayez de l'huile et de la nourriture pour vous restaurer. Et allez vous faire voir au prêtre comme il est prescrit. Demain, à l'aurore, je reviendrai avec des vêtements et vous pourrez aller en sauvegardant la décence. Allons ! Louez le Seigneur. Vous n'êtes plus lépreux !"

C'est alors que les quatre, qui jusqu'à ce moment avaient les yeux fixés sur le Seigneur, se regardent et crient leur étonnement. La femme voudrait se redresser, mais elle est trop nue pour le faire. Son vêtement tombe en lambeaux et il y a plus de nu que de couvert en elle. Elle reste à moitié cachée par le rocher en une pudeur qui n'est pas seulement pour Jésus, mais pour ses compagnons, avec les traits de son visage recomposés, plus effilés seulement à cause des privations. Elle pleure en disant sans arrêt : "Béni ! Béni ! Béni !" et ses bénédictions se mêlent aux blasphèmes horribles des trois mauvais lépreux, rendus furieux de voir les autres guéris. Les ordures et les pierres volent.

"Vous ne pouvez rester ici. Venez avec Moi. Il ne vous arrivera aucun mal. Regardez. La route est vide. L'heure de sexte ramène les habitants dans les maisons. Vous irez jusqu'à demain auprès des autres lépreux. Ne craignez pas. Venez derrière Moi. Tiens, femme" et il lui donne son manteau pour se couvrir.

Les quatre, un peu craintifs, un peu abasourdis, le suivent comme quatre agneaux. Ils parcourent ce qui reste de la vallée de Hinnon, traversent la route, vont vers Siloan, autre triste emplacement de lépreux. Jésus s'arrête au pied des talus et commande : "Montez et dites-leur que demain à prime, je serai ici. Allez et faites la fête avec eux en annonçant le Maître de la Bonne Nouvelle." Il leur fait donner tout ce qui reste de nourriture et les bénit avant d'en prendre congé...

"Allons maintenant. C'est déjà plus de sexte" dit Jésus en se retournant pour revenir sur la voie basse qui va à Béthanie.

Mais tout de suite, un cri le rappelle : "Jésus, Fils de David, aie aussi pitié de nous !"

"Ils n'ont pas attendu l'aube, eux" observe Pierre.

"Allons les trouver. Si peu nombreuses sont les heures où je puis faire du bien sans que ceux qui me haïssent troublent la paix de ceux à qui j'ai fait du bien !" répond Jésus et il revient sur ses pas en tenant sa tête droite vers les trois lépreux de Siloan qui se sont présentés sur le terre-plein de la petite colline et qui répètent leur cri, aidés par ceux qui sont déjà guéris et qui sont derrière eux.

Jésus se contente de tendre les mains et de dire : "Qu'il vous soit fait comme vous demandez. Allez et vivez dans les voies du Seigneur." Il les bénit alors que la lèpre s'efface de leurs corps comme fond au soleil une légère couche de neige. Et Jésus s'en va en toute hâte, suivi par les bénédictions des miraculés qui de leur terre-plein tendent leurs bras en un embrassement plus vrai que s'il était réellement donné.

Ils reviennent sur le chemin pour Béthanie, qui suit le cours du Cédron qui fait une courbe à angle aigu, après une centaine de pas de Siloan. Mais une fois dépassé le tournant, on peut voir l'autre partie de la route qui continue pour Béthanie et voilà, tout seul, marchant rapidement, Judas de Kériot.

"Mais c'est Judas !" s'écrie le Thaddée qui le voit le premier.

"Pourquoi ici ? Seul ? Ohé ! Judas !" crie Pierre.

Judas se retourne tout d'un coup. Il est pâle, presque verdâtre. Pierre le lui dit : "Tu as vu le démon, que tu es de la couleur des laitues ?"

"Que fais-tu ici, Judas ? Pourquoi as-tu quitté les compagnons ?" demande en même temps Jésus.

Judas a déjà repris possession de lui-même. Il dit : "J'étais avec eux, j'ai rencontré quelqu'un qui avait des nouvelles de ma mère. Regarde..." et il fouille dans sa ceinture. De la main il se frappe le front en disant : "Je l'ai laissée chez cet homme ! Je voulais te faire lire la lettre... Ou bien je l'ai perdue en route... Elle n'est pas très bien, et même elle a été malade... Mais voilà les compagnons... Ils se sont arrêtés. Ils t'ont vu... Maître, je suis bouleversé..."

"Je le vois."

"Maître... voici les bourses. J'en ai fait deux pour... pour ne pas attirer l'attention... J'étais seul..."

Les apôtres Barthélemy, Philippe, Matthieu, Simon et Jacques de Zébédée sont un peu gênés, ils s'approchent de Jésus affectueusement, mais avec la conscience d'avoir manqué.

Jésus les regarde et dit : "Ne le faites plus. Il n'est jamais bon pour vous de vous séparer. Si je vous dis de ne pas le faire, c'est parce que je sais que vous avez besoin de vous soutenir mutuellement. Vous n'êtes pas assez forts pour pouvoir agir seuls. Unis, l'un freine ou soutient l'autre. Divisés..."

"C'est moi, Maître, qui ai donné le mauvais conseil, parce que nous nous sommes souvenus ensuite que tu avais dit de ne pas nous séparer, d'aller tous ensemble à Béthanie, et Judas s'en était allé pour un juste motif, et nous n'avons pas songé à aller avec lui. Pardonne-moi, Seigneur" dit Barthélemy avec humilité et franchise.

"Bien sûr que je vous pardonne. Mais je vous le répète : ne le faites plus. Réfléchissez qu'obéir sauve toujours au moins d'un péché : celui de présumer d'être capable d'agir par soi-même. Vous ne savez pas combien le démon tourne autour de vous afin de saisir tous les motifs pour vous faire pécher, et vous faire nuire à votre Maître qui est déjà tellement persécuté. Ce sont des temps de plus en plus difficiles pour Moi et pour l'organisme que je suis venu former. C'est pourquoi il faut beaucoup de précautions pour éviter qu'il soit, je ne dis pas blessé et tué, car il ne le sera jamais plus jusqu'à la fin des siècles, mais couvert de boue. Ses adversaires vous regardent attentivement, ne vous perdent jamais de vue, de même qu'ils pèsent tous mes actes et toutes mes paroles, et cela pour avoir de quoi dénigrer. Si vous vous montrez querelleurs, divisés, imparfaits de quelque manière, même pour des choses de peu d'importance, eux rassemblent et manipulent ce que vous avez fait et le lancent comme de la boue et une accusation contre Moi et mon Église qui est en train de se former. Vous le voyez ! Je ne vous fais pas de reproches, mais je vous donne des conseils. Pour votre bien. Oh ! Ne savez-vous pas, mes amis, que même les choses les meilleures, ils les manipuleront et les présenteront pour pouvoir m'accuser avec un semblant de justice ? Allons, donc. A l'avenir, soyez plus obéissants et plus prudents."

Les apôtres sont tout émus par la douceur de Jésus. Judas de Kériot ne cesse de changer de couleur. Il reste humblement, un peu en arrière de tous, jusqu'à ce que Pierre lui dise : "Que fais-tu là ? Tu n'as pas plus de torts que les autres. Viens donc en avant avec les autres" et il est bien forcé d'obéir.

Ils marchent rapidement car, bien qu'il y ait du soleil, il y a une bise qui les invite à marcher pour se réchauffer. Et ils ont déjà fait un bout de chemin quand Nathanaël, qui a froid et le dit en s'emmitouflant plus que jamais dans son manteau, remarque que Jésus n'a que son seul vêtement : "Maître, mais qu'en as-tu fait de ton manteau ?"

"Je l'ai donné à une lépreuse. Nous avons guéri et consolé sept lépreux."

"Mais tu dois avoir froid ! Prends le mien" dit le Zélote, en ajoutant : "Dans les tombeaux glacials je me suis habitué au vent d'hiver."

"Non, Simon. Regarde ! Là, c'est déjà Béthanie. Nous serons bientôt dans la maison, et je n'ai pas du tout froid. J'ai eu aujourd'hui beaucoup de joie spirituelle et elle est plus confortable qu'un chaud manteau."

"Frère, tu nous donnes des mérites que nous n'avons pas. C'est Toi, pas nous, qui as guéri et consolé..." dit le Thaddée.

"Vous avez préparé les cœurs à la foi dans le miracle. Vous avez donc avec Moi et comme Moi aidé à guérir et consoler. Si vous saviez comme je me réjouis de vous associer à Moi en toutes mes œuvres ! Ne vous rappelez-vous pas les paroles de Jean de Zacharie, mon cousin : "Il faut que Lui croisse et que moi je diminue" ? Il le disait justement car tout homme, si grand qu'il soit, fût-ce même Moïse et Élie, s'assombrit comme une étoile enveloppée par les rayons du soleil à l'apparition de Celui qui vient des Cieux et qui est plus que tout homme parce qu'il est Celui qui vient du Père très Saint. Mais Moi aussi, fondateur d'un Organisme qui durera autant que les siècles et qui sera saint comme son Fondateur et Chef, d'un Organisme qui durera pour me représenter, et sera une seule chose avec Moi, de même que les membres et le corps de l'homme sont une seule chose avec la tète qui les domine, Moi je dois dire : "Il faut que ce corps s'illumine et que Moi je perde mon éclat". Vous devrez me continuer. Moi, bientôt, je ne serai plus parmi vous, ici sur la Terre, ici matériellement, pour diriger mes apôtres, les disciples et ceux qui me suivent... Je serai, cependant, spirituellement avec vous, toujours, et vos esprits sentiront mon Esprit, recevront ma Lumière. Mais vous devrez paraître, en première ligne, lorsque je serai retourné là d'où je suis venu. C'est pour cela que je m'applique graduellement à vous préparer à paraître les premiers. Vous me faites observer parfois; "Tu nous envoyais davantage les premiers temps". Vous deviez être connus. Maintenant que vous l'êtes, maintenant que pour ce petit coin de la Terre vous êtes déjà "les Apôtres", je vous garde toujours unis à Moi, participant à toute mon action, de façon que le monde dise : "Lui les a associés aux œuvres qu'il accomplit, parce qu'ils resteront après Lui pour le continuer". Oui, mes amis. Vous devez être toujours plus en avant, devenir plus éclairés, me continuer, être Moi, pendant que Moi, comme une mère qui lentement cesse de soutenir son petit enfant qui a appris à marcher, je me retire... Il ne doit pas être brusque le passage de Moi à vous. Les petits du troupeau, les humbles fidèles en seraient effrayés. Je les passe doucement de Moi à vous, pour qu'ils n'aient pas l'impression d'être seuls, même un seul moment. Et vous, aimez-les, tellement, comme Moi je les aime. Aimez-les en souvenir de Moi, comme je les ai aimés..."

Jésus se tait en se perdant dans une de ses pensées intimes. Et il en sort seulement quand, un peu en dehors de Béthanie, il rencontre les autres apôtres venus par l'autre chemin. Réunis, ils continuent vers la maison de Lazare. Jean dit qu'ils sont déjà attendus car les serviteurs les ont vus et il dit que Lazare est très malade.

"Je le sais. C'est pour cela que je vous ai dit que nous resterons dans la maison de Simon. Mais je n'ai pas voulu m'éloigner sans le saluer encore une fois."

"Mais pourquoi ne le guéris-tu pas ? Ce serait si juste. Tes meilleurs serviteurs, tu les laisse tous mourir. Moi, je ne comprends pas..." dit l'Iscariote toujours audacieux, même dans ses meilleurs moments.

"Ce n'est pas nécessaire que tu comprennes à l'avance."

"Oui. Ce n'est pas nécessaire. Mais sais-tu ce que disent tes ennemis ? Que tu guéris quand tu peux, pas quand tu veux, que tu protèges quand tu peux... Ne sais-tu pas que ce vieillard de Tecua est déjà mort? Et mort assassiné ?"

"Mort ? Qui ? [Éli-Anna](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/EliAnna.htm) ? Comment ?" demandent-ils tous, agités. Seulement Pierre demande : "Et comment le sais-tu?"

"Je l'ai su par hasard tout à l'heure dans la maison où j'ai été, et Dieu sait que je ne mens pas. Il paraît que c'est un voleur, descendu en qualité de marchand, qui au lieu de payer la place l'a tué..."

"Pauvre vieux ! Quelle vie malheureuse ! Quelle triste mort ! Tu ne parles pas, Maître ?" disent plusieurs.

"Il n'y a rien à dire hormis que le vieillard a servi le Christ jusqu'à sa mort. S'il pouvait en être ainsi de tous !"

"Dis un peu, fils d'Alphée, mais n'est-ce pas peut-être comme tu disais, hein ?" demande Pierre au Thaddée.

"C'est possible. Un fils qui par haine chasse son père, et pour une haine de cette nature, peut être capable de tout. Mon Frère, elles sont bien vraies tes paroles : "Et le frère sera contre son frère et le père contre ses fils"."

"Oui. Et qui agira ainsi croira servir Dieu. Yeux aveugles, cœurs endurcis, esprits sans lumière. Et pourtant vous devrez les aimer" dit Jésus.

"Mais comment ferons-nous pour aimer ceux qui nous traiteront ainsi ? Ce sera beaucoup si nous ne réagissons pas et si nous supportons leurs actions avec résignation..." s'écrie Philippe.

"Je vous donnerai un exemple qui vous instruira. En son temps. Et si vous m'aimez, vous ferez ce que je ferai."

"Voici [Maximin](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Maximin.htm) et [Sara](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/SaraBethanie.htm). Lazare doit être bien mal, si les sœurs ne viennent pas à ta rencontre !" observe le Zélote.

Les deux accourent et se prosternent. Même sur leurs visages, dans leurs vêtements, c'est l'aspect abattu qu' impriment la douleur et la lassitude aux membres des familles où on lutte contre la mort. Ils disent simplement : "Maître, viens..." mais avec un air si affligé qu'il vaut plus qu'un long discours. Et ils conduisent tout de suite Jésus à la porte du petit appartement de Lazare, alors que les autres serviteurs s'occupent des apôtres.

Au léger coup donné à la porte, Marthe accourt et l'entrouvre en passant dans l'entrebâillement son visage amaigri et pâle : "Maître ! Viens. Béni que tu es !"

Jésus entre, traverse la pièce qui précède celle du malade, et entre dans la pièce elle-même. Lazare dort, Lazare ? Un squelette, une momie jaunâtre qui respire... C'est déjà une tête de mort son visage, et dans le sommeil est encore plus visible sa destruction qui en fait déjà une tête décharnée par la mort. La peau cireuse et tirée brille aux angles pointus des pommettes, des mâchoires, sur le front, sur les orbites tellement creusées qu'elles paraissent sans yeux, sur le nez tranchant qui semble s'être allongé sans mesure tant est annulé le contour des joues. Les lèvres sont pâles au point de disparaître, et il semble qu'elles ne puissent se fermer sur les deux rangées de dents à moitié découvertes, entrouvertes... déjà un visage de mort.

Jésus se penche pour regarder. Il se redresse, regarde les deux sœurs qui le regardent avec toute leur âme concentrée dans leurs yeux, âme douloureuse, âme pleine d'espoir. Il leur fait un signe et sans bruit retourne dehors dans la petite cour qui précède les deux pièces. Marthe et Marie le suivent. Elles ferment la porte derrière elles.

Seuls, les trois entre les quatre murs, en silence, sous le ciel bleu, ils se regardent. Les sœurs ne savent même plus demander, ne savent même plus parler. Mais Jésus parle : "Vous savez qui je suis. Moi je sais qui vous êtes. Vous savez que je vous aime. Moi, je sais que vous m'aimez. Vous connaissez ma puissance. Moi, je connais votre foi en Moi. Vous savez aussi, toi particulièrement Marie, que plus on aime et plus on obtient. C'est aimer que de savoir espérer et croire au-delà de toute mesure et de toute réalité qui puisse démentir la foi et l'espérance. Eh bien, pour tout cela, Moi je vous dis de savoir espérer et croire en dépit de toute réalité contraire. Vous me comprenez ? Je dis : sachez espérer et croire en dépit de toute réalité contraire. Je ne puis m'arrêter que quelques heures. Le Très-Haut sait combien, comme Homme, je voudrais m'arrêter, ici avec vous, pour l'assister et le consoler, vous assister et vous réconforter. Mais comme Fils de Dieu, je sais qu'il est nécessaire que je m'en aille, que je m'éloigne... Que je ne sois pas ici quand... vous me désirerez plus que l'air que vous respirez. Un jour, bientôt, vous comprendrez les raisons qui maintenant pourront vous paraître cruelles. Ce sont des raisons divines. Douloureuses pour Moi Homme, comme pour vous. Douloureuses maintenant. Maintenant, parce que vous ne pouvez en embrasser la beauté et la sagesse, et Moi je ne puis vous le révéler. Quand tout sera accompli, alors vous comprendrez et vous jouirez… Écoutez. Quand Lazare sera... mort. Ne pleurez pas ainsi ! Alors faites-moi appeler tout de suite. Et, en attendant, occupez-vous des funérailles et invitez beaucoup de gens, comme il convient pour Lazare et pour votre maison. Lui, c'est un grand juif. Peu l'estiment pour ce qu'il est. Mais lui en dépasse beaucoup aux yeux de Dieu... Je vous ferai savoir où je suis pour que vous puissiez toujours me trouver."

"Mais pourquoi n'être pas ici, au moins à ce moment-là ? Nous nous résignons, oui, à sa mort... Mais Toi... Mais Toi... Mais Toi..." Marthe sanglote, ne pouvant rien dire d'autre, étouffant ses pleurs dans ses vêtements...

Marie, au contraire, regarde Jésus, fixement, fixement, comme hypnotisée... et elle ne pleure pas.

"Sachez obéir, sachez croire, espérer... sachez dire toujours oui à Dieu... Lazare vous appelle... Allez. Maintenant je vais venir... Et si je n'ai plus la possibilité de vous parler à part, rappelez-vous ce que je vous ai dit."

Et alors qu'elles rentrent en toute hâte, Jésus s'assoit sur un banc de pierre et il prie.

41 « – LES DEUX AVEUGLES DE JERICHO

(Prépassion ; Livre 8 )

C'est une aube qui nuance à peine sa candeur d'un premier rosé d'aurore. Le frais silence de la campagne disparaît de plus en plus en s'embellissant des trilles des oiseaux réveillés.

Jésus sort le premier de la maison de [Nique](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Nike.htm), pousse silencieusement la porte et se dirige vers le verger tout vert où s'égrènent les notes limpides des mésanges et où les merles flûtent leur chant.

Mais il n'y est pas encore arrivé, quand il en sort quatre personnes qui s'avancent vers Lui. Quatre de ceux qui étaient hier dans le groupe inconnu et qui n'avaient pas du tout découvert leurs visages. Ils se prosternent jusqu'à terre, et au commandement et à la question que Jésus leur fait, après les avoir salués de son salut de paix : "Levez-vous ! Que voulez-vous de Moi ?", ils se lèvent et rejettent leurs manteaux et leurs couvre-chefs de lin dans lesquels ils avaient gardé caché leurs visages comme autant de bédouins.

Je reconnais le visage pâle et maigre du scribe [Joël d'Abia](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JoelAlamot.htm), vu dans la vision de [Sabéa](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/SabeaBetlechi.htm). Les autres me sont inconnus jusqu'à ce qu'ils se nomment : "Moi, [Judas](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JudeSynhedriste.htm) de Béteron, le dernier des vrais assidéens, amis de Matthatias l'Asmonéen."

"Moi, [Éliel](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Eliel.htm), et mon frère [Elcana](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Elcana.htm) de Bethléem de Juda, frères de [Jeanne](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JeanneChouza.htm), ta disciple, et il n'y a pas pour nous de titre plus grand. Absents quand tu étais fort, présents maintenant que tu es persécuté."

"Moi, Joël d'Abia, aux yeux si longtemps aveugles, mais maintenant ouverts à la Lumière."

"Je vous avais déjà congédiés. Que voulez-vous de Moi ?"

"Te dire que... si nous sommes restés couverts, ce n'est pas à cause de Toi, mais..." dit Éliel.

"Allons, parlez !"

"Mais... Parle toi, Joël, car tu es le plus au courant..."

"Seigneur... Ce que je sais est tellement... horrible... Je voudrais que même les mottes ne le sachent pas, n'entendent pas ce que je vais dire..."

"Les mottes en vérité tressailliront. Pas Moi, car je sais ce que tu veux dire. Mais parle quand même..."

"Si tu le sais... permets que mes lèvres ne frémissent pas en disant cette horrible chose. Ce n'est pas que je pense que tu mens en disant que tu sais et que tu veux que je le dise pour savoir, mais vraiment parce que..."

"Oui, parce que c'est une chose qui crie vers le Seigneur. Mais je vais la dire pour persuader tout le monde que je connais le cœur des hommes. Toi, membre du Sanhédrin et conquis à la Vérité, tu as découvert une chose que tu n'as pas su porter par toi-même, car elle est trop grande. Et tu es allé les trouver eux, vrais juifs en lesquels se trouve un esprit uniquement bon, pour leur demander conseil. Tu as bien fait, même si ce que tu as fait ne sert à rien. Le dernier des assidéens serait prêt à répéter le geste de ses pères pour servir le vrai Libérateur, et il n'est pas le seul. Son parent Barzelaï (Barzillaï) le ferait aussi, et beaucoup avec lui. Et les frères de Jeanne, par amour pour Moi et pour leur sœur, en plus que pour la Patrie, seraient avec lui. Mais ce n'est pas avec les lances et les épées que je triompherai. Entrez complètement dans la Vérité. Mon triomphe sera céleste.

Toi, voilà que tu deviens encore plus pâle et plus hâve qu'à l'ordinaire, tu sais qui a présenté les charges contre Moi. Ces charges, si elles sont fausses dans leur esprit, sont vraies dans la matérialité des mots; en vérité j'ai violé le sabbat quand j'ai dû m'enfuir, mon heure n'étant pas encore venue, et quand j'ai arraché des innocents aux voleurs. Je pourrais dire que la nécessité justifie l'acte comme la nécessité justifia David de s'être nourri des pains de proposition. En vérité je me suis réfugié en Samarie, même si, mon heure étant venue et ayant reçu la proposition des samaritains de rester près d'eux comme Pontife, j'ai refusé les honneurs et la sécurité pour rester fidèle à la Loi, même quand cela voulait dire me livrer aux ennemis. Il est vrai que j'aime les pécheurs et les pécheresses au point de les arracher au péché. Il est vrai que j'annonce la ruine du Temple, même si mes paroles ne sont que la confirmation du Messie aux paroles de ses prophètes. Celui qui fournit ces accusations et d'autres, et fait, même des miracles, un motif d'accusation, et s'est servi de toutes les choses de la Terre pour essayer de m'entraîner dans le péché et pour pouvoir ajouter d'autres accusations aux premières, celui-là est un de mes amis.

Cela aussi a été dit par le roi prophète, dont je descends par ma Mère; "Celui qui mangeait mon pain a levé contre Moi son talon". Je le sais. Je ne puis empêcher que lui accomplisse le crime — désormais... sa volonté s'est donnée à la Mort, et Dieu ne violente pas la liberté de l'homme — mais qu'au moins... oh ! Qu'au moins le déchirement de l'horreur accomplie le jette repenti aux pieds de Dieu... Pour cela je mourrais deux fois. C'est pour cela que toi, Judas de Béteron, tu as averti hier Manaën de se taire, car le serpent était présent et pouvait faire du tort au disciple en même temps qu'au Maître. Non. Seul le Maître sera frappé. Ne craignez pas. Ce ne sera pas à cause de Moi que vous aurez peines et malheurs. Mais c'est à cause du crime de tout un peuple, que vous aurez tous, ce qui a été dit par les prophètes.

Ma malheureuse, malheureuse Patrie ! Malheureuse terre qui connaîtra le châtiment de Dieu ! Malheureux habitants et enfants que maintenant je bénis et que je voudrais sauver et qui, bien qu'innocents, connaîtront, une fois adultes, la morsure du plus grand malheur. Regardez-la votre terre florissante, belle, verte et fleurie comme un merveilleux tapis, fertile comme un Eden... Imprimez-vous-en la beauté dans le cœur, et puis... quand je serai retourné là d'où je suis venu... fuyez. Fuyez tant qu'il vous sera possible de le faire, avant que comme un rapace d'enfer, la désolation de la ruine se répande ici et abatte et détruise et rende stérile et brûle, plus qu'à Gomorrhe, plus qu'à Sodome... Oui, plus que là où il n'y eut qu'une mort rapide. Ici... Joël, te rappelles-tu Sabéa ? Elle a prophétisé une dernière fois l'avenir du Peuple de Dieu qui n'a pas voulu du Fils de Dieu."

Les quatre sont tout abasourdis. La peur de l'avenir les rend muets. Enfin Éliel parle : "Tu nous conseilles?..."

"Oui. Partez. Il n'y aura plus rien ici qui vaille la peine de retenir les fils du peuple d'Abraham. Et d'ailleurs, vous spécialement, les notables, on ne vous laissera pas... Les puissants, faits prisonniers, embellissent le triomphe du vainqueur. Le Temple nouveau et immortel emplira de lui-même la Terre et tout homme qui me cherche me possédera car je serai partout où un cœur m'aime. Allez. Éloignez vos femmes, vos enfants, les vieux... Vous m'offrez salut et aide. Je vous conseille de vous sauver, et je vous aide par ce conseil... Ne le méprisez pas."

"Mais désormais... en quoi Rome peut-elle nous nuire davantage ? Ils sont nos maîtres. Et si sa loi est dure, il est vrai aussi que Rome a reconstruit les maisons et les villes et..."

"En vérité, sachez-le, en vérité pas une seule pierre de Jérusalem ne demeurera intacte. Le feu, les béliers, les frondes et les javelots mettront par terre, saccageront, bouleverseront toutes les maisons, et la Cité sacrée deviendra une caverne, et pas elle seule... Une caverne, cette Patrie qui est la nôtre. Pâturages d'onagres et de lamies, comme disent les prophètes, et non pas pour une ou plusieurs années, ou pour des siècles, mais pour toujours. Désert, terres brûlées, stérilité... Voilà le sort de ces terres ! Champ de querelles, lieu de torture, rêve de reconstruction toujours détruit par une condamnation inexorable, tentatives de résurrection éteintes à leur naissance. Le sort de la Terre qui a repoussé le Sauveur et a voulu une rosée qui est feu sur les coupables."

"Il n'y aura donc plus... jamais plus un royaume d'Israël ? Nous ne serons jamais plus ce que nous rêvions ?" demandent d'une voix angoissée les trois notables juifs. Le scribe Joël pleure...

"Avez-vous jamais observé un vieil arbre dont la mœlle est détruite par la maladie ? Pendant des années, il végète péniblement, si péniblement qu'il ne donne ni fleurs ni fruits. Seulement quelques rares feuilles sur les branches épuisées indiquent qu'il monte un peu de sève... Puis, un mois d'avril, le voilà qui fleurit miraculeusement et se couvre de feuilles nombreuses. Le maître s'en réjouit, lui qui pendant tant d'années l'a soigné sans avoir de fruits. Il se réjouit en pensant que l'arbre est guéri et redevient luxuriant après tant d'épuisement... Oh ! Tromperie ! Après une explosion si exubérante de vie, voilà la mort subite. Les fleurs tombent et les feuilles et les petits fruits qui semblaient déjà se nouer sur les branches et promettre une récolte copieuse, et avec un bruit inattendu, l'arbre, pourri à la base, s'effondre sur le sol. Ainsi fera Israël. Après avoir pendant des siècles végété sans donner de fruits, dispersé, il se rassemblera sur le vieux tronc et aura une apparence de reconstruction. Finalement réuni le Peuple dispersé. Réuni et pardonné. Oui. Dieu attendra cette heure pour arrêter le cours des siècles. Il n'y aura plus de siècles alors, mais l'éternité. Bienheureux ceux qui, pardonnés, formeront la floraison fugace du dernier Israël, devenu, après tant de siècles, le domaine du Christ, et qui mourront rachetés, en même temps que tous les peuples de la Terre, bienheureux avec eux ceux qui, parmi eux, auront non seulement connu mon existence, mais embrassé ma Loi, comme une loi de salut et de vie. J'entends les voix de mes apôtres. Partez avant qu'ils n'arrivent..."

"Ce n'est pas par lâcheté, Seigneur, que nous cherchons à rester inconnus, mais pour te servir, afin de pouvoir te servir. Si on savait que nous, moi surtout, nous sommes venus te trouver, nous serions exclus des délibérations..." dit Joël.

"Je comprends. Mais faites attention que le serpent est rusé. Toi, spécialement, Joël, sois prudent..."

"Oh ! Ils me tueraient ! Je préférerais ma mort à la tienne ! Et ne pas voir les jours dont tu parles ! Bénis-moi, Seigneur, pour me fortifier. .. "

"Je vous bénis tous au nom du Dieu Un et Trin et au nom du Verbe qui s'est Incarné afin d'être le salut pour les hommes de bonne volonté." Il les bénit collectivement d'un large geste et puis, pour chacun d'eux, il pose sa main sur la tête inclinée de ceux qui sont à ses pieds.

Ensuite eux se lèvent, se couvrent de nouveau le visage, et se cachent parmi les arbres du verger et les haies de mûres qui séparent les poiriers des pommiers et ceux-ci des autres arbres. Juste à temps, car les douze apôtres sortent en groupe de la maison afin de chercher le Maître pour se mettre en route.

Et [Pierre](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Pierre.htm) dit : "Par devant la maison, du côté de la ville, il y a une foule de gens que nous avons eu du mal à retenir pour te laisser prier. Ils veulent te suivre. Personne n'est parti de ceux que tu avais congédiés. Au contraire, beaucoup sont revenus sur leurs pas, et beaucoup d'autres sont survenus. Nous les avons grondés..."

"Pourquoi ? Laissez-les me suivre ! Qu'il en fût ainsi de tous ! Partons !" Et Jésus, après s'être ajusté le manteau que Jean Lui présente, se met à la tête des siens, rejoint la maison, la côtoie, met le pied sur la route qui va à Béthanie et entonne à haute voix un psaume.

Les gens, une vraie foule, avec en tête les hommes, puis les femmes et les enfants, le suivent, chantant avec Lui...

La ville s'éloigne avec son enceinte de verdure. La route est parcourue par de nombreux pèlerins. Sur le bord de la route des mendiants nombreux élèvent leurs plaintes pour émouvoir la foule et faire ainsi une quête fructueuse. Estropiés, manchots, aveugles... La misère habituelle qui, en tout temps et en tout pays, a coutume de se réunir là où une festivité appelle les foules.

Et si les aveugles ne voient pas Celui qui passe, les autres voient, et connaissant la bonté du Maître pour les pauvres, jettent leur cri plus fort qu'à l'ordinaire pour attirer l'attention de Jésus. Pourtant, ils ne demandent pas de miracle, seulement une obole, et c'est [Judas](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/JudasKeriot.htm) qui la donne.

Une femme, de condition aisée, arrête l'âne, sur lequel elle était en selle, près d'un arbre robuste qui ombrage une bifurcation et elle attend Jésus. Quand il est proche, elle glisse de sa monture et elle se prosterne, non sans mal, car elle a dans ses bras un petit enfant absolument inerte. Elle le soulève sans dire un mot. Ses yeux prient dans son visage affligé. Mais Jésus est entouré de gens qui forment une haie et il ne voit pas la pauvre mère agenouillée au bord de la route. Un homme et une femme, qui semblent accompagner la mère affligée, lui parlent :"Il n'y a rien pour nous" dit l'homme en secouant la tête. Et la femme : "Maîtresse, il ne t'a pas vu. Appelle-le avec foi et il t'exaucera."

La mère l'écoute et elle crie à haute voix pour vaincre le bruit des chants et des pas : "Seigneur, pitié pour moi !"

Jésus, qui est déjà en avant de quelques mètres, s'arrête et se tourne pour chercher qui a crié, et la servante dit : "Maîtresse, il te cherche. Lève-toi donc et va le trouver et [Fabia](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Fabia.htm) va être guérie" et elle l'aide à se lever pour la conduire vers le Seigneur qui dit : "Que celui qui m'a appelé vienne à Moi. C'est un temps de miséricorde pour qui sait espérer en elle."

Les deux femmes se fraient un passage, avec la servante devant pour ouvrir le chemin à la mère, puis la mère elle-même, et elles vont rejoindre Jésus quand une voix crie : "Mon bras perdu ! Regardez ! Béni le Fils de David, notre vrai Messie, toujours puissant et saint !"

Il se produit un remue-ménage car plusieurs se tournent et la foule subit un brassage, un mouvement de îlots contraires autour de Jésus. Tout le monde veut savoir et voir... On interroge un vieillard qui agite son bras droit comme si c'était un drapeau et qui répond : "Il s'était arrêté. J'ai réussi à saisir un pan de son manteau et à m'en couvrir, et il m'est couru comme un feu et une vie à travers le bras mort, et voilà : le droit est comme le gauche rien que pour avoir touché son vêtement."

Jésus, pendant ce temps, demande à la femme : "Que veux-tu ?"

La femme tend son enfant et elle dit : "Elle aussi a droit à la vie. Elle est innocente. Elle n'a pas demandé d'être d'un lieu ou d'un autre, d'un sang ou d'un autre. C'est moi la coupable. Pour moi la punition, pas pour elle."

"Espères-tu que la miséricorde de Dieu soit plus grande que celle des hommes ?"

"Je l'espère, Seigneur. Je crois. Pour mon enfant et pour moi, à laquelle j'espère que tu rendes la pensée et le mouvement. On dit que tu es la Vie..." et elle pleure.

"Je suis la Vie, et celui qui croit en Moi aura la vie de l'esprit et des membres. Je veux !" Jésus a crié ces mots d'une voix forte et maintenant il abaisse sa main sur l'enfant inerte qui a un frémissement, un sourire, un mot : "Maman !"

"Elle bouge ! Elle sourit ! Elle a parlé ! Fabius ! Maîtresse !" Les deux femmes ont suivi les phases du miracle et les ont annoncées à haute voix, et elles ont appelé le père qui s'est fait un passage à travers les gens et arrive aux femmes quand déjà elles sont aux pieds de Jésus en larmes, et pendant que la servante dit : "Je te l'avais dit que Lui a pitié de tous!". La mère dit : "Et maintenant, pardonne-moi aussi mon péché."

"Le Ciel ne te montre-t-il pas, par la grâce qu'il t'a accordée, que ton erreur est pardonnée ? Lève-toi et marche dans la vie nouvelle avec ta fille et avec l'homme que tu as choisi. Va ! Paix à toi, et à toi, fillette, et à toi, fidèle Israélite. Une grande paix pour toi, à cause de ta fidélité à Dieu et à la fille de la famille que tu as servie et qu'avec ton cœur tu as tenue proche de la Loi. Et paix aussi à toi, homme, qui as été plus respectueux pour le Fils de l'homme que beaucoup d'autres d'Israël."

Il prend congé pendant que la foule, après avoir quitté le vieillard, s'intéresse au nouveau miracle sur la fillette paralysée et idiote, peut-être par suite d'une méningite, et qui maintenant saute joyeusement en disant les seuls mots qu'elle sait, ceux que peut-être elle savait quand elle est tombée malade et qu'elle retrouve intacts dans son esprit qui s'est réveillé : "Père, mère, Élise. Le beau soleil ! Les fleurs !..."

Jésus fait le geste de partir, mais du carrefour désormais dépassé, près des ânes laissés là par les miraculés, deux autres cris s'élèvent lamentables avec la cadence caractéristique des hébreux : "Jésus, Seigneur ! Fils de David, aie pitié de moi !" Et de nouveau, plus fort, pour dépasser les cris de la foule qui dit : "Taisez-vous, laissez aller le Maître. La route est longue et le soleil tape de plus en plus fort. Qu'il puisse être sur les collines avant la chaleur", mais ils crient de nouveau : "Jésus, Seigneur, Fils de David, aie pitié de moi."

Jésus s'arrête de nouveau pour dire : "Allez prendre ceux qui crient et amenez-les ici."

Des volontaires s'en vont. Ils rejoignent les deux aveugles et leur disent : "Venez. Il a pitié de vous. Levez-vous car il veut vous exaucer. Il nous a envoyés pour vous appeler en son nom" et ils cherchent à conduire les deux aveugles à travers la foule.

Mais si l'un se laisse conduire, l'autre, plus jeune et peut-être plus croyant, prévient le désir des volontaires et il s'avance seul, avec son bâton qu'il pointe en avant, le sourire et l'attitude caractéristiques des aveugles sur leur visage levé pour chercher la lumière, et il semble que son ange le conduise tant sa marche est rapide et sûre. S'il n'avait pas les yeux blancs, il ne semblerait pas aveugle. Il arrive le premier devant Jésus qui l'arrête en disant : "Que veux-tu que je te fasse ?"

"Que je voie, Maître. Fais, Ô Seigneur, que s'ouvrent mes yeux et ceux de mon compagnon." Et l'autre aveugle étant arrivé, on le fait agenouiller près de son compagnon.

Jésus met les mains sur leurs visages levés et il dit : "Qu'il soit fait comme vous le demandez. Allez ! Votre foi vous a sauvés !"

Il enlève ses mains et deux cris sortent des lèvres des aveugles : "Je vois, Uriel !"; "Je vois, [Bartimée](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Bartimee.htm) !" et puis, ensemble : "Béni Celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni Celui qui l'a envoyé ! Gloire à Dieu ! Hosanna au Fils de David" et ils se jettent tous deux, le visage au sol, pour baiser les pieds de Jésus. Ensuite les deux aveugles se lèvent et celui qui s'appelle Uriel dit : "Je vais me montrer à mes parents et puis je reviens te suivre, ô Seigneur." Mais Bartimée dit de son côté : "Je ne te quitte pas. Je vais envoyer quelqu'un pour les prévenir. Ce sera toujours de la joie. Mais me séparer de Toi, non. Tu m'as donné la vue, je te consacre ma vie. Aie pitié du désir du dernier de tes serviteurs."

"Viens et suis-moi. La bonne volonté rend égales toutes les conditions et seul est grand celui qui sait le mieux servir le Seigneur."

Jésus reprend sa marche au milieu des hosannas de la foule et Bartimée s'y mêle, criant hosanna avec les autres, et disant : « J'étais venu pour avoir un pain, et j'ai trouvé le Seigneur. J'étais pauvre, maintenant je suis ministre du Roi saint. Gloire au Seigneur et à son Messie. »